Digitized by Google

B°23
2
49
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

B° 23 - 2 - n.9.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

ET AVENTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ.

TOME SECOND.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

ET AVENTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ

QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,

rue du Pot-de-Fer, n° 14.

1808.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

J'ÉTOIS tranquille depuis trois ans dans l'abbaye de..... que j'avois choisie pour le lieu de ma retraite. La générosité du comte de..... y fournissoit à mon entretien. Le soin de mon salut et le tendre souvenir de ma chère épouse faisoient mon unique occupation, et servoient chaque jour à me détacher de plus en plus des choses de la terre. Si je rappelois quelquefois mes aventures passées, c'étoit pour me confirmer dans la haine du monde, en considérant le peu de solidité de ses biens les plus flatteurs. J'avois même écrit, dans cette vue, l'histoire de ma vie ; et je ne la relisois jamais sans me sentir enflammé d'un nouvel amour pour la solitude, et sans bénir le ciel qui avoit soutenu ma constance parmi tant d'adversités. J'avançois d'ailleurs vers la vieillesse : j'étois à la fin de ma cinquante-troisième année. Mes longs chagrins, mes voyages, les changements de climat, avoient altéré mon tempérament ; et quoique je ne ressentisse aucune infirmité considérable, je m'apercevois en mille manières de la diminution de mes forces. Je n'avois point assez de raisons d'aimer la vie pour travailler à la prolonger long-temps ; cependant mes amis m'obligeoient à des ménagements auxquels je m'assujettissois par complaisance. Trois ans s'étoient ainsi écoulés, et je

Digitized by Google

m'étois accoutumé à ce train de vie, que je croyois devoir durer jusqu'à ma mort.

Non, les hommes ne forment point de desseins qui ne soient sujets à changer, ni de résolutions qui ne puissent être ébranlées. Je ne suis point naturellement inconstant; cependant je vis tous les arrangements de conduite que j'avois pris s'évanouir presque tout d'un coup. La considération que je crus devoir à une personne de la plus haute naissance, les prières d'un grand évêque, les instances de M. le comte de..... et celles de tous mes amis, me firent renoncer pour quelques années à cette solitude qui m'avoit paru si douce et si nécessaire. Voici quelle fut l'occasion d'un changement si peu prévu, et dont je m'étonne encore tous les jours, quoique je ne puisse m'en repentir.

M. le duc de..... avoit de grandes terres auprès de l'abbaye où je m'étois retiré. Il y étoit venu passer quelque temps au commencement de la belle saison. Le père prieur de l'abbaye se crut obligé d'aller rendre ses devoirs à un si illustre voisin, et me proposa de l'accompagner. Quelque respect dont je fusse rempli pour ce seigneur, je refusai cette visite, qui me parut s'accorder mal avec la profession que je faisois de vivre en solitaire. Le père prieur me fit quelques instances inutiles, et partit enfin sans moi. Il revint le soir du même jour, et me parut charmé de la manière dont il avoit été reçu. Il me dit que M. le duc, et

Digitized by Google

M. l'évêque de.... son proche parent, qui étoit avec lui, l'avoient comblé d'honnêtetés ; que non seulement ils l'avoient forcé de dîner avec eux, mais qu'ils s'étoient engagés à lui faire l'honneur de venir prendre un repas à l'abbaye quelques jours après ; qu'il n'épargneroit rien pour les bien traiter, et qu'il me conjuroit de l'aider à faire les honneurs de sa maison. Je n'eus pas de peine à lui accorder ce qu'il souhaitoit. M. le duc et le prélat vinrent comme ils l'avoient promis. Ils parurent fort contents du dîner, qui étoit des plus magnifiques.

Le père prieur crut me faire plaisir, en tournant la conversation sur ma naissance et sur mes aventures. On me pressa d'en raconter quelque chose ; ce que je ne pus refuser sans incivilité. Les deux seigneurs eurent la bonté d'en paroître touchés, et redoublèrent les marques d'attention qu'ils m'avoient données d'abord. M. le duc me fit promettre que je l'irois voir quelquefois, et que j'entretiendrois quelque liaison avec lui pendant le séjour qu'il devoit faire dans le canton. Je me trouvai ainsi engagé malgré moi à sortir assez souvent de l'abbaye ; il m'arriva même de passer cinq ou six jours de suite au château, où l'on me faisoit une espèce de violence pour me retenir. Ce fut apparemment pendant ce temps-là que M. le duc forma le dessein de m'arracher à ma solitude pour me rendre utile à son service. Il ne me le fit connoître néanmoins qu'après son

Digitized by Google

retour à Paris. Je reçus de lui, quinze jours après son départ, une lettre pleine d'amitié et de civilité, dans laquelle il me remercioit d'avoir contribué à le désennuyer à la campagne. Il m'assuroit de son estime dans les termes les plus obligeants ; et, après mille offres de services, il ajoutoit avec beaucoup de bonté que tout ce qu'il pouvoit m'offrir n'approchoit point de ce qu'il attendoit de moi ; qu'à peine osoit-il me faire une proposition pour laquelle il appréhendoit de me trouver trop d'éloignement ; qu'il n'ignoroit pas mon inclination pour la solitude, et les raisons que j'avois de l'aimer ; que connoissant néanmoins la bonté de mon cœur et ma générosité, il se flattoit que je voudrois bien me faire violence en quelque chose pour l'amour de lui ; en un mot, qu'il étoit question du marquis son fils, qui lui étoit extrêmement cher, parcequ'il étoit unique, et parcequ'au jugement de tout le monde il paroissoit plein de bonnes qualités ; que son dessein étoit de le faire voyager pendant quelques années ; qu'en vain chercheroit-il un guide plus sage et plus expérimenté que moi, et sur l'attention duquel il pût se reposer plus sûrement ; qu'en me demandant cette grace, il me demandoit une chose qu'il auroit voulu pouvoir entreprendre lui-même ; mais que ses emplois et son rang l'attachant nécessairement à la cour, il me remettoit toute son autorité de père, et qu'il étoit persuadé que j'en voudrois bien prendre la tendresse.

Cette lettre, dont je ne rapporte point plusieurs endroits qui m'étoient trop avantageux, produisit sur moi l'effet qu'elle y devoit faire; c'est-à-dire beaucoup de reconnoissance pour M. le duc, mais nulle envie de satisfaire son désir. Je me hâtai de lui répondre que je me croyois très honoré de la confiance qu'il me marquoit, mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'après tant de malheurs et d'agitations je pusse quitter le port tranquille où j'étois pour m'exposer à de nouveaux orages. « D'ailleurs, ajoutois-je, je répondrois mal à « votre espérance : dégoûté comme je suis du « commerce des hommes, je me sens peu propre « à régler l'éducation de monsieur votre fils, que « sa naissance destine aux grandeurs de la cour. « Je hais trop le monde pour être capable d'ins- « pirer aux autres le désir de lui plaire, et de « mériter ses faveurs. »

Je n'entendis parler de rien pendant quinze jours ou trois semaines. Je crus que ma réponse avoit refroidi M. le duc, et qu'il étoit satisfait de mes raisons. Un jour, au moment que je m'y attendois le moins, je vis entrer dans ma chambre le comte de..... Son arrivée me surprit, parcequ'il avoit coutume de me prévenir sur ses visites. Je le reçus avec ma tendresse ordinaire. Après les premières civilités, je m'aperçus, par son embarras, qu'il avoit l'esprit occupé, et qu'il avoit quelque ouverture à me faire. De quoi s'agit-il, mon cher comte, lui dis-je? j'entrevois que vous

m'apportez des nouvelles affligeantes. Ne me déguisez rien, je suis préparé à tout. Il me répondit qu'il ne savoit rien qui dût me chagriner ; mais qu'il doutoit si j'approuverois la commission dont il s'étoit chargé, et que c'étoit la seule cause de son embarras. M. le duc de..... continua-t-il en tirant une lettre de sa poche, m'a écrit ce que vous allez lire, et je n'ai pu me dispenser de venir du moins vous proposer ce qu'il demande avec tant d'instance. Prenez la peine de lire sa lettre, elle vous instruira. Je la lus, et j'y trouvai une partie de ce qu'il m'avoit fait l'honneur de m'écrire lui-même. Il conjuroit le comte de se joindre à lui pour me fléchir, et il le pressoit par tous les motifs que la politesse et la générosité peuvent employer. Ce n'est pas tout, continua le comte ; vous verrez ici demain M. le duc avec monsieur son fils, et M. l'évêque de..... J'ai passé par Paris, où j'ai eu l'honneur de les saluer : ils m'ont assuré que je ne les précèderois que d'un jour, et ils se promettent d'achever, par leur présence, ce que mes sollicitations auront commencé. Vous me jetez dans un étrange embarras, lui dis-je, et vous avez bien dû prévoir que ce qu'on exige de moi ne sauroit m'être agréable. Quoi ! vous voulez qu'à l'âge où je suis j'aille parcourir tous les royaumes de l'Europe, et fournir par mes aventures la matière d'un nouveau roman ! Et dans quelle vue encore ? Par quel intérêt prétendez-vous m'y porter ? Pour accompagner un jeune

seigneur que je ne connois point, et dont je ne connois le père que depuis deux mois. C'est tout ce que l'amitié pourroit exiger de moi pour vos enfants, ou le devoir pour les princes du sang de mon roi. Non, non, mon cher comte, vous ne me verrez pas sortir légèrement de ma solitude. Le seul voyage qui me reste à faire est celui de l'éternité.

Je demeurai ferme dans cette résolution jusqu'à l'arrivée de M. le duc. Je serois ennuyeux si je rapportois les résistances que je fis pendant trois heures à ses prières et à celles du prélat. Ils désespérèrent plus d'une fois de me vaincre : mais leur honnêteté, leurs instances, leurs manières nobles et ouvertes m'arrachèrent enfin le consentement qu'ils souhaitoient. La vue du jeune marquis servit beaucoup à me déterminer : il joignit lui-même des caresses si tendres et si naturelles à toutes les raisons du duc, que, moitié convaincu, moitié attendri, je donnai parole que je me trouverois prêt à partir quand on le voudroit. Nous réglâmes la route que nous tiendrions pour la facilité des lettres de change. Il fut arrêté que nous commencerions par le voyage d'Espagne ; que nous passerions ensuite en Angleterre, de là en Hollande, de Hollande en Allemagne, puis en Italie, d'où nous reviendrions en France par la Savoie. C'étoit une course qui devoit durer environ trois ans. Le temps ne pouvoit être plus favorable. Le congrès d'Utrecht et les conférences

Digitized by Google

de Rastadt avoient donné la paix à l'Europe. La confiance commençoit à renaître entre les peuples des différents états. Nous pouvions compter tous nos voisins pour nos amis, et voyager chez eux avec autant de liberté qu'en France; ainsi tout nous promettoit une route facile et agréable.

Nous convînmes encore avec M. le duc, que monsieur son fils prendroit le nom de marquis de Rosemont, au lieu de celui qu'il portoit, pour demeurer inconnu à ceux à qui nous voudrions l'être. Je me fis appeler simplement monsieur de Renoncour. Ayant pris ainsi nos mesures, nous n'attendîmes plus pour partir que la chaise qui devoit nous conduire, deux laquais que M. le duc fit venir de Paris, et des lettres de change pour des banquiers de différentes villes. Ma fille vint me dire adieu dans cet intervalle. Notre séparation ne se fit point sans larmes. Cette chère fille me fit mille reproches sur ma résolution; mais c'étoit une affaire finie. Nous primes enfin le chemin d'Orléans suivis de trois valets à cheval; car Scoti voulut être aussi du voyage. Il étoit encore plein de vigueur et de santé, malgré ses soixante-quatre ans.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DU

MARQUIS DE ***

LIVRE VI.

Je laisse aux géographes, et à ceux qui ne voyagent que par curiosité, le soin de donner au public la description des pays qu'ils ont parcourus. L'histoire que j'écris n'est composée que d'actions et de sentiments. J'entreprends de rapporter ce que j'ai fait, et non ce que j'ai vu. Les cœurs sensibles, les esprits raisonnables, tous ceux, en un mot, qui, sans suivre une philosophie trop sévère, ont du goût pour la vertu, la sagesse et la vérité, pourront trouver quelque plaisir dans la lecture de cet ouvrage. C'est pour eux seulement que j'écris.

Lorsque je me trouvai seul avec le marquis de Rosemont, je m'attachai d'abord à acquérir une parfaite connoissance de son caractère et de ses inclinations. Ce n'étoit point une chose difficile. Le marquis avoit un de ces beaux naturels qui ne

courent aucun risque à se laisser approfondir. Je l'engageai insensiblement à me raconter quelles avoient été ses occupations jusqu'à sa dix-huitième année où il entroit alors. Il me dit qu'il avoit été au collège jusqu'à la seizième, et que les deux dernières, il les avoit passées à l'académie ; qu'il avoit eu pour gouverneur un homme sévère qui se faisoit un devoir de le tenir dans une espèce de captivité ; que cette contrainte lui avoit extrêmement déplu ; qu'il avoit souhaité mille fois de sortir d'une tutelle si dure, et qu'il haïssoit cet insupportable Argus jusqu'au point d'avoir refusé de lui parler depuis qu'il étoit délivré de ses mains. Je pris plaisir à faire raisonner le jeune marquis sur les particularités de son enfance, et je reconnus, dès notre première conversation, que, malgré l'air de douceur qui paroissoit dans ses yeux et sur son visage, il avoit les passions fort vives ; et que s'il aimoit la liberté, c'étoit pour les satisfaire. Cette découverte ne m'alarma point. Je hais au contraire l'indolence dans la jeunesse, et je suis persuadé que la grandeur de l'ame suppose de grandes passions ; l'importance est de les tourner à la vertu.

Ce qui me rassuroit encore dans le marquis, c'est qu'avec une vivacité extrême et un cœur tel que je me l'imaginois, il avoit du moins un fond de raison qui lui faisoit goûter une réflexion solide. J'affectois d'en mêler quelques unes à son récit, et je voyois que, loin d'en être embarrassé,

il y ajoutoit les siennes en homme qui est déjà accoutumé à penser. Sa franchise me plut aussi beaucoup. Je découvris bientôt le fond de son ame, et huit jours d'habitude m'apprirent à démêler si bien ses sentiments, que je l'aurois défié d'avoir quelque chose de réservé pour moi. Il est vrai que les manières tendres et prévenantes que je pris avec lui m'attirèrent facilement sa confiance. J'estimai qu'il valoit mieux commencer ainsi par l'amitié, étant sûr de faire naître le respect quand il en seroit temps. Le passage du respect à la tendresse est moins facile, sur-tout dans les jeunes gens, qui ne s'avisent guère d'aimer ce qu'ils ont une fois appris à craindre. Cette conduite me réussit si parfaitement, que le marquis, qui sentit le prix de ma complaisance et de mes honnêtetés, se porta de lui-même à tous les sentiments que j'avois lieu de souhaiter qu'il conçût pour moi. Je lui disois souvent que je ne voulois point qu'il me regardât sur le pied d'une personne qui avoit quelque empire sur lui ; qu'il falloit que nous vécussions en amis ou en freres, et qu'on eût peine à deviner de quel côté étoit le plus tendre attachement. Il me répondit qu'il auroit toujours cet avantage sur moi, qu'outre une tendresse de parfait ami, dont il pouvoit m'assurer, il m'honoreroit encore comme un père. En effet, il ne se relâcha jamais de cette disposition. C'est par une suite des mêmes sentiments que, dans l'élévation où il se trouve aujourd'hui par la mort

du duc son père, il me permet d'écrire librement les aventures de notre voyage. Il consent même que, pour le plaisir ou l'utilité du public, je raconte les fautes où l'ardeur de la jeunesse le fit tomber. Elles ne peuvent lui être qu'honorables ; car, outre qu'elles sont de la nature de celles qu'on a reprochées à tous les héros, il est si beau de les avoir su reconnoître et d'avoir toujours combattu pour les éviter, qu'il y a une espèce de gloire à en faire un aveu libre et sincère.

Nous arrivâmes à Bordeaux vers la fin du mois de juillet. La pluie, qui duroit sans relâche depuis huit jours, avoit tellement rompu les chemins, et nos valets avoient été mouillés si continuellement, que nous fûmes obligés de nous arrêter dans cette ville pour attendre un temps plus commode. Je pris cet intervalle de repos pour faire commencer au marquis un exercice dont je m'étois aperçu qu'il avoit besoin. Il avoit fait ses études comme un enfant de qualité les fait dans un collège ; c'est-à-dire qu'il y avoit appris quelques mots de latin et à tourner médiocrement des vers. A l'académie, il s'étoit formé aux exercices du corps, à monter à cheval, à faire des armes, à danser et à jouer de quelques instruments ; mais il ignoroit les sciences qui servent à polir et à cultiver l'esprit ; de sorte que ce qu'il avoit de discernement et de bon goût, il ne le devoit qu'à ses talents naturels. J'eus du chagrin de voir de si belles dispositions en danger de devenir inutiles,

par la négligence ou la grossièreté de ses maîtres. Je le fis consentir à se mettre sur les voies de l'histoire, de la géographie, de l'éloquence. Je lui inspirai du goût pour les livres, qu'il avoit assez négligés jusqu'alors. De quel avantage vous seroit-il, lui dis-je, d'être né au-dessus du commun des hommes, si l'ignorance vous ravaloit au-dessous d'eux? Votre naissance feroit votre honte, et l'on ne feroit attention que vous occupez un rang distingué, que pour penser en même temps que vous n'en êtes pas digne. Je veux qu'il y ait eu un temps où les personnes de qualité, par une pitoyable affectation de grandeur et d'indépendance, se faisoient un point d'honneur de ne rien savoir; c'étoient les fausses idées d'un siècle grossier qui jugeoit mal du prix des choses; mais tout a changé de face aujourd'hui; le savoir va de pair avec la qualité, il l'emporte même, en ce qu'un homme d'esprit sans naissance se fera considérer plus sûrement qu'un homme de qualité sans esprit. Ne sentez-vous pas, mon cher marquis, de quelle indécence il est, dans un rang distingué, d'ignorer ce qui est connu du grand nombre dans les conditions les plus communes? Le privilège de l'élévation se réduira donc à précéder la foule dans les cérémonies, à se faire traîner dans un carrosse, et à traiter son corps plus délicieusement. Étrange distinction qui, ne suppose ni vertu, ni mérite, et qui n'est fondée que

Digitized by Google

sur des biens que la fortune donne et qu'elle peut ôter !

Le marquis me promit de s'appliquer sérieusement, et d'employer à l'étude tous les moments dont il pourroit disposer. On verra le goût qu'il y prit dans la suite, et les progrès surprenants qu'il y fit. J'achetai à Bordeaux les meilleurs livres que je pus trouver, et j'en remplis une malle qui devint la plus chère partie de notre équipage. Le mauvais temps continua pendant trois semaines avec si peu d'interruption que nous ne crûmes point pouvoir nous mettre en chemin sans péril. Ce retardement produisit une aventure des plus plaisantes. Le maître de l'auberge où nous étions logés avoit une fille de l'âge de 25 ou 26 ans, brune, mais grande et fort bien faite, qui paroissoit languir dans l'attente du mariage. La bonne grace du marquis, qu'elle voyoit sans cesse, parceque la pluie nous retenoit à la maison, fit impression sur son cœur. Elle n'étoit pas de mauvais goût. Le marquis avoit la taille très bien prise, de grands yeux noirs à fleur de tête, vifs et brillants, quoiqu'ils fussent pleins de douceur ; le teint d'une blancheur admirable, et en même temps fort animé. Une forêt de cheveux châtains clair lui descendoit jusqu'à la ceinture. Il avoit, avec cela, naturellement le port et les manières d'un homme de distinction, et je ne sais quel air enjoué et badin qui le faisoit trouver aimable au premier coup d'œil ; de

sorte que je ne fus point surpris que notre belle hôtesse fût devenue sensible pour lui. Je ne fus pas le premier à m'en apercevoir. Scoti me dit un jour : Je crois, monsieur, que la fille de notre hôte est amoureuse de M. le marquis ; j'ai remarqué que le soir sur-tout, lorsque vous êtes à table, elle se rend dans la cour où elle passe une demi-heure à le regarder au travers de la fenêtre, et puis elle est toute rêveuse pendant la soirée. Elle me disoit, il y a quelque temps, qu'elle s'étonnoit qu'un jeune homme aussi honnête que M. le marquis ne lui eût pas encore dit une parole depuis quinze jours que nous sommes à Bordeaux, et qu'elle croyoit les jeunes gens de Paris plus galants. Enfin, lorsque nous sommes à manger ensemble, continua bonnement Scoti, c'est toujours de lui qu'il faut qu'elle nous entretienne.

Elle est folle, répondis-je ; il faut la laisser faire et n'y pas prendre garde. Je ne laissai pas d'y faire attention, et je reconnus à la langueur de ses regards, lorsqu'elle avoit occasion de voir le marquis, qu'elle étoit vivement atteinte. J'en riois intérieurement, et j'étois charmé d'un autre côté que le marquis ne jetât pas même les yeux sur elle. Il avoit été élevé avec beaucoup de retenue, et toutes ses affections étoient encore innocentes. Lorsque la pluie eut cessé entièrement, je fis mes comptes avec l'hôte, et nous nous préparâmes à partir le lendemain. Nous nous couchâmes de bonne heure, pour nous lever plus facilement de

grand matin. J'étois endormi profondément, lorsque je fus éveillé tout d'un coup par la voix du marquis qui crioit : A moi, à moi, on me vole. Sa chambre n'étoit séparée de la mienne que par une légère cloison. Je me lève promptement et je cours à la sienne avec mon épée. Je trouvai à la porte nos trois valets, que le même bruit avoit éveillés; j'en envoie un chercher de la lumière, j'ordonne aux deux autres de garder soigneusement la porte, et j'entre seul dans l'obscurité, en demandant au marquis de quoi il s'agissoit. Il se lève aussi et me répond d'une voix assez troublée, qu'il y avoit certainement quelqu'un dans sa chambre; qu'il avoit entendu ouvrir la porte et marcher doucement; qu'ayant demandé qui c'étoit, et ne recevant point de réponse, il avoit appelé aussitôt du secours. Je lui dis qu'il y avoit bien de l'apparence que tout ce qu'il me racontoit s'étoit passé en songe et qu'il nous avoit alarmés mal à propos. La lumière vint enfin, et nous fit apercevoir que le marquis ne s'étoit pas trompé tout-à-fait. Nous vîmes notre jeune hôtesse assise sur une chaise, la tête appuyée sur une de ses mains, dont elle se cachoit le visage et les yeux, qu'elle avoit tout en pleurs. Hé! ma belle enfant, lui dis-je, qui vous amène ici à une telle heure? C'est donc vous qui veniez voler monsieur le marquis? Elle se leva, mais sans répondre autrement que par une abondance de larmes. Je compris aisément son dessein, et que

sa timidité l'avoit empêchée de se faire connoître, lorsque le marquis avoit demandé d'abord qui c'étoit. Je lui dis : Croyez-moi, mademoiselle, retirez-vous il est temps que chacun dorme : ce n'est pas la peine de lier si particulièrement connoissance, pour le peu de temps que nous avons à nous voir. Elle ouvrit enfin la bouche : Ah! monsieur, me dit-elle avec un soupir, permettez que je demeure du moins un moment avec monsieur le marquis, puisque j'aurai le malheur de ne le revoir jamais. Vous êtes une badine, repris-je, qui n'avez rien à lui dire. Croyez-moi encore une fois, allez vous coucher. Embrassez-la, monsieur, pour lui dire adieu, continuai-je en parlant au marquis. Il étoit tout décontenancé dans sa *robe de chambre*, et ne savoit que penser d'une telle aventure. Il l'embrassa pourtant. Elle le laissa faire ; et comme il se retiroit, elle retint une de ses mains qu'elle serroit dans les siennes, en continuant de pleurer. Je craignis qu'à la fin il ne fût attendri de cette scène ; et prenant la jeune fille par le bras, je la conduisis à l'escalier, où je demeurai jusqu'à ce qu'elle fût descendue. Je fis préparer sur-le-champ nos chevaux, et nous partîmes au clair de la lune, qui rendoit la nuit aussi belle que les plus beaux jours.

J'attendis que le marquis me parlât le premier de son aventure nocturne. Il ne tarda guère à me dire qu'il croyoit cette fille folle, et qu'il n'avoit pas eu la moindre relation avec elle pendant

Digitized by Google

notre séjour à Bordeaux. Je conviendrai avec vous qu'elle est folle, lui répondis-je, quand nous aurons distingué les différentes manières dont on peut l'être. Il y a une folie qui vient de la tête, et qui suppose un dérangement dans l'esprit; c'est une disgrace humiliante, qui montre la foiblesse de l'homme, et qui inspire de la compassion, parcequ'elle n'est pas volontaire. Mais il y a une autre espèce de folie, qui vient du cœur et qui est causée par la violence des passions; celle-là est honteuse et nous rend coupables, parceque nous sommes libres d'y résister. Telle est celle de notre jeune hôtesse. Voyez de quoi elle l'a rendue capable. Elle oublie toutes les lois de la sagesse et de l'honneur pour venir vous trouver dans votre chambre. Elle sait qu'elle ne vous reverra jamais et qu'elle n'a rien à prétendre à votre affection; cependant elle s'expose à perdre sa réputation pour se satisfaire un moment, et elle ne voit pas même que son imprudence n'est propre qu'à lui attirer votre mépris; car il est impossible qu'un honnête homme estime une fille sans pudeur et sans retenue. Mais pourquoi m'aime-t-elle, me demanda le marquis, moi qui ne lui ai jamais dit un mot? Oh! répondis-je, vous me parlez d'une des plus grandes bizarreries du cœur humain. Je ne veux pas que vous ignoriez, mon cher marquis, que la nature a mis dans les deux sexes une violente inclination l'un pour l'autre. Un jour viendra que vous le connoîtrez par

expérience. Ce penchant général est quelquefois déterminé par des causes qui sont inconnues à ceux même qui en ressentent l'effet. Les uns sont touchés par la beauté; d'autres par l'esprit, par la bonne grace, par le son de la voix, par un coup d'œil, par un sourire; d'autres enfin par quelque chose de tout cela, qui se fait sentir bien souvent sans qu'on puisse en démêler la cause pour s'en rendre raison à soi-même. De la manière dont nous sommes faits, il ne faut point espérer que nous puissions toujours être insensibles à ces premiers mouvements; ils préviennent ordinairement la raison: mais il est certain que nous sommes toujours assez forts pour en arrêter le progrès. La sagesse veut alors qu'on examine si la religion et l'honneur ne trouvent rien qui les blesse dans ces commencements d'affection. On ne risque rien quand on se détermine après un tel examen. Les passions qui ont une si belle source conservent ordinairement la noblesse et la pureté de leur origine. Au contraire, si l'on se laisse entraîner par un aveugle penchant, il n'y a point d'excès où l'on ne puisse tomber sans les avoir prévus; et ce qui est encore plus malheureux, c'est que les passions déréglées se fortifiant plus vite qu'on ne peut se l'imaginer, il devient presque impossible de les vaincre, lors même qu'on aperçoit le précipice où elles ont conduit. Je pris de là occasion de raconter au marquis quelques histoires qui pouvoient servir à confirmer

mon discours. Je lui fis une vive peinture des malheureux effets d'un amour illicite dans plusieurs personnes dont il connoissoit les noms. Renversement de fortune, perte des biens, de l'honneur et du repos. Il m'écoutoit avec une attention surprenante, et j'apercevois sur son visage les différentes impressions que mes paroles faisoient sur son cœur. Enfin il me dit, comme s'il fût sorti d'une profonde rêverie : Je n'appréhende point d'être jamais exposé aux malheurs dont vous parlez. Il me semble que je n'ai point de disposition à devenir tendre, et je ne conçois pas comment on peut aimer une femme jusqu'à faire tant de folies pour elle. Mon Dieu, lui répondis-je, défions-nous de nous-mêmes. Vous voilà bien instruit du péril. Veillez sur votre cœur; et souvenez-vous sur-tout de ne perdre jamais de vue l'honneur et la religion.

Quand nous fûmes arrivés à Baïonne, je pris des mesures pour faire le voyage commodément jusqu'à Madrid. La difficulté des montagnes me fit balancer si nous n'abandonnerions pas notre chaise pour marcher à cheval : mais ayant appris que quantité de seigneurs français et espagnols passoient tous les jours dans la même voiture, j'espérai que nous pourrions nous en tirer aussi heureusement. Nous passâmes le Bidassoa, qui étoit fort enflé par la pluie; et nous étant arrêtés pour dîner à Iron, premier bourg d'Espagne, nous y fûmes si mal traités, que nous en

Digitized by Google

tirâmes un mauvais augure pour le reste du chemin. Nous fûmes pourtant beaucoup mieux à Saint-Sébastien ; mais ce ne fut pas sans peine que nous traversâmes quantité de montagnes et de chemins pierreux pour y arriver. Cette ville me parut jolie. Ses rues sont larges, droites et bien pavées. On nous conseilla d'y séjourner, pour nous y pourvoir d'un *moco de mulas*, c'est-à-dire d'un guide qui pût nous conduire dans les chemins difficiles et nous servir d'interprète. Les hôtelleries sont pitoyables jusqu'à Burgos, quoiqu'on m'ait assuré qu'elles sont incomparablement meilleures aujourd'hui qu'elles n'étoient avant que Philippe V fût monté sur le trône d'Espagne. Le grand commerce qui est maintenant entre les deux états y a fait mettre quelque changement. Notre guide avoit soin d'acheter nos vivres et de les faire préparer. C'étoit presque toujours quelques mets assez dégoûtants. Je n'étois pas fâché que le marquis fût ainsi réduit, pendant quelque temps, à une nourriture grossière et mal préparée. Les chambres et les lits ne valoient guère mieux ; et souvent même, n'en pouvant trouver, nous passions les nuits entières dans notre chaise, sans prendre d'autre temps pour le sommeil que celui qui étoit nécessaire à nos chevaux pour se reposer.

Je ne manquois pas de faire sentir au marquis, par mes réflexions, de quel avantage il est d'éprouver quelquefois la misère, pour devenir

sensible à celle de tant de malheureux qui sont continuellement dans la nécessité. Je lui faisois remarquer tous ces pauvres habitants des montagnes, dont la seule vue est capable d'inspirer la compassion. En qualité d'homme, lui disois-je, ils ont le même droit que vous aux douceurs du repos et de l'abondance. C'est le hasard qui vous a fait naître plus heureux : apprenez du moins à les plaindre, et gardez-vous encore plus de les mépriser. La vivacité du marquis lui faisoit trouver le chemin ennuyeux : dans la vue de l'occuper, je rappelai tout ce que ma mémoire put me fournir en matière d'histoire et de sciences, et je lui faisois ensuite répéter par ordre tout ce qu'il avoit pu retenir, pour l'accoutumer à une étude appliquée et méthodique. L'inégalité du chemin, sur les montagnes pierreuses de la Biscaye, ne nous permettoit pas de lire dans la chaise. Enfin nous approchâmes de Vittoria, qui est la première ville de la Castille. Elle est située au bout d'une plaine agréable et bien cultivée. Le marquis, qui n'avoit vu depuis plusieurs jours que des rochers escarpés et des précipices, se crut transporté dans un autre monde. Nous nous reposâmes un jour entier à Vittoria, et nous y trouvâmes toute sorte de rafraîchissements. Ce fut là que nous commençâmes à connoître le caractère et les manières des Espagnols. Il y en avoit quelques uns dans notre auberge, qui étoient de différents endroits de Castille. Ils savoient le français. Nous

Digitized by Google

nous entretînmes avec eux de la route qui nous restoit à faire ; et l'un d'eux nous promit d'avancer son départ, pour nous tenir compagnie jusqu'à Burgos, où ses affaires l'appeloient. L'enflure et le galimatias des civilités castillanes faisoient rire le marquis, et j'avois quelquefois toutes les peines du monde à l'en empêcher. Le soir, quand nous fûmes seuls : Voilà de plaisantes gens, me dit-il avec son air badin ; ma foi, si tous les Espagnols se ressemblent, je suis déjà fatigué d'être en Espagne. Je vois bien, lui répondis-je en riant, que c'est leur gravité qui vous épouvante ; mais n'allons pas si vite, et ne jugeons pas des gens sur une première entrevue. Croyez-vous qu'il soit beau de rire et de badiner continuellement avec des inconnus comme vous faisiez tantôt ? Il faut se conduire avec plus de réserve, sur-tout avec des étrangers. Pour moi, je vous avoue que je suis fort satisfait de l'honnêteté de nos Espagnols, et je suis persuadé que vous le serez vous-même de celui qui doit nous accompagner, quand vous aurez eu le temps de le mieux connoître. Je devinai heureusement. Dès le premier endroit où nous nous arrêtâmes pour dîner, ce fut des manières toutes différentes de celles qui avoient fait rire le marquis la veille. Il s'appeloit don Inigo de Juaz. Il avoit été écuyer de l'amirante de Castille ; et la connoissance qu'il avoit de la cour et de Madrid nous fit trouver son entretien fort agréable. Il nous raconta plusieurs choses

extraordinaires du maître qu'il avoit servi. Je me souviens de celle-ci, qui mérite d'être rapportée. L'amirante avoit une chienne des plus jolies : il l'avoit achetée toute instruite, et il étoit charmé de mille tours de souplesse qu'il lui voyoit faire, et qui lui paroissoient surpasser la portée d'une bête. A force de l'admirer, il se persuada qu'une chienne ordinaire n'étoit point capable de tant de perfections, et que, de quelque manière que la sienne fût née, il falloit qu'elle eût une ame raisonnable. Cette pensée se fortifia si bien dans son esprit, qu'il parloit souvent à sa chienne comme il auroit fait à une personne. Le petit animal, ému par l'action de son maître, ne manquoit pas de japper, et l'amirante s'imaginoit que c'étoit une manière de réponse dont elle se servoit, faute de savoir la langue espagnole. Il chargea un de ses domestiques de la lui apprendre, par des leçons qu'il lui faisoit réitérer plusieurs fois le jour. Le domestique obéit pour satisfaire son maître. Cinq ou six mois se passèrent. Comme l'amirante ne s'apercevoit d'aucun progrès, il s'en prenoit au précepteur, qui s'excusoit de son mieux sur ce que la chienne avoit la gueule trop fendue pour prononcer facilement l'espagnol. Enfin la mort subite de l'animal, qui tomba malheureusement du haut d'une fenêtre, empêcha l'amirante d'aller plus loin. Cette histoire nous divertit beaucoup. Le marquis parut plus content de don Inigo de Juaz, qui étoit charmé de son côté du jeune Français, et qui

nous offrit, quand nous fûmes arrivés à Burgos, de nous faire voir la ville, et de nous y procurer la connoissance de quelques honnêtes gens.

Nous acceptâmes cette offre. Don Inigo nous vint rejoindre le lendemain, à notre auberge, avec un autre Espagnol de ses amis. Ils nous conduisirent dans tous les endroits de la ville qui méritoient notre curiosité; à l'église, à l'archevêché, et sur un pont fort large et fort commode, qui fait un des principaux ornements de Burgos, et qui lui sert de communication avec le faubourg. Comme l'heure du dîner approchoit, je proposai aux deux Espagnols de venir prendre notre soupe. Le citoyen de Burgos me répondit civilement que son dessein avoit été de nous offrir la sienne, et qu'il l'avoit fait préparer dans cette espérance. Nous ne nous fîmes point presser, parceque nous étions proche de sa maison. Il nous fit bonne chère, si l'on doit compter pour quelque chose la multitude des mets; mais l'apprêt étoit détestable. Son épouse étoit incommodée. Il nous fit entrer familièrement dans la chambre où elle étoit couchée; ce qui me surprit en Espagne, où je croyois tous les maris excessivement jaloux. Il l'engagea même à se lever pour nous tenir compagnie. Elle s'assit à quatre pas de la table, sur des coussins posés l'un sur l'autre, à la mode d'Espagne. Elle garda le silence, parcequ'elle ignoroit notre langue: mais je remarquai qu'elle eut les yeux sans cesse attachés sur le marquis. Il s'en

aperçut lui-même, car l'aventure de Bordeaux l'avoit instruit sur bien des choses. En sortant de table, nous fûmes voir un hôpital et quelques couvents d'hommes et de filles, et nous retournâmes assez tard à notre auberge, où nous trouvâmes notre hôtesse ivre. Elle sauta au cou du marquis, avec mille insolences que je pensai punir de quelques coups de bâton ; mais la crainte de causer du bruit m'arrêta. Ce n'étoit pas la première que nous eussions vue dans cet état depuis que nous avions passé les Pyrénées. J'avois cru trouver plus de sobriété en Espagne.

Nous nous remîmes en marche le lendemain. Il nous restoit trente-cinq ou quarante lieues jusqu'à Madrid ; l'impatience d'y arriver nous les fit faire en trois jours. Cette ville nous plut en arrivant. Sa situation est inégale, mais le coup d'œil en est agréable. Don Inigo de Juaz nous avoit indiqué une excellente hôtellerie, où nous fûmes bien traités pendant tout le temps que nous y demeurâmes. Après quelques jours de repos, nous chargeâmes notre hôte du soin de nous louer un appartement dans quelque maison voisine de la sienne ; je voulois y être plus tranquillement que dans une hôtellerie, et pouvoir en même temps nous faire traiter par le même cuisinier, dont nous étions satisfaits. Le maître de notre nouvelle demeure se nommoit don Porterra : le *don* est commun chez les Espagnols. Il crut connoître, à notre figure, qu'il avoit à faire à des personnes

de qualité, ce qui le fit agir fort respectueusement avec nous ; et malgré la fierté qu'on attribue aux Espagnols, il tint la même conduite pendant les trois mois que nous passâmes à Madrid.

Nous avions reçu de monsieur le duc de....., en partant de France, des lettres pour différents seigneurs de la cour d'Espagne, desquels j'étois bien assuré que nous serions vus avec plaisir ; mais je ne jugeai point à propos d'en user, et je les gardai seulement comme une ressource, s'il arrivoit que nous eussions besoin de quelque appui. Je voulois que nos voyages servissent à former le marquis de plus d'une façon. C'est quelque chose que de parcourir différents pays, et de voir un grand nombre de villes ; mais quand on se borne à cela, l'unique fruit qu'on en retire est de pouvoir raconter ce qu'on a vu. Si nous nous étions adressés d'abord à monsieur le duc de..... et à monsieur le comte de....., comme le portoient nos lettres, ils auroient sans doute engagé le marquis à prendre son logement chez eux ; ils l'auroient occupé sans cesse de bagatelles et de parties de plaisir. Mon dessein étoit qu'il apprit à connoître les hommes, en s'insinuant par lui-même dans leur commerce ; qu'il commençât par se faire des amis dans les conditions communes, pour descendre un peu de cette hauteur qu'une illustre naissance inspire, et pour y prendre des sentiments humains et naturels ; ce qu'on ne prend guère à la cour, où tout est fardé et plein

de dissimulation : qu'ensuite il se produisît de lui-même à la cour, qu'il s'y fît des connoissances, et qu'il tâchât de s'y faire estimer uniquement par son mérite. Je voulois qu'avec cela il fît une étude sérieuse de la géographie et de l'histoire, me réservant de travailler à lui former le goût et les sentiments dans nos conversations, et par les lectures que nous ferions en commun. Il me témoigna quelque envie d'apprendre l'espagnol. Je lui dis que deux raisons me portoient à le prier de n'y pas penser; premièrement, que la langue française étoit fort commune à Madrid, et qu'il pouvoit par conséquent se faire entendre sans le secours de celle du pays. En second lieu, qu'ayant à voyager dans plusieurs autres royaumes, il étoit impossible qu'il pût apprendre la langue de chaque pays où nous passerions; mais que nous en choisirions quelqu'une des plus utiles et des plus agréables, telles que l'anglaise et l'italienne, et que je l'exhorterois à apporter tous ses soins pour les apprendre en perfection; ce qui seroit difficile, s'il entreprenoit de les savoir toutes. Il se laissa persuader par ces raisons. Nous réglâmes l'emploi de la journée. Il fut résolu que nous nous lèverions tous les jours à six heures et demie; que nous étudierons en particulier jusqu'à huit heures; que nous prendrions ensuite le chocolat; après quoi, le marquis me répèteroit ce qu'il auroit appris de la géographie et de l'histoire. Le reste du temps, jusqu'à dix heures, devoit être employé à lire en

commun quelque livre de bon goût, sur lequel nous ferions nos réflexions, ou à nous entretenir familièrement sur quelque sujet instructif. A dix heures, c'étoit le temps de nous faire habiller pour aller à la messe; le dîner ensuite, et le reste du jour pour la promenade, les visites et le divertissement. Nous observâmes cet ordre avec une exactitude merveilleuse, pendant trois mois de séjour à Madrid. J'eus une joie extrême de voir le marquis s'accoutumer si facilement à prendre une conduite unie et réglée.

Nous nous fîmes vêtir d'abord fort simplement, pour suivre le dessein que j'avois de commencer nos connoissances par la bourgeoisie. Nous sortions à pied, et sans nous faire suivre de nos laquais. Notre première visite fut celle des rues et des édifices publics. Nous y employâmes trois ou quatre jours, sans qu'il nous y arrivât rien de remarquable. Mais lorsque nous eûmes mis le pied dans les lieux d'assemblées, à peine pourrois-je suffire à rapporter les aventures agréables ou fâcheuses auxquelles nous fûmes exposés tous les jours. Tout le divertissement de Madrid consiste dans la promenade et dans la comédie. Il y a deux cours où l'on se promène, *el Prado nuevo*, *y el Prado viejo*. Celui qui est du côté de *Buen retiro* est moins agréable et moins fréquenté que l'autre. C'est à celui-ci que nous allions ordinairement. La petite rivière de *Mançanarès* coule dans la prairie, et l'on y voit

plusieurs fontaines jaillissantes qui servent de rafraîchissement dans les grandes chaleurs. Le premier jour que nous y parûmes, nous en fûmes quittes pour essuyer les compliments de quelques demoiselles de moyenne vertu, et les invitations qu'elles nous firent de prendre le plaisir de la promenade avec elles. Nous jugeâmes de leur déssein par les signes dont elles accompagnoient leurs paroles; car elles ignoroient le français, et nous leur langage. Nous les quittâmes sèchement, pour nous avancer vers la grande allée d'ormes, qui étoit remplie d'une foule de personnes de l'un et de l'autre sexe.

Après avoir fait quelques tours, je dis au marquis que je me reposois sur lui du soin de nous procurer quelques connoissances. Oh ! si cela est, me répondit-il en riant, je vous réponds que cela ne tardera guère. Voyons, lui dis-je, comment vous vous y prendrez. Il n'en fit point à deux fois : à peine fûmes-nous avancés vingt pas, qu'il se mit sur un banc où quelques Espagnols étoient assis. Messieurs, leur dit-il, en les saluant d'un air libre, vous voulez bien que deux étrangers prennent place auprès de vous, et qu'ils aient l'honneur de se mêler à votre entretien. Les quatre Espagnols se levèrent sans répondre, nous firent une profonde révérence, et se remirent sur le banc. Je crus d'abord qu'ils n'entendoient point notre langue, et j'étois prêt à railler le marquis de sa précipitation. Mais après un moment de silence,

Digitized by Google

l'un d'eux répondit en français, d'un ton grave, que nous leur faisions beaucoup d'honneur, et que des Français ne devoient pas se regarder comme étrangers en Espagne. Nous liâmes ainsi conversation. Le marquis leur fit cent questions sur l'usage de quantité de choses qui se présentoient à nos yeux. Ils satisfirent à tout en peu de paroles, et sans rien fournir d'eux-mêmes à la conversation; de sorte que nous demeurions tous en silence lorsque les questions du marquis cessoient. Enfin, se levant au bout d'un demi-quart d'heure, ils nous quittèrent avec une nouvelle révérence. Voilà des gens bien sots, me dit le marquis. Dites plutôt, lui répondis-je, que voilà des gens bien sages et bien civils, et apprenez d'eux à n'être pas si ouvert que vous l'êtes avec le premier venu. Vous ne sauriez vous plaindre d'eux : ils vous ont salué civilement, ils vous ont répondu quand vous les avez interrogés. Que vouliez-vous qu'ils fissent de plus? Convenez d'ailleurs que vos questions avoient un air badin qui peut déplaire à des personnes graves. Ce n'est pas que je condamne l'enjouement des manières; mais la sagesse demande qu'il ne soit employé qu'à propos. Vous connoissiez la gravité espagnole, du moins de réputation; ainsi vous deviez juger que la bienséance ne vous permettoit pas de prendre d'abord avec eux le ton riant et des manières badines. Mais, reprit ingénieusement le marquis, ils connoissoient aussi les Français; la bienséance devoit

donc les empêcher de prendre avec moi des manières si graves. Je lui répondis qu'ils avoient sur nous l'avantage d'être dans leur pays, et quelques uns d'entre eux celui d'être beaucoup plus âgés que nous : sans compter que les ayant abordés assez brusquement, et sans en être connus, nous leur devions quelque déférence. Comme nous en étions là, nous fûmes surpris de voir revenir nos quatre Espagnols, qui reprirent sur le banc la place qu'ils avoient quittée. L'un d'eux nous dit : Nous sommes fort heureux de vous retrouver. Je lui répondis que leur retour nous faisoit plaisir, et qu'on revoyoit toujours volontiers d'aussi honnêtes gens qu'ils le paroissoient. Je suis ravi, reprit le même, que vous ayez cette opinion de nous. Comme vous ignorez encore nos coutumes, je craignois que vous n'eussiez interprété mal notre départ précipité. C'est l'usage ici, quand on vient au Prado, de se promener et de s'asseoir successivement, pour tirer plus de fruit de la promenade, en mêlant l'action et le repos. Nous recommençâmes ainsi notre entretien jusqu'à l'heure du souper, et nous quittâmes nos Espagnols, sans prévoir l'occasion que nous aurions bientôt de les rejoindre.

Nous nous mîmes à table en arrivant chez nous. J'invitai notre hôte à nous tenir compagnie, comme je faisois quelquefois ; nous lui racontâmes ce qui nous étoit arrivé au Prado, et nous lui dîmes le nom d'un des quatre Espagnols,

Digitized by Google

tel que nous l'avions entendu prononcer plusieurs fois par les autres. La rencontre est plaisante, nous dit don Porterra ; le signor Alonso Riquez, dont vous parlez, est le propre frère de mon épouse. C'est un avocat au conseil des Indes qui a du mérite et de la réputation. Vous ne serez pas fachés de le connoître plus particulièrement, et c'est un honneur que je veux lui procurer en vous menant chez lui. Nous y consentîmes pour le lendemain. Avant que de le voir, continua don Porterra, il faut que je vous amuse un moment par le récit d'une aventure fort extraordinaire qui a fait sa fortune ; car il est riche, et c'est moins par intérêt que par inclination qu'il exerce la profession d'avocat. Alonso Riquez est Portugais d'origine. Son père, qui étoit intendant de la maison du comte de Fonterea, suivit ce seigneur lorsqu'il vint s'établir en Espagne. Il trouva à propos d'y prendre lui-même un établissement, après avoir perdu son maître ; et se voyant à son aise par la libéralité du comte, il pensa à se pourvoir de quelque emploi qui pût lui donner un rang et un titre à Madrid. L'occasion s'en présenta bientôt ; mais il eut à surmonter tant de concurrents qui avoient les mêmes vues que lui, qu'il ne put l'emporter sur eux sans se faire des ennemis considérables. L'amour de la vengeance règne en Espagne comme en Italie. Un des ennemis de Francisco Riquez (tel étoit le nom du père d'Alonso) employa tous les moyens imaginables pour le ruiner de crédit

Digitized by Google

et de réputation. Francisco se soutint heureusement, mais il usa peut-être avec un peu trop de fierté de ses avantages, et poussa trop loin un ennemi qu'il avoit fait plier ; de sorte que celui-ci, ne consultant plus que la rage et le désespoir, prit le parti de se venger par un assassinat. Le malheureux Francisco fut tué le soir comme il entroit seul dans sa maison. Son meurtrier évita le châtiment par la fuite ; mais tous ses biens furent confisqués, à la réserve d'un fonds médiocre que la justice assigna pour la nourriture et l'éducation de sa fille unique, qui n'avoit que douze ou quinze mois, et qui fut mise peu après dans un couvent : elle s'appeloit dona Maria. Francisco Riquez laissoit de son côté deux enfants que sa femme avoit eus d'une même couche, et qui étoient encore à la mamelle. L'un est Alonso, et l'autre mon épouse. Leur mère les fit élever soigneusement. J'épousai la fille lorsqu'elle eut atteint sa seizième année. Alonso, qui perdit en même temps sa mère, vint demeurer chez moi ; et son inclination le portant au barreau, il s'y appliquoit tranquillement à l'étude du droit. Ses talents naturels, aidés d'une continuelle application, le firent connoître si avantageusement, qu'avant sa vingtième année il se vit chargé de plusieurs causes considérables, dont le succès augmenta encore sa réputation. La supérieure d'une maison religieuse lui remit une affaire importante qui demandoit tous ses soins. Il fut obligé de l'aller

Digitized by Google

voir souvent, pour en tirer les lumières nécessaires; et comme il est d'un caractère fort honnête, il fit connoissance avec la plupart des religieuses et des pensionnaires. C'étoit justement dans cette maison que dona Maria, la fille du meurtrier de son père, étoit renfermée. Il la vit; il la trouva belle sans la connoître, et son cœur s'accoutuma à l'aimer, avant qu'il pût savoir qu'il étoit obligé de la haïr. Il me parla d'elle un jour comme d'un objet dont il étoit charmé. La connoissant encore moins que lui, je ne fis pas difficulté de lui répondre, que, puisqu'il étoit temps qu'il pensât au mariage, il ne pouvoit mieux faire que d'épouser une personne qu'il trouvoit si fort à son gré; qu'il falloit s'informer qui étoit cette fille, voir ses parents, et l'obtenir d'eux; que c'étoit un préjugé avantageux pour elle d'avoir toujours été élevée dans une maison religieuse. Il me parut fort satisfait de l'approbation que je donnois à son amour, et il me pria de m'informer moi-même de tout ce qui regardoit sa maîtresse. Je ne tardai guère à l'être parfaitement. Deux jours après je fus en état d'en parler à Alonso, et je lui découvris naturellement ce que j'avois appris, ne doutant point que cette connoissance ne le fît changer tout d'un coup de sentiment. Je me trompois. Il étoit trop enflammé pour pouvoir se dégager sans peine. Vous me mettez le poignard dans le cœur, me dit-il en pâlissant; il faut que je meure, si dona Maria n'est point mon épouse. Écoutez, lui

répondis-je ; c'est à vous d'examiner si l'honneur vous permet d'épouser la fille d'un assassin, et, ce qui est encore pis, de l'assassin de votre père. Voyez, consultez-vous. D'ailleurs cette fille est sans biens ; vous n'êtes pas assez riche pour faire la fortune d'un autre : tout cela mérite bien que vous vous fassiez un peu de violence, pour renoncer à une affection où vous trouveriez si peu d'honneur et d'avantage. Alonso ne répondoit rien. Êtes-vous aimé ? repris-je ; avez-vous déjà quelque engagement avec votre maîtresse ? Il me dit qu'il avoit eu occasion de l'entretenir plusieurs fois, et qu'il croyoit n'en être pas haï. Si vous êtes sûr de son cœur, repartis-je, et que vous ne puissiez vous résoudre à lui ôter le vôtre, je vous conseille de l'engager à quitter son couvent, et de l'entretenir en secret sur le pied d'une simple maîtresse ; vous satisferez ainsi tout à la fois votre amour et votre réputation. Ah ! que me dites-vous ? répliqua-t-il, elle est trop sage pour y consentir, et c'est sa sagesse-même qui m'attache à elle autant que sa beauté. Contentez-vous donc, lui dis-je ; car je vois bien que vous y êtes résolu, et que mes conseils sont inutiles. Je me levai pour me retirer. Alonso me retint, et après quelques moments de réflexion : Savez-vous, me dit-il, à quoi je pense, et le parti que je veux prendre ? J'épouserai dona Maria, et je me retirerai avec elle en Portugal. Mon père en étoit ; j'y trouverai tous mes parents, qui ne connoîtront

point mon épouse, et je sauverai ainsi mon honneur et ma passion.

J'aurois perdu mes peines à combattre ce nouveau projet. Je quittai Alonso, en lui promettant tous les secours qu'il pouvoit attendre de mon amitié. Il me fit souvenir quinze jours après de ma promesse, et me pressa de lui rendre un service dangereux. Dona Maria avoit consenti à l'épouser et à le suivre en Portugal. Il l'avoit fait sortir du couvent; et en attendant qu'il eût mis quelque arrangement dans ses affaires, il lui avoit fait prendre un appartement dans la ville, avec une femme de chambre qu'il lui avoit donnée de sa main. Il alloit passer chez elle une partie du jour, et il employoit le reste à prendre des mesures pour son départ. Un matin qu'il sortoit de chez moi pour s'y rendre à l'ordinaire, la femme de chambre, qui savoit notre demeure, vint lui donner un avis secret qui le jeta dans un désespoir extrême. Il rentra dans sa chambre avec un air furieux; et s'étant jeté sur son lit, il y passa plusieurs heures dans une violente agitation. J'entendis quelques paroles qu'il laissoit échapper; je jugeai qu'il avoit besoin d'être consolé, et, m'étant présenté à lui, je lui demandai la cause de son chagrin. Si vous m'aimez, me dit-il d'un air troublé, laissez-moi mourir; mais aidez-moi auparavant à me venger. Je suis trahi. Dona Maria est une perfide, à qui je veux arracher la vie de mes propres mains, après avoir massacré

Digitized by Google

à ses yeux le nouvel amant qu'elle me préfère. Ensuite il me raconta que depuis deux jours dona Maria recevoit le soir dans sa chambre un inconnu avec lequel elle passoit une partie de la nuit sans témoins ; que la femme de chambre avoit ordre pendant ce temps-là de veiller à la porte, pour l'écarter lui-même et tous ceux qui se présenteroient ; que celle-ci, en lui donnant avis de tout, l'avoit assuré que son rival devoit encore se trouver au rendez-vous le même jour, mais que ce seroit le dernier de sa vie, puisqu'il étoit résolu de la lui ôter, et de percer ensuite le cœur de son indigne maîtresse. Il ajouta mille choses, telles que la rage les inspire ; et lorsqu'il fut las de crier et de se plaindre il finit, en me priant de lui prêter mon secours pour assurer sa vengeance. Elle me parut si juste, que je lui donnai parole de l'accompagner. Nous nous munîmes tous deux d'une bonne épée, et chacun d'un pistolet. Le soir vint : nous allâmes nous poster dans une allée qui étoit à deux pas de la maison de dona Maria. Le galant ne tarda point à paroître. Je voulois l'attaquer avant qu'il fût entré dans la maison. Alonso m'arrêta..... Il faut, me dit-il, que la scène se passe aux yeux de l'infidèle. Je suis convenu avec la femme de chambre qu'elle m'ouvriroit la porte lorsque les deux victimes que je veux immoler seront ensemble. Nous n'attendîmes qu'un moment ; la porte nous fut ouverte, et l'ayant fermée après nous, Alonso me fit

Digitized by Google

demeurer dans l'antichambre. Pour lui, mettant l'épée à la main, il entra brusquement, et se fit voir à dona Maria dans un état terrible. Elle jeta un grand cri à cette vue; et comme il alloit percer celui qu'il prenoit pour son rival, elle lui dit en se jetant sur son bras : Ah ! cher Alonso, qu'allez-vous faire ? c'est mon père à qui vous ôtez la vie. Le secours ne put être assez prompt pour empêcher l'épée de pénétrer. Alonso la retira toute sanglante, et se jeta sur un fauteuil. J'entrai dans cet instant. Je les trouvai tous trois dans la situation la plus touchante. Dona Maria étoit à genoux, entre son père et son amant, et tenoit à chacun une de leurs mains; le père (car c'étoit effectivement lui-même) nageoit dans un ruisseau de sang, et sembloit prêt à expirer. Pour Alonso, il étoit comme immobile sur sa chaise. Son épée étoit tombée à ses pieds, et ses yeux rouloient au hasard, comme ceux d'un homme qui est absolument hors de soi. Je le fis sortir de ce transport en le poussant rudement, et je lui représentai que l'état où étoient les choses méritoit quelque attention. Eh ! mon cher Porterra, me dit-il, en se levant, suis-je capable de prendre une résolution dans le trouble horrible où je suis? Voilà ma maîtresse, voilà le meurtrier de mon père. En ai-je trop fait ? En ai-je fait assez ? et de quelque manière que puisse tourner cette aventure, ne suis-je pas le plus malheureux de tous les hommes? Il se jeta sur un lit, sans attendre ma réponse, et

Digitized by Google

il poussoit mille soupirs en homme désespéré. Pendant ce temps-là dona Maria, aidée de sa femme de chambre, avoit arrêté le sang de son père et lui avoit rappelé la connoissance. Ce pauvre homme sentit bien néanmoins que sa fin étoit proche. Il me pria d'engager Alonso à s'approcher de lui. J'en vins à bout avec assez de peine. Je meurs, lui dit-il. Vous êtes vengé, seigneur Alonso. Mon exemple sera une nouvelle preuve que le ciel ne laisse jamais le crime impuni. Après m'avoir persécuté par des remords qui durent depuis vingt ans, il me ramène à Madrid pour y périr de la main d'un homme dont j'ai tué le père injustement. Je vous pardonne ma mort. Quelque raison que vous puissiez avoir de la souhaiter, je sais qu'aimant ma fille vous ne me l'auriez pas donnée si vous m'eussiez connu. Pardonnez-moi aussi celle de votre père, et je mourrai content. Il est temps que nos haines finissent. Vous jugerez de la sincérité de ma réconciliation par ce que je vais faire pour vous. Depuis que j'ai quitté Madrid j'ai fait le voyage des Indes, et je m'y suis enrichi par le commerce : s'il est vrai, comme ma fille me l'a dit, que vous l'aimez, et qu'elle vous a donné sa foi, unissez-vous avec elle, et jouissez ensemble de tous les biens que j'ai acquis; je ne désire plus qu'autant de vie qu'il m'en faut pour vous les assurer. Approchez, ajouta-t-il, embrassez-moi sans horreur. On n'est point ennemis quand on ne

Digitized by Google

se hait point ; et vous ne devez plus me haïr après m'avoir puni.

J'attendois avec inquiétude, continua don Porterra, quelle seroit la réponse d'Alonso. Ses regards paroissoient encore incertains ; mais les ayant laissé tomber sur sa maîtresse et ayant rencontré les siens, je ne doutai plus que son cœur ne se laissât vaincre. Il alloit répondre favorablement, lorsqu'un bruit soudain nous obligea de tourner la tête vers la porte de la chambre. Nous vîmes entrer une douzaine d'alguasils, armés jusques aux dents, qui se saisirent de nous sans résistance, dans l'étonnement où leur apparition nous avoit mis. Ils commencèrent par nous désarmer ; et voyant les traces du sang qui avoit coulé de la blessure du père de dona Maria, ils nous conduisirent tous, sans autre examen, dans la prison publique. Ils eurent même l'inhumanité d'y traîner le blessé, en le soutenant par dessous les bras. Nous jugeâmes que les voisins, ayant entendu le bruit qui s'étoit fait chez dona Maria, en avoient averti la garde de la ville. On nous laissa vingt-quatre heures dans une même chambre de la prison, sans pouvoir obtenir de parler à personne, si ce n'est à ceux qui nous apportèrent à manger. Nous tînmes conseil entre nous sur le parti que nous devions prendre dans une si triste conjoncture. Alonso nous instruisit de la manière dont nous pourrions répondre à l'interrogation. Il fallut la subir le lendemain, et

nous nous accordâmes à déposer que le malheur arrivé chez dona Maria étoit un effet de jalousie ; crime qui se remet facilement en Espagne. L'officier qui nous interrogeoit parut content de nos réponses ; ce qui nous fit espérer que notre affaire tourneroit heureusement. Mais vers la fin du jour la blessure du père de dona Maria, que les chirurgiens avoient vue trop tard, empira de telle sorte que nous craignîmes beaucoup pour sa vie. Il sentit lui-même le péril ; et, dans l'appréhension d'être surpris par la mort, il demanda de l'encre et du papier pour confirmer par écrit le pardon de sa mort, qu'il avoit accordé à Alonso, et la donation qu'il lui avoit faite de tous ses biens. Il y apporta toute l'exactitude possible, en marquant non seulement dans les mains de qui il avoit déposé ses richesses, mais de quelle nature elles étoient et en quel nombre. Alonso fut extrêmement attendri de cette attention, et ne put s'empêcher de verser des larmes en perdant ce bon homme, qui mourut deux jours après. Cependant cette mort rendit notre affaire plus mauvaise. Nous fûmes séparés presque aussitôt, et renfermés plus étroitement. Alonso, qui avoit l'usage du barreau, en sentit les conséquences ; il prit le seul parti qui pouvoit nous empêcher de périr. Son mérite l'avoit fait connoître et estimer de quantité de personnes de distinction, et surtout du duc d'Ossonne, qui le considéroit particulièrement. Il prit la liberté de lui écrire, et de le

Digitized by Google

supplier très respectueusement de le venir voir dans sa prison. Le duc y vint par amitié. Alonso lui découvrit toute son histoire, non seulement dans les dernières circonstances, mais en commençant depuis le meurtre de son père jusqu'à la mort de l'assassin. Il le conjura d'en faire un rapport fidèle au roi, persuadé que ce prince, dont la bonté est connue de toute l'Espagne, trouveroit des motifs de miséricorde dans une aventure si singulière et si touchante. Le succès répondit à l'espérance. Le duc d'Ossonne prit notre défense avec zèle. Philippe V fut touché de ses raisons; il ordonna qu'on nous mît en liberté; et lorsque nous eûmes l'honneur de nous présenter à lui pour le remercier, il approuva la donation du père de dona Maria, et souhaita toute sorte de prospérités à Alonso dans son mariage.

Don Porterra ayant fini son récit, nous lui marquâmes beaucoup d'impatience de voir Alonso Riquez et dona Maria son épouse. Le reste du souper se passa dans cet entretien. Je demandai au marquis, en me retirant, s'il n'étoit pas touché de ce qu'il avoit entendu. Il me répondit qu'il avoit écouté cette histoire avec plaisir; mais que ce qui l'avoit frappé davantage étoit le caractère du père de dona Maria, qui devenoit tout d'un coup le plus généreux homme du monde, après avoir été capable d'un lâche assassinat. Cette réflexion du marquis me plut beaucoup, parceque je la trouvai judicieuse. Je lui dis qu'il ne s'étonneroit

point de cette contrariété, lorsqu'il connoîtroit mieux le cœur humain. Notre cœur, ajoutai-je, est une espèce de théâtre, où toutes les passions représentent tour à tour. Il ne demeure jamais indifférent entre le bien et le mal, parcequ'il est de sa nature de former toujours des désirs ; il est sollicité différemment selon la différence des objets, et il aime à se laisser entraîner par ce qui le flatte le plus. Ainsi l'homme qui s'accoutume à céder sans résistance aux premières impressions, est capable successivement de l'excès du mal et du bien, à proportion de la peine ou du plaisir qu'il trouve à se satisfaire. Le seul remède est de se former des principes solides de vérité et de sagesse, qui puissent régler dans l'occasion les penchants indélibérés du cœur. C'est là précisément en quoi la probité consiste. Défiez-vous d'un honnête homme qui l'est sans principes et sans réflexions. Il est lui-même tôt ou tard la dupe de son propre cœur. Nous nous entretînmes encore long-temps de l'aventure d'Alonso; et voyant que cette histoire avoit plu au marquis, je l'engageai à la mettre par écrit, pour l'accoutumer à se servir facilement de sa plume. Je lui fis remarquer que c'est un défaut commun parmi les personnes de condition, de ne pouvoir arranger deux mots sur le papier. Quand il seroit pardonnable, lui dis-je, d'ignorer les sciences, il ne sauroit l'être de négliger ce qui est nécessaire pour se faire entendre dans les

Digitized by Google

besoins les plus communs de la vie. La nécessité d'écrire revient presque aussi souvent que celle de parler. On a du moins des lettres à faire ; et l'on ne pense point que si c'est avec un homme d'esprit qu'on est en commerce, sa première attention tombe sur le style, et qu'il en rit malignement, s'il le trouve grossier et mal construit. Ajoutez à cela que c'est une occupation très douce de s'entretenir soi-même en écrivant ses pensées. La solitude la plus profonde n'est jamais ennuyeuse pour une personne qui sait lire et écrire avec goût.

Le marquis n'oublia pas le lendemain après dîner que nous devions aller chez Alonso Riquez. Don Porterra nous y conduisit. Alonso nous reconnut, et fut surpris de nous voir avec son frère. Nous lui apprîmes que nous demeurions chez lui, et nous lui marquâmes de la joie de cette heureuse rencontre. Il en parut aussi satisfait que nous. La conversation devint fort agréable; et l'ayant fait tomber insensiblement sur l'aventure de son mariage, don Porterra en prit occasion de le prier de nous faire connoître son épouse. Il la fit appeler au même moment. Nous la trouvâmes digne de ce qu'il avoit fait pour elle. Mais comme elle n'entendoit pas notre langue, nous ne pûmes juger de son esprit ; elle se retira après avoir demeuré quelques moments avec nous. Alonso nous invita à souper. Nous lui promîmes de revenir chez lui après la comédie, que le marquis

Digitized by Google

souhaitoit impatiemment de voir. Don Porterra fut encore notre guide. On représenta une pièce de Lope de Vega, que nous n'entendîmes point. J'étois seulement attentif aux mouvements des acteurs, et je jugeai par leurs agitations que la pièce devoit être pleine de sentiments. Pendant que j'avois les yeux attachés sur le théâtre, le marquis s'occupoit à considérer les spectateurs. Il avoit le visage tourné vers l'amphithéâtre, où toutes les dames étoient rassemblées sans être accompagnées d'un seul homme. Elles eurent tout le temps de le remarquer, et ce fut apparemment ce qui lui attira en sortant quelques galanteries. Deux jeunes filles fort jolies et des mieux mises lui proposèrent d'aller faire une promenade au Prado; il les remercia fort civilement. Elles, sans se rebuter, le prirent par la main pour l'y conduire, et peut-être se seroit-il laissé entraîner s'il eût été seul; mais nous priâmes les deux demoiselles de le laisser libre.

Un moment après nous vîmes une vieille femme s'approcher doucement de lui; elle étoit couverte d'une longue mante : *Signor cavallero*, lui dit-elle en espagnol, vous étez un aimable jeune homme, qui méritez une jolie maîtresse; je vous en offre une qui n'a que seize ans et qui n'est point encore sortie de mes mains. Suivez-moi, je vais faire votre bonheur. Le marquis répondit qu'il ne savoit point l'espagnol, et continua de marcher avec nous. Tandis que don

Digitized by Google

Porterra lui expliquoit en riant le discours de la vieille, nous la vîmes revenir avec un billet qu'elle présenta au marquis. C'étoit son adresse et l'âge de la jeune fille qu'elle lui avoit proposée. Nous fîmes la guerre au marquis sur ces deux aventures, dont il paroissoit peu touché ; et nous nous rendîmes chez le signor Alonso, où nous trouvâmes grosse compagnie qui nous attendoit.

Il avoit invité les trois Espagnols avec lesquels nous l'avions rencontré la veille au Prado, croyant nous faire plaisir de nous mettre avec des personnes de connoissance. Il s'y en trouva deux autres qui nous étoient inconnus; de sorte que nous étions neuf à table. Le repas fut servi proprement. Il commença avec une gravité qui me fit craindre de m'y ennuyer beaucoup ; mais peu à peu le front de nos Espagnols se dérida et l'on ne pensa plus qu'à rire. Il y avoit dans cette assemblée deux marchands, dont l'un étoit revenu nouvellement du Pérou; un homme sans emploi qui vivoit de son bien; un jeune cavalier qui faisoit profession de bel esprit, et un procureur du conseil des Indes où Alonso Riquez étoit avocat. Je me sers des noms qui sont en usage en France, pour ne pas hérisser ma narration des termes espagnols.

C'étoit une bourgeoisie renforcée, qui, sans avoir les manières fines de la cour, ne manquoit ni d'esprit ni d'usage du monde Le cavalier bel esprit domina long-temps par sa facilité à s'exprimer et

par une abondance de traits agréables, dont il sembloit qu'il eût fait provision, tant il les débitoit rapidement. Il parla de poésie ; il porta son jugement sur la plupart de nos meilleurs auteurs, soit qu'il les eût lus, soit qu'il répétât ce qu'il avoit entendu dire à d'autres. Corneille et Saint-Évremont attirèrent toutes ses louanges. Crébillon fut nommé aussi avec éloge, et l'Espagnol prenoit plaisir à nous en réciter de grands lambeaux. Je conviens, lui dis-je, que ces trois auteurs sont d'un grand prix, en y mettant néanmoins quelque différence ; mais vous ne nous parlez point de Racine, de Molière, de Boileau et de quantité d'autres, dont la France se fait pour le moins autant d'honneur que de ceux que vous avez nommés. Boileau, me répondit-il, est sec et pédant, à force de vouloir être châtié. Racine est un *pleureux*, qui n'est propre qu'à attendrir des femmes et à amollir les hommes, sans inspirer le moindre sentiment de vertu. Molière a de l'esprit et peint fort bien le ridicule des mœurs, mais il doit ses plus beaux traits à notre Espagne. Son Tartuffe, son École des femmes, son Festin de Pierre, son Misantrope même, qui passe chez vous pour original, sont pillés de notre Lope de Vega. Le cavallero, qui avoit un flux intarissable de langue, fit ensuite une excursion sur Rousseau, qu'il traita de prince lyrique ; sur Houdart de La Motte, à qui il prétendit que son siècle ne rendoit pas toute la justice qu'il devoit attendre

Digitized by Google

de la postérité; sur Fontenelle, dont il admira la délicatesse ; heureux néanmoins, ajouta-t-il, si à force de raffiner il ne se précipitoit pas quelquefois dans le galimatias qu'on reproche à nos Espagnols ; ce qui feroit douter de la solidité de son jugement, si l'on n'en avoit d'autres preuves dans les ouvrages de philosophie et de mathématique qu'il compose tous les jours. J'avoue que je fus surpris d'entendre un Espagnol déclamer contre le galimatias. Mais sur ce pied-là, repris-je, vous devez estimer nos prédicateurs beaucoup plus que ceux du pays où vous êtes né. Sans comparaison, me dit-il. Je regarde les nôtres comme des enfants, qui, sans savoir ce que c'est que raisonner, croient que l'éloquence consiste à coudre de pompeuses phrases l'une au bout de l'autre, et qui s'imaginent avoir atteint au sublime, lorsqu'ils ont produit une pensée monstrueuse. Nul ordre, nul goût, nulle invention réglée. Un seul sermon de Bourdaloue ou de Fléchier vaut mieux à mon gré que toutes les productions de nos prédicateurs d'Espagne. En faveur d'un aveu si sincère et si raisonnable, je passai au cavallero le mal qu'il avoit dit de Racine, quoiqu'il soit celui de nos poëtes pour lequel j'ai toujours eu le plus de goût. Je m'aperçus que les autres convives, qui n'avoient nulle teinture des lettres, écoutoient nos savants discours avec langueur. Je réveillai le plaisir de la table en rendant la conversation générale. Je demandai au marchand qui revenoit

du Pérou des nouvelles de Lima, et comment il avoit pu se résoudre à quitter un si beau pays. Je fis de pareilles questions aux autres sur la profession qu'ils exerçoient, et nous passâmes ainsi une partie de la nuit avec une satisfaction réciproque. Dans le temps que j'étois le plus occupé du récit d'une histoire intéressante, qu'Alonso Riquez me racontoit, le marquis sortit de la salle avec don Porterra. J'y fis d'abord peu d'attention; mais une heure et deux heures s'étant passées sans que je le visse reparoître, cette absence commença à me donner de l'inquiétude. Cependant, comme il étoit accompagné de don Porterra, je me contentai de demander à Alonso ce qu'ils étoient devenus. Il me dit qu'il n'en savoit rien, mais que je devois être sans crainte, puisque le marquis étoit avec son frère. Nous continuâmes encore de nous entretenir pendant quelque temps. La nuit s'avançoit. Enfin, alarmé de ne pas voir le marquis revenir, je pris congé d'Alonso pour retourner à notre logement. Je n'y trouvai ni le marquis, ni don Porterra. J'étois dans un véritable chagrin, lorsque je les entendis monter à notre appartement vers le point du jour. Don Porterra n'y entra point, croyant que j'étois au lit. Je m'étois couché effectivement au premier bruit qui m'avoit assuré de leur retour. Le marquis passa doucement dans ma chambre pour se rendre à la sienne; je feignis de ne le pas entendre. Il s'informa de son valet de chambre, qui le déshabilloit, si je

Digitized by Google

n'étois pas fâché de son absence ; et ayant appris que j'étois fort en colère, il se hâta de se coucher sans faire le moindre bruit.

Le lendemain je me levai assez tard. J'appelai tout haut le valet de chambre du marquis, et je lui demandai si son maître étoit revenu. Cela est fort joli, ajoutai-je, de me quitter pendant trois heures, pour aller courir les rues de Madrid. Voilà de belles marques de la considération que M. le marquis a pour moi. J'étois assuré qu'il m'entendoit. Il se leva sur-le-champ, et vint me demander pardon en m'embrassant, et en m'appelant son cher papa. C'étoit le nom qu'il me donnoit lorsqu'il vouloit me caresser avec ses manières folâtres, qui avoient dans le fond quelque chose de charmant. Je lui dis d'un ton sérieux et sans le regarder : Je vous ai assurément beaucoup d'obligation, monsieur, de m'avoir jeté dans une inquiétude mortelle, en allant passer la nuit je ne sais où. Eh ! depuis quand sommes-nous donc convenus que nous irions ainsi chacun de notre côté, sans en donner avis à personne ? Voudrez-vous bien me dire, du moins, ce que vous avez fait si longtemps avec don Porterra ? Il me répondit qu'il alloit me découvrir tout, si je voulois lui pardonner. Achevez, lui dis-je ; je saurai si vous êtes sincère. Il me raconta qu'étant à souper chez Alonso Riquez, il avoit trouvé dans sa poche, en prenant son mouchoir, le billet qu'il avoit reçu de la vieille dans la rue de la Comédie ; qu'il l'avoit

montré secrètement à don Porterra, et que le vin d'Espagne l'ayant mis d'assez bonne humeur, il lui avoit proposé d'aller s'instruire, par leurs propres yeux, si la petite Espagnole de seize ans étoit jolie; que don Porterra y avoit consenti, et qu'ils y étoient allés ensemble.

Ce début de narration me fit peur. Hé bien, lui dis-je, qu'avez-vous fait là? Nous y avons ri, reprit le marquis, et bu d'excellentes liqueurs. La jeune fille m'a assuré que, si je l'aimois de bonne foi, je trouverois en elle la plus fidèle maîtresse du monde. Elle m'a fait promettre que je retournerois chez elle aujourd'hui, et que je la verrois ensuite régulièrement. Je lui ai promis tout ce qu'elle a voulu; mais je suis si dégoûté de ses manières, et des deux doigts de rouge et de blanc qui lui cachent le visage, que je ne sens pas la moindre tentation de la revoir. Et don Porterra, lui dis-je, que faisoit-il? Il buvoit, répondit le marquis, et m'écorchoit les oreilles avec une guitare. Je vous jure, mon cher papa, ajouta-t-il en m'embrassant, que nous n'avons fait rien de plus. N'êtes-vous pas content de moi à présent? Je le suis assez de votre sincérité, répondis-je; et j'espère qu'il ne vous arrivera plus, sur-tout la nuit, de vous écarter sans m'en avertir. Vous savez que je ne suis point d'humeur à vous gêner, et que la sagesse que je demande de vous n'est point une sagesse austère et ennemie des plaisirs; mais il faut, comme vous en êtes convenu plus d'une fois,

Digitized by Google

qu'elle s'accorde du moins avec l'honneur et la religion. Il ne vous seroit pas glorieux qu'on sût que vous avez passé deux heures dans je ne sais quel lieu, et que vous eussiez conçu la moindre inclination pour une femme du caractère de celle que vous avez vue. Ces sortes de divertissements méritent toute l'horreur d'un honnête homme ; et quoiqu'il n'y ait que la religion qui les punisse, l'honneur les interdit aussi sévèrement qu'elle.

Je laissai le marquis s'habiller, et je fis inviter don Porterra à venir prendre le chocolat avec moi. Je lui fis une verte réprimande de la liberté qu'il s'étoit donnée de servir de conducteur au marquis. Si je n'étois d'ailleurs, lui dis-je, aussi content que je le suis de vos manières, je quitterois sur-le-champ votre maison. *Il* s'excusa, sur ce qu'il n'avoit pu résister aux sollicitations du jeune homme. Sans compter, ajouta-t-il, que les courtisanes ne sont pas tout-à-fait telles à Madrid que vous pourriez vous l'imaginer. Ce n'est pas la débauche grossière qui les mène ; au contraire, elles font acheter chèrement leurs faveurs, et nous avons des exemples de quantité de personnes qui se sont ruinées pour elles sans en avoir pu rien obtenir. Elles veulent de la tendresse et de la passion ; et comme elles en savent tous les raffinements, elles se plaisent à faire passer leurs amants par tous les degrés de l'amour. Quoi qu'il en soit, répliquai-je, je ne puis approuver

Digitized by Google

ce qui est arrivé; et je vous prie de ne jamais rien inspirer de semblable au marquis.

Don Porterra reçut si bien mes avis, que cela ne l'empêcha point de nous proposer, deux jours après, d'aller ensemble à Buenretiro, qui est une maison royale près de Madrid. Il en connoissoit particulièrement le gouverneur, ou, pour parler plus juste, le concierge; car c'étoit un homme du commun. Il nous fit un accueil très honnête. Son nom étoit Inigo. Je ne sais par quel hasard il avoit épousé une Française, qui s'empressa de nous venir saluer avec ses deux filles, lorsqu'elle sut que nous étions Français comme elle. J'avois recommandé à don Porterra de ne pas faire connoître qui nous étions; et n'ayant mené ni laquais, ni équipage, nous passâmes pour des personnes d'une naissance ordinaire. Le seigneur Inigo, sa femme et ses filles nous forcèrent, par leurs manières pleines d'amitié, à passer la nuit au château : ils avoient la disposition des chambres, et pouvoient nous faire trouver facilement des lits. Je ne sais si je dois raconter ce qui m'arriva la nuit, parceque nous sommes dans un siècle délicat, où l'on ne croit pas les choses extraordinaires; mais comme j'écris sans intérêt, je me satisferai du moins moi-même, en rapportant fidèlement la vérité. J'étois couché dans une grande salle, dont la tapisserie représentoit quelques anciens rois de Castille. Je les considérai curieusement avant que de me mettre au lit, et je

Digitized by Google

m'endormis en faisant réflexion sur la caducité des grandeurs humaines, dont il reste à peine de simples traces au bout de quelques siècles. Ils ne subsistent donc plus que dans une tapisserie, disois-je, ces rois qui ont fait trembler tant de peuples; et je suis aujourd'hui quelque chose de plus grand qu'eux, moi qui existe du moins, tandis qu'ils ne sont plus. Mais à quel oubli dois-je m'attendre à mon tour dans un siècle ou deux, puisque tant de grands monarques, tant de rois riches et puissants n'ont pu s'en garantir ? Le sommeil me prit dans ces idées. Bientôt après je crus voir les personnages de la tapisserie se détacher d'eux-mêmes, et s'approcher de mon lit: ils ouvrirent mes rideaux pour me faire apercevoir, au milieu de la chambre, un homme couché sur un drap noir, avec un sceptre à la main, et une couronne sur la tête. Je le regardai attentivement. Je le reconnus pour le grand Louis XIV. Il est mort, me dit l'un des spectres; il sera oublié comme nous. Je m'éveillai le lendemain tout rempli de cette triste image, et je fis part de mon songe à ceux qui voulurent l'écouter. Huit jours après on reçut à Madrid la nouvelle de la mort du roi de France.

Nous demeurâmes encore jusqu'au soir au Retiro, pour visiter les appartements et les jardins. Rien ne m'y parut approcher de la magnificence de nos maisons royales. Inigo nous accompagnoit par-tout, avec sa femme et ses filles. Il nous

dit en riant que son épouse avoit introduit dans sa maison la liberté française, et qu'elle avoit élevé ses filles sur ce pied-là. Elles étoient toutes deux très bien faites; un peu brunes, comme la plupart des femmes du pays, mais les yeux d'une vivacité éblouissante. L'après-midi nous retournames au jardin, pour y profiter d'un vent frais qui avoit diminué la chaleur. Nous nous promenions dans des allées couvertes, et nous nous étious mêlés en marchant familièrement et sans distinction. Le hasard me fit remarquer qu'une des filles d'Inigo serroit le marquis de fort près, et qu'elle eut l'adresse de glisser un billet dans sa poche. Fort bien, dis-je en moi-même, il y a quelque chose de plus ici que de la liberté française. Le marquis sentit qu'on avoit touché sa poche, et y ayant porté la main, il en tira le billet, qu'il remit aussitôt fort discrètement. Je m'aperçus qu'il en regardoit la demoiselle avec plus de curiosité, et qu'elle tournoit aussi continuellement la tête de son côté, comme pour lui faciliter le moyen de la voir. Notre promenade finie, nous remerciâmes le seigneur Inigo, et nous reprimes le chemin de Madrid. A peine eûmes-nous fait dix pas, que le marquis s'arrêta, sous prétexte d'un besoin naturel; mais ayant tourné les yeux vers lui, je le vis tirer le billet, qu'il se mit à lire avec beaucoup d'attention. Je feignis de n'avoir rien vu. Il nous rejoignit d'un air riant. Nous traversâmes le Prado, où nous eûmes à soutenir l'effronterie de plusieurs

Digitized by Google

courtisanes ; j'aurois peine à croire jusqu'où elles la portent, si je n'en avois été témoin presqu'autant de fois que nous mîmes le pied dans les promenades publiques. Enfin nous arrivâmes chez nous.

J'étois en doute si le marquis me feroit confidence de son aventure, sur-tout étant persuadé qu'elle n'étoit sue que de lui. Nous employames encore quelques moments à nous entretenir avec dou Porterra, jusqu'à ce qu'on vînt avertir qu'on avoit servi le souper. Lorsque nous l'eûmes quitté, le marquis tira le billet de sa poche, et me dit de la manière la plus naturelle : Tenez, monsieur, aidez-moi, s'il vous plaît, à déchiffrer cette écriture ; c'est encore de la galanterie, si je ne me trompe. Il me racouta ensuite de quelle manière il l'avoit reçue. J'avoue que cette franchise me causa une des plus vives satisfactions que j'aie jamais ressenties. J'ouvris le billet ; l'écriture étoit en effet si mauvaise, que nous eûmes mille peines à la lire. Le nom de la demoiselle étoit dona Pradina. Elle assuroit le marquis qu'elle n'avoit jamais rien senti de si doux que les sentiments qu'il lui avoit inspirés. Elle lui reprochoit, avec un tour assez fin, d'être venu en Espagne pour lui faire perdre son repos et la liberté de son cœur ; elle lui promettoit qu'il la trouveroit si tendre et si constante, qu'elle lui paroîtroit digne du plus fidèle attachement ; enfin elle lui marquoit la maison d'une de

Digitized by Google

ses tantes où elle alloit souvent, et qui n'étoit pas éloignée de celle de don Porterra.

Je demandai au marquis ce qu'il pensoit de cela. Ce que je crois, me dit-il, que vous en pensez vous-même. Toutes les femmes d'Espagne sont folles ; et si cela continue, je crois que j'aurai peine à sortir de leurs mains. Je remarquai qu'il prononçoit ces dernières paroles avec un air de complaisance ; je lui répondis : Mon cher marquis, c'est un avantage bien foible que celui dont vous paressez vous applaudir. De votre propre aveu, les femmes d'Espagne sont folles, parcequ'elles vous aiment ; ce n'est donc point une sagesse que d'aimer, ni un mérite que de pouvoir inspirer de l'amour. Vous estiment-elles, ces Espagnoles qui vous aiment ? A peine en êtes-vous connu. Votre figure, qui a quelque chose de prévenant, votre air enjoué, vos longs cheveux, que sais-je ? les moindres bagatelles sont capables d'imposer à une femme qui ne cherche que le plaisir sans écouter la vertu. Qu'un honnête homme est peu touché de se voir aimé, s'il ne l'est point par les endroits par lesquels il sent qu'il peut mériter quelque estime ! Je vous pardonnerai de vous attacher à une femme, quand vous en aurez trouvé une qui sache aimer en vous l'esprit, l'honneur, la religion et les autres qualités que vous devez vous efforcer d'acquérir. Il seroit impossible qu'elle les aimât sans les posséder, et par conséquent sans être elle-même

infiniment aimable. C'est alors qu'on s'aimeroit avec pureté, avec désintéressement, avec tendresse ; j'ajoute aussi avec constance, car l'amour ne dure pas plus long-temps que ce qui l'a fait naître, et c'est la vertu seule qui peut le faire durer toujours.

Nous reprîmes, le lendemain au matin, nos exercices. Le marquis avoit la mémoire très heureuse. L'étude de la géographie fut pour lui un amusement de quelques jours. Je lui fis prendre ensuite quelques notions de chronologie, pour se préparer à l'histoire, et je lui trouvai toujours une facilité égale pour tout ce qu'il entreprenoit. J'étois charmé de voir croître chaque jour son goût pour la lecture et l'application. Lorsqu'il fut arrivé à l'histoire grecque et romaine, j'avois peine à modérer l'ardeur qui le faisoit retourner sans cesse à ses livres. Son valet de chambre m'ayant averti qu'il passoit quelquefois une partie de la nuit à lire dans son lit, je fus obligé de lui défendre absolument cet excès, qui pouvoit nuire à sa santé. Je loue, lui dis-je, votre amour pour l'étude ; mais je serois fâché qu'il devînt une passion. Un homme de qualité, qui est destiné par sa naissance aux grandes affaires du monde, ne doit pas se faire un métier de lire et d'étudier comme un suppôt d'université. Il suffit qu'il y prenne un goût modéré, pour y employer tous les jours quelque temps avec utilité et avec plaisir.

Vers le commencement de septembre, nous eûmes la curiosité d'assister à un spectacle qui attira toute la cour et une partie du peuple de Madrid. Ce fut l'enterrement d'une religieuse carmélite, qui étoit fille naturelle du C. I. D. F. Elle s'appeloit sœur Marianne de la croix D..... Elle étoit née à Bruxelles en 1641 ; et ayant été amenée à Madrid dès l'âge de cinq ans, elle avoit été renfermée dans le monastère des Carmélites déchaussées de cette ville, où elle avoit vécu avec beaucoup de piété jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans. Tous les grands assistèrent à ses funérailles par ordre du roi ; et le même jour sa majesté donna la grandesse aux abbesses de ce monastère, qui est de foudation royale. On nous raconta que le C. I. avoit aimé, avec une passion extrême, la mère de sœur Marianne de..... C'étoit une demoiselle flamande de la maison de V....., qui avec une beauté médiocre avoit l'art d'enchanter tous ceux qui l'approchoient. Le cœur du C. I. ne fut point à l'épreuve de ses charmes, mais il eut peine à se faire aimer d'elle. Mademoiselle de V..... s'étoit laissé toucher par la bonne mine du comte de P....., avec qui elle entretenoit un long commerce. Elle en fut abandonnée la première ; et le désespoir qu'elle en eut la fit tomber dans une profonde tristesse. Le C. I. profita habilement de cette conjoncture. Il n'y eut point de fêtes ni de plaisirs qu'il n'inventât pour lui faire oublier la cause de son chagrin. Son respect, sa

Digitized by

persévérance, et peut-être aussi l'éclat de son rang et de son nom attendrirent mademoiselle de V.....; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'ayant été recherchée en mariage, presque dans le même temps, par un homme riche et de condition, elle refusa ce parti pour conserver la fidélité qu'elle crut devoir au C. I. et pour vivre à Bruxelles avec la qualité de sa maîtresse. Exemple de constance d'une nature extraordinaire, et qui méritoit bien le peu que j'en ai rapporté.

Le onzième du même mois, un courrier, dépêché de Paris par le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne à la cour de France, apporta au roi la nouvelle de la mort du roi très chrétien, son grand-père. Dès le lendemain on publia ordre d'en porter le grand deuil; et deux jours après la moitié des habitants de Madrid furent vêtus de noir. Je n'ai rien vu de si aimable que le marquis le paroissoit dans cet habit. Je passe sur quantité de petites aventures bourgeoises, qui se présentèrent dans tous les endroits où nous nous mêlâmes avec le peuple, pendant quinze jours ou trois semaines que nous passâmes encore avec les apparences d'une condition commune. Je crus que cela suffisoit pour faire prendre au marquis une idée des différents états de la vie, et je résolus de profiter de la première occasion pour le produire à la cour.

LIVRE VII.

J'APPRIS que le jour de saint François le roi devoit tenir chapelle dans l'église de ce saint, et qu'il y seroit accompagné de tous les grands. Il faut y paroître, dis-je au marquis, et songer que la scène va bien changer de face. Ce n'est plus à des Alonso et à des Inigo que vous allez avoir à faire. Vous ne trouverez entre eux et les personnes de la cour aucune différence pour ce qui regarde le fonds des passions ; elles sont les mêmes dans tous les hommes : mais ce qui distingue la cour, c'est qu'elles y sont plus violentes, et qu'elles sont néanmoins plus cachées. Défiez-vous donc du dehors. Familiarisez-vous de bonne heure avec une vertu dont vous n'avez point encore eu besoin de faire usage : c'est la prudence ; elle vous sera nécessaire à chaque pas. Je vous laisse à vous-même ; c'est-à-dire que vous ne devez plus attendre, pour agir, que je vous prévienne par mes conseils ; je me réserve seulement de vous faire apercevoir en quoi vous aurez manqué. Toutes vos actions seront de vous : je ne vous accompagnerai plus que pour en être le spectateur ; et, s'il est besoin, pour en être quelquefois le critique.

Le marquis entra dans l'église avec sa démarche noble et son air brillant. J'étois à son côté,

deux pas au-dessous de lui ; nous étions suivis de nos trois valets. Nous nous avançâmes vers l'endroit où étoit sa majesté. La foule des seigneurs nous empêcha d'en être aperçus : mais comme nous nous étions avancés un peu au-delà des bornes marquées pour ceux qui n'étoient pas connus, un officier des gardes parut nous regarder avec quelque émotion. Je m'en aperçus, et je compris aussitôt la faute que nous avions commise par ignorance. J'eus l'adresse de la réparer promptement, en disant quelques paroles d'honnêteté, d'un air aisé et riant, au marquis de Valdecanas, auprès duquel j'étois placé ; ce qui fit croire à l'officier des gardes que nous en étions connus. La cérémonie étant achevée, on s'ouvrit pour laisser le passage libre au roi. Ce fut alors que nous le vîmes pour la première fois ; et comme nos habits de deuil étoient à la française, il nous regarda un moment avant que de se mettre à marcher. Le marquis se baissa profondément lorsque sa majesté passa devant lui : elle lui fit un signe de tête fort gracieux, en disant au marquis de Bedmar, qui étoit près d'elle : Voilà un Français, je le reconnoitrois à son air quand il n'en auroit pas l'habit. Dans le même moment un vieux seigneur qui suivoit le roi, et que son grand âge empêchoit de marcher aisément, s'arrêta près de moi pour me demander si j'étois parti de France depuis la mort de Louis XIV. Je lui répondis que nous étions en Espagne depuis

plus d'un mois. Vous êtes donc le père de ce jeune homme, ajouta-t-il en montrant le marquis. Je n'ai pas cet honneur-là, lui dis-je. Monsieur le marquis est un homme de distinction qui voyage pour achever de se perfectionner dans les cours de l'Europe, et j'ai l'honneur de l'accompagner par estime et par amitié. Il continua de me demander si nous étions connus de quelqu'un à la cour de Madrid ; et lui ayant répondu que nous y paroissions ce jour-là pour la première fois, il invita le marquis, qui nous joignit au même instant, à monter dans son carrosse pour aller prendre l'air à la *Calle mayor*. C'est une autre espèce de cours qui sert de promenade à Madrid. Le marquis, voyant que cette proposition lui venoit d'un homme fort âgé, dont l'extérieur n'avoit rien de relevé, parcequ'il étoit en simple habit de deuil, parut balancer un moment. Vous paroissez inquiet, lui dit ce seigneur. Je suis don Joseph de Tolède, duc de Montalto. J'ai autrefois eu la curiosité de voir la France, comme vous avez celle de voir l'Espagne ; nous nous entretiendrons de votre pays et du mien. Le marquis lui répondit honnêtement ; et sortant de l'église, nous montâmes avec lui dans son carrosse.

Le duc de Montalto portoit sur son visage environ soixante-dix ans. Ses manières étoient simples, mais elles avoient un air de bonté qui le faisoit aimer. Sa mémoire étoit remplie d'une infinité d'aventures de la vieille cour qu'il prenoit

Digitized by Google

plaisir à raconter ; et ses récits étoient tournés agréablement, quoiqu'il ne sût que médiocrement le français. J'augmenterois ces mémoires d'un volume, si j'entreprenois d'écrire tout ce que je pourrois rappeler des longues conversations que j'ai eues avec lui. Il nous demanda d'abord plusieurs particularités de la maison royale de France, et il en prit occasion de nous parler des princes qui la composoient dans sa jeunesse, et qu'il avoit eu l'honneur de voir à la cour. Il s'étendit sur M. le prince de Condé. Il l'avoit vu, nous dit-il, la première fois à Bruxelles, après le siège d'Arras, dans le temps que la reine Christine de Suède étoit arrivée en Flandre. Il nous fit le portrait de cette princesse, et le récit de l'entrevue qu'elle eut avec le prince de Condé. Elle témoigna d'abord un désir extraordinaire de le voir ; elle disoit hautement qu'elle avoit regret qu'il ne pût se trouver à Bruxelles une maison assez grande pour les loger tous deux ; que c'étoit son héros, et le seul homme pour lequel elle eût de l'admiration. Il étoit alors au siège d'Arras ; elle lui écrivit qu'elle vouloit y aller, et qu'après lui elle ne faisoit point difficulté de prendre l'écharpe rouge. Effectivement, continua le duc de Montalto, elle n'avoit pas besoin de mettre un grand changement dans ses habits pour paroître vêtue en homme de guerre. Une hongreline, qui ne différoit guère des justaucorps qu'on porte aujourd'hui, et qui ne lui passoit pas les genoux, un

Digitized by Google

mouchoir autour du cou en forme de cravatte, une perruque noire, quoiqu'elle eût les cheveux blonds, et un chapeau chargé de plumes, étoient son ornement ordinaire. L'archiduc, ayant pris le devant à la déroute d'Arras, fut la voir à Anvers, où elle le reçut avec des honneurs et des déférences qui allèrent jusqu'à l'excès; car elle ne se contenta pas de l'attendre au pied de son escalier, elle traversa une grande cour pour aller au-devant de lui jusqu'à la porte de la maison où elle étoit logée. On s'attendoit qu'elle ne recevroit pas moins honorablement monsieur le prince, dont la naissance ne le cédoit qu'aux têtes couronnées. Cependant, après la passion extrême qu'elle avoit marquée pour le voir, elle s'amusa à pointiller sur le cérémonial, lorsqu'il étoit prêt de lui venir rendre visite. L'ayant appris, il voulut savoir de quelle manière elle en agiroit avec lui. Ceux qu'il y envoya n'eurent pas de réponse qui pût le satisfaire; de sorte qu'il se résolut de ne la point voir, dans la crainte qu'elle ne voulût faire quelque différence entre lui et l'archiduc. Cependant, comme il étoit en chemin, et qu'on le sollicitoit de ne pas rompre ouvertement avec elle, il prit l'expédient de la voir *incognito*. Il envoya toutes les personnes de sa suite lui faire la révérence, comme s'il fût retourné sur ses pas; et, pour la voir sans en être connu, il entra dans sa chambre lorsqu'elle étoit pleine de son monde, et n'y parut que comme un de ceux qui

Digitized by Google

la saluoient de sa part. Elle ne le reconnut pas d'abord ; mais, ayant ouvert les yeux lorsqu'il la quitta, elle voulut l'accompagner. Il dit qu'il lui falloit tout ou rien ; et, sans attendre sa réponse, il sortit comme il étoit venu.

Le duc de Montalto nous avoua que cette pièce fut jouée à monsieur le prince par les Espagnols ; et qu'à l'instigation du comte de Fuensaldagne, qui étoit très mal avec lui, Pimentel avoit fait changer l'esprit de la reine, qui étoit naturellement inconstante. Je ne continue point de rapporter mille traits curieux que le duc nous apprit dans cette première conversation, de la conduite des Espagnols avec le prince de Condé, et de celle du prince avec eux. Les conjonctures présentes ne le permettent pas. J'ai eu soin de les écrire. Elles pourront être publiées dans des temps plus libres. Lorsque notre promenade fut achevée, le duc, que nous accompagnâmes jusqu'à son hôtel, nous fit l'honneur de nous retenir à souper. Quelque respect que j'eusse pour lui, je me serois bien gardé d'accepter cette offre, si j'eusse prévu la moindre partie des peines dont elle fut la source pour le marquis et pour moi. Je n'avois eu jusqu'alors que de la satisfaction de sa conduite ; il étoit temps que je sentisse un peu qu'il étoit jeune, et qu'il avoit des passions.

Je fus surpris de voir à table avec nous neuf ou dix jeunes seigneurs, dont le plus âgé ne paroissoit pas avoir plus de trente ans. J'aime la

jeunesse, me dit le duc de Montalto, qui s'aperçut que je les regardois; ces messieurs sont ou mes parents ou mes amis : ils me divertissent par leur humeur agréable, et je les traite le mieux qu'il m'est possible. Nous fûmes en effet bien traités, et la joie régna pendant tout le repas. Le marquis, qui étoit liant, ne tarda guère à former connoissance. Je l'observois, dans le dessein de remarquer pour qui son affection se déclareroit davantage. Je fus assez satisfait de son choix. Comme on s'étoit séparé en diverses bandes, pour jouer ou pour s'entretenir après le souper, je le vis associé avec deux jeunes gens, dont l'un étoit de son âge et l'autre plus âgé, mais tous deux d'une physionomie qui me parut belle et heureuse. J'étois demeuré seul près du duc; il me dit : N'admirez-vous pas qu'un homme de mon âge soit encore recherché des jeunes gens : ils m'aiment parceque je les caresse, et que je me mets de leurs plaisirs. Je hais la solitude; et j'ai compris qu'à l'âge où je suis il faut un peu descendre, et se prêter quand on veut être goûté. Ma maison et ma table sont ouvertes à tous ceux qui me font l'honneur de s'y présenter. Je priai le duc de m'apprendre le nom des deux seigneurs qui s'entretenoient avec le marquis. Ce sont, me dit-il, deux jeunes gens d'une haute naissance, mais qui ont moins de biens que de mérite; l'un s'appelle don Juan de Pastrino, et l'autre porte le titre de comte de Mancenez. J'ai été ami de leurs pères, et

Digitized by Google

ils continuent d'être les miens. Nous reçûmes ainsi, pendant toute la soirée, mille marques de la bonté de M. le duc de Montalto, et nous le priâmes, en nous retirant, de trouver bon que nous continuassions de lui rendre quelquefois nos respects.

Le marquis me parla du comte de Mancenez et de don Juan de Pastrino comme des deux personnes du monde les plus aimables, et dont il désiroit le plus l'amitié. Il me dit qu'ils lui en avoient témoigné beaucoup, et que s'étant informés de l'endroit où nous demeurions, ils lui avoient promis de nous venir voir le jour d'après. Je lui répondis qu'ils m'avoient paru tels qu'il les trouvoit lui-même, et que le duc de Montalto m'avoit parlé d'eux avantageusement. Ils vinrent le lendemain après midi, dans un équipage assez propre. Nous les reçûmes très honnêtement. Après une conversation d'une heure, qui roula sur les plaisirs de Madrid, et sur la beauté des dames de la cour, don Juan de Pastrino dit au comte de Mancenez, qui avoit parlé presque seul : Tu ne nommes pas ta sœur parmi les belles ; est-ce par modestie que tu veux cacher que c'est la plus charmante personne de Madrid ? Le comte prétendit que c'étoit outrer l'éloge. Don Juan soutint ce qu'il avoit avancé ; et comme il le faisoit avec chaleur, le comte, pour finir la dispute, nous proposa d'en être les juges, et nous engagea à nous rendre sur-le-champ chez lui. Je ne m'opposai point à cette

partie de jeunesse. Je dis seulement au comte que, n'ayant jamais vu ni sa sœur ni les dames de la cour, il nous seroit difficile de juger de leur beauté par comparaison. N'importe, reprit don Juan de Pastrino, il suffit de voir dona Élisa de Mancenez pour s'assurer qu'elle l'emporte sur celles mêmes qu'on n'a pas vues. Je jugeai, par l'ardeur de don Juan, qu'il en étoit amoureux, et j'en dis un mot au comte, qui me l'avoua en souriant.

Elle étoit à notre arrivée avec deux de ses amies, qui passèrent dans une salle voisine lorsqu'elles nous virent entrer sous la conduite du comte sans nous être fait annoncer. Le comte étoit chef de sa famille, et sa sœur dépendoit de lui. Il lui expliqua, en badinant, le sujet de notre visite, et la pria de souffrir que nous la considérassions à notre aise pour nous mettre en état de juger de sa beauté. Elle répondit avec esprit. Don Juan, à qui le bonheur de la voir n'arrivoit pas tous les jours, étoit respectueux et transi près d'elle, tandis que le marquis lui disoit mille jolies choses sur l'avantage qu'il avoit de lui parler et de la connoître. Pendant ce temps-là, le comte de Mancenez entra dans la salle où les deux autres dames avoient passé, et un moment après il nous les amena en les tirant toutes deux par la main. Dona Élisa étoit belle, et don Juan en jugeoit bien, quoiqu'avec les yeux d'un amant; mais je ne la crus point la plus belle personne de Madrid lorsque j'eus jeté les yeux sur l'une de ses deux compagnes.

Digitized by Google

Vous viendrez malgré vous, leur disoit le comte en les traînant; je ne souffrirai point que vous suiviez la rigueur espagnole avec de si aimables Français. Nous nous levâmes à leur entrée, et le marquis, allant à leur rencontre, leur fit un compliment civil sur la liberté que nous avions prise de les interrompre. Elles s'assirent avec nous; et comme elles pouvoient prétendre, aussi-bien que dona Élisa, au premier rang de la beauté, la question de don Juan ne fut pas renouvelée, et demeura sans décision.

Les belles personnes ont les unes pour les autres à peu près la même inclination et le même goût que les gens d'esprit. Elles se lient d'amitié par un sentiment naturel qui les porte à chercher ce qui est parfait comme elles. Dona Élisa étoit intime amie de dona Agnez de Palafoz, et de doña Diana de Velez, c'étoit le nom des deux demoiselles espagnoles. Dona Diana m'avoit frappé au premier coup d'œil. Je craignis tout d'un coup en la voyant ce qui ne manqua point d'arriver; c'est-à-dire qu'elle ne fît trop d'impression sur le cœur du marquis, et que, vif comme il étoit, une première passion, inspirée par une personne de ce mérite, ne lui fît oublier son devoir et ne me préparât mille chagrins. Plus je la regardois, plus je croyois remarquer en elle ce qu'il falloit pour enflammer le marquis dont je connoissois le fond du cœur. Elle avoit l'œil vif et doux comme lui, l'humeur enjouée, un sourire

fin et plein de charmes, et le reste de la figure tel qu'on l'attribue aux Graces et aux Amours. Que sommes-nous venus faire ici ? dis-je alors en moi-même. Que ce malheureux moment va me coûter de peines ! Je me trouvai si occupé de cette réflexion, que je fus quelque temps sans prendre garde à ce qui se passoit. Enfin je me levai tout d'un coup, et je dis au marquis que nous n'avions interrompu que trop long-temps ces demoiselles, et qu'il falloit leur laisser la liberté que nous leur ôtions par notre présence. Il ne put se dispenser de me suivre ; mais je ne m'aperçus que trop de la violence qu'il étoit obligé de se faire.

Le comte de Mancenez et don Juan ne nous quittèrent point. Nous allâmes voir ensemble M. le duc de Montalto, qui nous força encore de demeurer à souper. Le marquis ne se sépara pas un moment de Mancenez, et je ne doutai point que dona Diana ne fût l'unique sujet de leur entretien. Nous nous retirâmes fort tard. Il ne me dit pas un mot jusqu'à la porte de notre logis, et peut-être se seroit-il allé coucher sans ouvrir la bouche, si je ne lui eusse enfin demandé d'où lui venoit cette profonde rêverie. Il me répondit qu'il avoit mal à la tête, et qu'il se trouveroit mieux après avoir dormi.

Je le fis éveiller à huit heures, pour ne pas perdre entièrement ses exercices du matin. Il se leva ; mais au lieu de prendre un livre, il se promena pendant une heure dans sa chambre. J'y entrai.

Digitized by

Il parut embarrassé de me voir. Qu'avez-vous donc, monsieur, lui dis-je? vous me paroissez incommodé. Il m'assura qu'il se portoit bien. Je vois ce que c'est, repris-je, vous vous ennuyez du séjour de Madrid : eh bien, je consens que nous partions quand vous voudrez pour Lisbonne. Il y a près de six semaines que nous sommes ici ; c'est y avoir demeuré en effet assez long-temps. Loin de m'ennuyer, me dit-il, je souhaiterois que nous pussions passer l'hiver à Madrid. Nous n'avons presque pas paru à la cour, et vous m'avez dit plusieurs fois que c'étoit le principal objet de nos voyages. Non, non, continuai-je ; nous verrons celle de Lisbonne qui ressemble beaucoup à celle-ci ; nous y passerons l'hiver, et nous nous trouverons à portée de nous embarquer pour l'Angleterre au commencement de la belle saison. Il m'objecta que nous attendions des lettres de Paris, que M. le duc son père n'approuveroit peut-être pas que nous quittassions sitôt l'Espagne ; qu'il falloit voir du moins quelques seigneurs espagnols pour lesquels il nous avoit donné des lettres. Je lui répondis que je me chargeois de tout, et que M. son père donneroit son approbation à tout ce que j'aurois réglé. Enfin, lui dis-je, je vais donner ordre qu'on prépare ce qui est nécessaire pour notre départ.

Je n'ai jamais vu de tristesse égale à celle qui étoit répandue sur le visage du marquis. Nous demeurâmes quelque temps sans parler. Je voulus

le pousser à bout ; j'appelai Scoti à qui j'ordonnai en sa présence de disposer notre équipage, et de se tenir prêt à partir deux jours après. Je fis cependant signe de l'œil à Scoti qui m'entendoit à demi mot. Il se retira en m'assurant que je serois obéi. C'en étoit trop. L'aimable marquis me serra tendrement entre ses bras ; et, les yeux gros de larmes, il commença quelques paroles que je n'entendis qu'à demi. Je l'embrassai à mon tour ; et, l'ayant pris par la main, je le fis asseoir sur un fauteuil et je me mis auprès de lui. Vous ne m'aimez plus, mon cher marquis, lui dis-je ; vous n'avez plus de confiance en moi. Pourquoi me cachez-vous vos peines ? Vous êtes affligé jusqu'à verser des larmes, et vous me laissez ignorer la cause de vos chagrins. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis, ni ce que mérite la tendresse infinie que j'ai pour vous. Il essuya quelques larmes qui étoient tombées de ses yeux ; et, s'efforçant de prendre un visage plus tranquille, il me fit des excuses d'avoir voulu me déguiser une chose dont il jugeoit bien, me dit-il, que j'avois pu m'apercevoir. Il m'avoua qu'il sentoit la plus vive passion pour dona Diana de Velez ; qu'il avoit essayé vainement d'y résister ; qu'il ne se seroit pas cru capable d'une telle foiblesse ; mais qu'étant aussi touché qu'il l'étoit, je le rendrois le plus malheureux de tous les hommes si je l'obligeois de quitter Madrid, et si je ne lui permettois pas de la voir quelquefois.

Digitized by Google

Vous éprouvez donc, lui dis-je, ce que vous n'avez pas cru possible. Vous êtes enfin l'esclave d'une passion dont vous vous êtes flatté que vous pourriez toujours vous défendre. Si vous aviez suivi mes conseils, si vous vous étiez tenu en garde contre vous-même, le seul désir d'être sage vous auroit soutenu dans le péril, et vous vous seriez épargné toutes les peines que votre passion va vous causer. Mais je ne me suis que trop aperçu que vous les ressentez déjà; je ne veux point les augmenter par mes reproches. Il est question, mon cher marquis, de recourir promptement au remède. Je ne vous dirai point que la beauté est un bien méprisable, et l'amour désordonné une passion criminelle; votre raison n'est plus assez libre pour le reconnoître. Mais ce que je dois vous remettre devant les yeux, c'est que votre honneur, votre fortune, votre repos, et peut-être votre vie, dépendent de la résolution que vous allez prendre. Vous aimez dona Diana: que pouvez-vous prétendre en l'aimant? d'en faire votre épouse? Croyez-vous que monsieur le duc votre père, dont toutes les espérances reposent sur vous, puisse jamais consentir à un mariage si contraire à ses desseins? et si vous aviez l'imprudence de vous y déterminer sans son consentement, que pouvez-vous attendre de lui, qu'une éternelle indignation? Espérez-vous que dona Diana vous aime jamais assez pour vivre avec vous sur le pied d'une maîtresse? Quand elle seroit

assez lâche pour cela, son père et ses frères le souffriront-ils sans se venger? Ignorez-vous la délicatesse des Espagnols sur tout ce qui intéresse l'honneur? et vous-même, en manqueriez-vous jusqu'au point de vouloir séduire une fille de condition, en qui vous trouvez assez de mérite pour la juger digne de votre cœur? Non, non, monsieur, votre passion ne peut être que pernicieuse pour vous-même; et s'il vous reste un peu de raison pour en considérer les suites, vous devez l'étouffer aussi facilement que vous l'avez laissé naître.

Je me tus quelque temps pour attendre sa réponse. Il ne m'en fit aucune. Je me levai en le priant de faire une attention sérieuse à mes avis, et je le laissai seul dans sa chambre. Il y demeura jusqu'à l'heure du dîner. Je le fis avertir lorsqu'on eut servi; il vint se mettre à table, après avoir dit quelques mots à son laquais, et n'ouvrit la bouche pendant le repas que pour manger. Il mangea même fort peu, et se retira ensuite à sa chambre. L'heure à laquelle nous avions coutume d'aller en ville étant arrivée, je dis à son valet de chambre d'aller l'habiller. Il me fit répondre qu'il se trouvoit incommodé, et qu'il n'étoit point en état de sortir. J'appelai son laquais, qui se nommoit Deschamps; et lui ayant demandé quel ordre il avoit reçu de son maître avant le dîner, je sus que c'étoit une lettre qu'il l'avoit chargé de porter au comte de Manceuez. Je retournai à sa

Digitized by Google

chambre au milieu de l'après-midi. Il s'étoit jeté sur son lit. Je lui dis d'un ton d'amitié : Est-ce sérieusement que vous vous sentez incommodé ? Vous me donnez de l'inquiétude, et vous me feriez plaisir de me dire du moins quelques paroles. Il ne me répondit qu'en poussant un soupir. Je m'assis près de son lit, et je pris une de ses mains, pour lui tâter le pouls. Ce n'est pas là qu'est le mal, me dit-il tristement ; et quand vous me demandez si je suis incommodé, vous savez trop bien quelle est ma maladie. Est-il possible, monsieur, répliquai-je, qu'un discours aussi raisonnable que celui que je vous ai tenu tantôt ne fasse point d'impression sur votre esprit ? Quel est donc votre dessein ? Il se leva à cette question ; et s'étant assis sur le bord de son lit, il me pria, de l'air le plus sérieux que je lui eusse vu prendre jusqu'alors, de vouloir bien l'écouter.

Mon dessein, monsieur, me dit-il, n'est pas, comme vous le disiez tantôt, d'épouser dona Diana malgré mon père ou sans son consentement. Je ne pense pas non plus à faire d'elle une maîtresse. Pourquoi me soupçonnez-vous d'un sentiment dont vous devez me connoître incapable ? Je ne vous demande que la liberté de la voir, parceque je sens que je ne puis vivre sans cette satisfaction. Si vous avez jamais aimé, vous l'avez fait sans doute en honnête homme : m'est-il donc impossible d'aimer de même ? Vous craignez peut-être

que je ne m'enflamme davantage en la voyant : non, je ne saurois l'être plus que je le suis. Je la verrai, je lui dirai que je l'aime, je l'aimerai effectivement toute ma vie ; et j'attendrai notre retour à Paris, pour obtenir de mon père qu'il me permette de l'épouser. Mais souffrez que je la voie. Accordez-moi une satisfaction si innocente, ou arrachez-moi la vie ; car espérer que je partirai après demain pour Lisbonne, c'est vous promettre ma mort : je me la donnerois avec mon épée, si mon seul désespoir n'étoit pas capable de me la procurer.

Ce discours d'un jeune homme qui avoit à peine dix-huit ans m'épouvanta. Je l'aimois d'ailleurs si tendrement, que ses moindres peines m'étoient sensibles. Je pris le parti de le consoler par ma réponse. Ne craignez pas, lui dis-je en riant, que je contribue à votre mort ; j'exposerois ma vie pour sauver la vôtre. Nous verrons dona Diana, si cela est si nécessaire à la conservation de vos jours. Je trouve même vos intentions pures et raisonnables ; et c'est pour les avoir ignorées que j'ai combattu tantôt votre passion. Mais au nom de Dieu et de l'honneur, souvenez-vous qu'il y a des foiblesses en amour qui sont indignes d'un honnête homme, et que plus dona Diana a de mérite, plus vous êtes obligé de la respecter et de ménager sa gloire. Cette réponse mit le marquis au comble de la joie. Il me baisa mille fois la main, et ne se lassoit point de m'appeler

Digitized by

son cher papa. Il voulut savoir quand nous irions chez le comte de Mancenez, pour y voir la belle dona Diana, qui y alloit passer ordinairement l'après-dinée avec dona Elisa. Je le portai à différer sa visite au lendemain, pour prendre le temps de se remettre un peu de l'agitation où il avoit été. Je le priai ensuite de me donner une satisfaction à mon tour; c'étoit celle de me dire où il avoit envoyé son laquais avant midi. Cette demande le fit rougir. Cependant, après y avoir pensé un moment, il ouvrit sa cassette, d'où il tira la copie d'une lettre qu'il avoit écrite le matin. Il m'avoua, avant que de la lire, qu'il avoit fait confidence de sa passion au comte de Mancenez, et que n'étant point assuré de pouvoir parler sitôt à dona Diana, il avoit prié le comte de lui faire rendre une de ses lettres; qu'il comptoit de le voir ce jour-là et de la lui remettre lui-même; mais que notre petite querelle lui ayant ôté l'envie de sortir, il en avoit chargé son laquais. Il m'abandonna ensuite sa copie. Je la conserve encore avec plusieurs autres, et je ne fais ici que la transcrire.

« Je ne me fais pas un mérite, mademoiselle, « d'admirer vos charmes et d'en ressentir tout le « pouvoir. Quel cœur assez barbare pourroit vous « avoir vue sans devenir sensible? Mais s'il est « permis de se louer quand on parle à ce qu'on « adore, vous ne trouverez pas de cœur qui sache

« mieux sentir le prix du vôtre et former des « sentiments plus dignes de vous que le mien. « Je ne prie pas l'amour de vous attendrir sitôt « en ma faveur ; ce bonheur mérite un siècle de « services et de soins : je le conjure seulement de « vous faire apercevoir la sincère ardeur de ma « passion, parcequ'il est impossible que tôt ou « tard vous n'en soyez pas touchée. Permettez « que cette espérance me conduise tous les jours « chez monsieur le comte de Mancenez, et que « mon respect vous y exprime la tendresse in- « violable avec laquelle je fais vœu d'être toute « ma vie, etc. »

Le marquis DE ROSEMONT.

Comment? dis-je au marquis; c'est là ce qui s'appelle de la galanterie la plus fine et la plus passionnée. Est-ce la nature toute seule qui vous en a tant appris? Il faut que vous ayez pillé cela dans quelque roman. Il m'assura que tout étoit de lui jusqu'au moindre mot, et qu'il n'avoit jamais lu de romans, si ce n'étoit les deux que j'avois achetés à Bordeaux, c'est-à-dire Télémaque et la princesse de Clèves. Je vous conseille, lui dis-je, de n'en lire jamais d'autres. Un homme plus sévère que moi en retrancheroit même la princesse de Clèves; car le fruit qu'on en peut tirer pour se former le style n'égale pas le péril auquel on s'expose de s'amollir le cœur par une lecture trop tendre. Il en est de même

Digitized by Google

d'une infinité d'autres qui peuvent passer pour bien écrits : l'esprit se polit sans doute en les lisant, mais la sagesse et la vertu en reçoivent toujours quelque atteinte. On s'émeut, on se passionne, on éprouve tous les mouvements de haine et d'amour, de pitié et de vengeance dont on voit qu'un feint personnage est animé ; et l'on tomberoit infailliblement dans les mêmes foiblesses, si l'on en trouvoit les mêmes occasions. Quelque prévenu qu'on soit aujourd'hui, ajoutai-je, contre les romans héroïques, tels que Cassandre, Cléopâtre, le grand Cyrus, Polexandre, etc. j'aurois moins de peine à les mettre entre les mains des jeunes gens, que cette multitude d'histoires amoureuses et de nouvelles galantes, qu'on est dans le goût d'écrire depuis trente ou quarante ans. En voulant peindre les hommes au naturel, on y fait des portraits trop charmants de leurs défauts ; et loin que de pareilles images puissent inspirer la haine du vice, elles en cachent la difformité pour le faire aimer. Au lieu que dans les romans héroïques, rien n'est appelé vertu que ce qui en mérite le nom. Si l'amour y joue les premiers rôles, il y produit du moins des sentiments si nobles et de si grandes actions, qu'un lecteur n'y sauroit trouver de quoi justifier ses foiblesses. Au contraire on se sent élevé au-dessus de soi-même, en lisant une suite d'évènements produits par les motifs les plus sublimes ; et je craindrois moins qu'une telle lecture ne fît des lâches et des

voluptueux, que des superbes qui dédaignassent le commun des hommes, et qui n'eussent que du mépris pour tous ceux qui n'auroient pas les grandes qualités des Oroondates et des Artamènes.

Le marquis parut l'homme du monde le plus content pendant toute la soirée. La nuit lui sembla longue, dans l'impatience de revoir dona Diana. Son ardeur pour l'étude se ralentit un peu le matin ; je m'en aperçus, et je ne manquai pas de lui dire que s'il vouloit me persuader que son amour n'avoit rien de contraire à la sagesse, il falloit que sa conduite et ses devoirs ordinaires n'en souffrissent aucun dérangement. C'en fut assez pour lui faire redoubler son application. Le temps de sortir étant arrivé, nous allâmes tout droit chez le comte de Mancenez. Le prétexte étoit de lui rendre la visite que nous avions reçue de lui deux jours auparavant. Nous le trouvâmes avec quelques uns de ses amis qui avoient dîné chez lui. Le marquis ne me vit pas plutôt engagé dans la conversation, qu'il prit le comte à part, pour lui demander le succès de sa lettre. Le comte lui dit qu'il l'avoit fait rendre à dona Diana par une main inconnue, de peur qu'elle ne se crût obligée, par délicatesse, à ne plus remettre le pied chez lui, si elle se défioit qu'il eût quelque connoissance de la passion du marquis ; qu'il n'en auroit que plus de facilité de le servir à jeu couvert ; qu'elle viendroit sans doute passer l'après-midi avec sa sœur, suivant sa coutume, et qu'il

lui promettoit de l'introduire auprès d'elle, et de lui procurer même le moyen de lui parler en particulier. Au retour du marquis, je lus sur son visage qu'il avoit l'ame contente. Le comte lui tint parole. Il avoit donné ordre à un de ses gens de l'avertir de l'arrivée de dona Diana ; et lorsqu'il sut qu'elle étoit dans l'appartement de sa sœur, il se leva en faisant signe au marquis de le suivre. Je me levai aussi ; et les amis du comte de Mancenez, s'imaginant que nous avions quelques affaires, prirent congé de lui et se retirèrent.

Nous entrâmes tous trois dans la salle des dames. Elles étoient cinq ou six. Le comte leur dit en entrant qu'il les prioit de trouver bon qu'il leur amenât ses meilleurs amis ; qu'il étoit bien aise de faire voir à des Français que l'Espagne ne le cédoit point à la France pour le mérite des dames ; et qu'il étoit heureux de pouvoir nous en donner ce jour-là une si bonne preuve, en nous faisant connoître les plus accomplies de Madrid. Il nous fit ensuite servir des sièges ; et, pour obliger le marquis, il le plaça sans affectation près de dona Diana. Pour moi, il eut la malice de me mettre le plus loin qu'il put à l'autre bout. On s'entretint de choses indifférentes ; et comme il y avoit quelques unes des dames qui ne savoient pas le français, nous nous plaignîmes de la diversité des langues, qui nous privoit souvent du plaisir d'entendre et d'être entendus. Le marquis profitoit du temps pendant

notre entretien. Il y mêloit quelquefois un mot ou deux, pour garder les bienséances ; mais dona Diana attiroit toute son attention. Je la vis rougir plus d'une fois, et faire une réponse courte, en baissant les yeux. Tout étoit passionné dans les mouvements du marquis. Je devinois ses discours, à le voir seulement. Deux heures passées près de dona Diana lui parurent trop courtes. Il m'accusa de m'être levé avec précipitation, et il m'en fit en sortant des plaintes amères.

Je les tournai en raillerie. Le comte de Mancenez étant sorti avec nous, je lui demandai ce que nous allions devenir. Il nous proposa d'aller chez don Antoine de Salcedo, gouverneur de Madrid, et frère de la gouvernante du prince. L'assemblée y étoit des plus illustres, et nous y fûmes vus avec plaisir. Nous y trouvâmes entre autres monsieur le cômte de Charni et monsieur le marquis de Leide, qui nous firent mille civilités. Nous aurions pu aisément nous faire connoître d'eux, en leur apprenant nos véritables noms ; ils n'ignoroient ni celui du marquis, ni le mien ; mais je n'y voyois aucune utilité, et j'étois bien aise d'attendre le retour de monsieur le duc de Saint-Aignan, ambassadeur de France, qui étoit absent de Madrid depuis quelques semaines. Il falloit le saluer, et le prier de nous présenter à sa majesté dans quelque audience particulière. Le marquis de Leide ne laissa pas de nous marquer de la considération. Il dit au marquis que nous ne devions pas mettre de

Digitized by Google

différence entre un Français et lui ; que, malgré son attachement à la couronne d'Espagne, il en avoit toutes les inclinations, et que nous lui ferions plaisir de le voir familièrement sur ce pied-là. Nous lui promîmes une visite à son hôtel.

En sortant de chez monsieur de Salcedo, nous engageâmes le comte de Mancenez à venir souper avec nous. Dès que nous fûmes à table, le marquis ne manqua point de faire tomber la conversation sur dona Diana. Voyons, lui dis-je, où en êtes-vous ? Il nous déclara franchement qu'il ne se croyoit pas fort avancé. Elle sait que je l'aime, ajouta-t-il ; ma lettre et mes discours l'en ont assez persuadée : mais elle se défend sur un ton qui me désespère. Ce n'est ni mépris ni rigueur : elle m'a dit plusieurs fois qu'elle m'estimoit, et qu'elle me verroit toujours avec plaisir ; mais elle assure que rien n'est capable d'ébranler la résolution qu'elle a prise de n'aimer jamais rien avec passion ; et ce qui achève de me tuer, continua le marquis, c'est qu'elle m'a protesté que quand je pourrois réussir à lui en inspirer, elle conservera toujours assez de force pour n'en laisser rien apercevoir. Savez-vous, lui dis-je, quel effet cela doit produire sur vous ? des sentiments tout pareils à ceux de dona Diana. Elle mérite d'être aimée ; mais aimez-la sans passion. Donnez-lui toute votre estime, et voyez-la sur le pied d'une bonne amie. Vous vous épargnerez par-là mille peines, et votre cœur y trouvera toujours de quoi

se satisfaire. Il me répondit qu'il ne pouvoit vivre s'il n'en obtenoit de la tendresse ; qu'il sentoit trop que tout son bonheur y étoit attaché. Le comte, qui souhaitoit ardemment de le servir, l'exhorta à ne désespérer de rien. Il lui dit qu'il avoit parlé de sa passion à sa sœur, et qu'il avoit su d'elle que dona Diana l'avoit trouvé aimable dès le premier moment qu'elle l'avoit vu ; que les personnes du sexe n'ayant point de réserve pour leurs amies, elle continueroit sans doute de découvrir tous ses sentiments à dona Elisa, et que les apprenant de sa sœur, il ne manqueroit pas de nous en instruire ; qu'en attendant, il procureroit souvent au marquis l'occasion de la voir ; que si nous voulions nous trouver à table avec elle dès le lendemain, il la feroit inviter à dîner chez lui par dona Elisa ; et qu'allant à sa maison le matin, comme si le hasard nous conduisoit, il nous presseroit de demeurer pour y manger aussi. Le marquis fut extrêmement satisfait de cette offre. Il jura au comte une amitié éternelle. Il ne pouvoit trouver de termes assez vifs pour le remercier.

Étant seul, je fis quelques réflexions sur une ardeur si prompte, et sur les suites de cette intrigue. Je commençai par me faire quelques reproches de ma facilité ; mais, après avoir examiné les choses dans le fond, je ne regardai point comme un mal que le cœur du marquis fût occupé jusqu'à un certain point par son attachement. J'étois

Digitized by Google

sûr de la vertu et du mérite de dona Diana. L'envie de lui plaire, disois-je, ne peut inspirer au marquis que de la sagesse et de la vertu. Je m'apercevois même qu'il étoit devenu plus sérieux et moins léger depuis qu'il étoit touché; et que, dans le dessein apparemment de me rendre favorable à son amour, il n'avoit jamais eu tant d'exactitude à remplir les petits devoirs que je lui avois prescrits. Je considérois d'ailleurs que la débauche la plus grossière règne aujourd'hui communément parmi les jeunes gens de qualité; et qu'en supposant même qu'une galanterie sage ne soit pas un bien, c'est toujours un moindre mal que le libertinage ouvert, et que tant d'excès presque inévitables à un jeune homme vif et passionné pour le plaisir. Enfin, j'ajoutois à ces considérations la pensée d'un homme célèbre par son esprit et par ses ouvrages : soit que les femmes aient naturellement les manières plus douces et plus polies que nous, soit que le dessein de leur plaire nous élève l'esprit et les sentiments, il est certain, dit Saint-Évremont, que leur commerce est pour les hommes une école excellente, et que rien n'est plus propre, non seulement à inspirer la politesse et le bon goût des choses, mais même à former d'honnêtes gens. Toutes ces raisons me déterminèrent à laisser une liberté honnête au marquis, en veillant assez sur sa conduite pour l'arrêter s'il alloit trop loin.

L'espérance de dîner avec dona Diana le fit

lever ce jour-là plus matin. Je lui en fis la guerre. Il me parut pénétré du plaisir qu'il alloit recevoir d'être librement, et comme en famille, auprès de ce qu'il aimoit. Cependant sa joie étoit troublée par la crainte qu'elle n'approuvât pas la démarche du comte, et que le ressentiment qu'elle auroit de se voir surprise ne la rendît plus insensible. Il me demanda ce que j'en pensois. Je lui répondis que pourvu qu'il n'abusât point de la liberté qu'il alloit avoir, dona Diana n'y pouvoit rien trouver d'offensant pour elle. Nous nous rendîmes chez le comte. Il étoit seul, et il avoit eu la précaution d'ordonner que sa porte ne fût ouverte que pour nous. Que je vais causer de joie au cher marquis, nous dit-il, après nous avoir embrassés ! Mais si ma sœur trahit dona Diana, et si je trahis ma sœur, ajouta-t-il en riant, au nom de Dieu ne me trahissez pas. La moindre indiscrétion gâteroit tout, et nous mettroit mal sans doute avec dona Diana. Il nous fit ensuite asseoir, pour nous raconter que sa sœur, à sa prière, avoit sondé le cœur de son amie ; que loin d'y trouver de la dureté pour le marquis, elle avoit su, par l'aveu de cette belle personne, qu'elle étoit touchée de la plus vive tendresse ; qu'elle s'en étoit exprimée dans des termes capables de charmer un amant ; mais..... Le marquis n'eut pas la patience d'attendre la fin d'un récit qui le mettoit hors de lui-même ; il interrompit le comte de Mancenez, pour se jeter à son cou, et

Digitized by Google

pour lui dire vingt fois de suite qu'il lui devoit la vie. Écoutez-moi jusqu'au bout, reprit le comte. Croirez-vous que dona Diana est à plaindre, d'avoir trop senti combien vous êtes aimable? Croirez-vous qu'elle a versé des larmes après avoir fait cet aveu, et qu'elle craint que la tendresse que vous lui inspirez ne la rende la plus malheureuse personne du monde? Ce discours vous surprend, continua le comte; je vais vous en expliquer le mystère tel que je l'ai appris de ma sœur.

Diana de Velez n'a pas dix-sept ans accomplis. Dans une si grande jeunesse, et malgré tous ses charmes, elle a fait un cruel essai des malheurs de la fortune; et la tranquillité que vous lui avez vue n'est qu'un effet de sa vertu et de sa raison. Elle est née à Naples. Don Diego de Velez son père y commandoit la cavalerie espagnole avant les dernières révolutions. Il s'étoit marié en Espagne, et après y avoir eu trois fils, il avoit perdu sa femme avant que de passer en Italie. Étant à Naples, ses amis l'engagèrent à reprendre les chaînes du mariage; et comme il étoit alors fort riche, il ne consulta que son cœur pour épouser une jeune Napolitaine très aimable, mais sans biens. Il n'eut d'elle que dona Diana. Le feu roi d'Espagne mourut peu après. Vous savez les troubles qui suivirent sa mort. Don Diego de Velez se déclara hautement pour le duc d'Anjou, et lui rendit des services signalés en Italie. Dona Pacilla,

son épouse, n'ayant pu le suivre dans toutes ses courses, l'absence et les soins de la guerre éteignirent l'amour dans le cœur de don Diego. Il repassa en Espagne avec le roi Philippe V, sans faire attention qu'il laissoit à Naples sa femme et sa fille, qui n'y pouvoient demeurer long-temps sans son secours. Effectivement la pauvreté où elles tombèrent bientôt, et la douleur de se voir abandonnées, leur fit mener une vie très misérable. Dona Pacilla écrivit en vain plusieurs lettres à son mari; soit dureté, soit inconstance, il ne leur fit pas même la grâce de répondre, et elles se trouvèrent ainsi dans l'extrémité du désespoir et de la misère. Elles prirent enfin la résolution de se rendre à Madrid, et elles se mirent en chemin, après avoir écrit à don Diego pour le prévenir sur leur arrivée. Dona Diana avoit alors huit ou neuf ans. Sa beauté la faisoit déjà remarquer. Elle se trouva, avec sa mère, dans un vaisseau qui apportoit en Espagne la comtesse d'Orozuna. Cette dame, après avoir perdu son mari à Naples, venoit passer le reste de ses jours dans les terres qu'elle avoit à douze ou quinze lieues de Madrid. Elle n'eut pas plutôt aperçu dona Pacilla et sa fille, qu'elle eut envie de les connoître; et ayant appris d'elles leur malheureuse histoire, elle leur offrit une retraite dans sa maison, jusqu'à la conclusion de leurs affaires. Dona Pacilla l'accepta avec reconnoissance. La comtesse les y traita avec tant d'amitié, qu'elles oublièrent le dessein qui les

avoit amenées en Espagne, et elles passèrent ainsi quelques années avec leur bienfaitrice. Pendant ce temps-là don Diego de Velez, qui n'avoit pas vu arriver son épouse, et qui n'entendoit plus parler d'elle, crut que la mort l'en avoit entièrement délivré. Il s'engagea dans un troisième mariage. Je ne sais comment cette nouvelle vint jusqu'à dona Pacilla. La religion et l'honneur l'obligeoient également de s'opposer à ces noces criminelles; elle consulta la comtesse, qui lui conseilla de s'y prendre d'abord avec douceur, pour éviter l'éclat d'une opposition publique et violente. Elles conclurent que la comtesse écriroit à don Diego, qu'elle avoit connu à Naples, et qu'elle le prieroit de prendre la peine de se rendre à sa terre pour une affaire de la dernière importance. Don Diego ne tarda point à venir. Il eut peine à croire ce qu'on lui apprit d'abord. Il fallut, pour le convaincre, lui faire voir sa femme et sa fille. Son embarras parut extrême; cependant il prit sur-le-champ son parti en homme qui savoit dissimuler. Il embrassa son épouse avec une feinte joie, il lui fit des reproches de lui avoir laissé ignorer qu'elle étoit au monde, il rejeta son départ d'Italie sur la nécessité de ses affaires, et il l'assura qu'il n'avoit jamais changé de sentiments pour elle. Pour ce qui regardoit son nouveau mariage, il s'excusa sur l'opinion de sa mort, et sur le dérangement de sa fortune, ayant perdu une partie de ses biens au service du roi Philippe. Il lui protesta que quelque

avantage qu'il eût trouvé à épouser une fille de condition, qui lui avoit apporté un gros héritage, il alloit y renoncer, et qu'il se croyoit assez riche après avoir retrouvé sa véritable épouse : mais, ajouta-t-il, comme j'ai à faire à une puissante famille, il faut que je la ménage ; et je me garderai bien de brusquer les choses. Vous vous retirerez avec ma fille dans une de mes terres, où vous serez servies selon votre condition ; je vous y conduirai moi-même, et je travaillerai après cela à rompre le lien où je me suis engagé imprudemment, pour me mettre en état de reprendre la qualité de votre mari. Dona Pacilla étoit timide. Loin de se défier de la sincérité d'un homme qu'elle aimoit, elle eut de la joie de le voir se porter de lui-même à son devoir, et elle résolut de suivre exactement ses volontés. La comtesse la pria inutilement de ne pas quitter sa maison. Elle obéit à don Diego, et se rendit avec lui et dona Diana dans une de ses terres, qui est près de Valladolid. Il la quitta pour retourner à Madrid, après lui avoir renouvelé ses promesses, et les avoir accompagnées de mille serments. Pendant deux mois il ne laissa point passer de semaines sans lui écrire avec une tendresse qui augmentoit chaque fois ses espérances ; mais sa crédulité lui coûta cher. Elle tomba malade tout d'un coup, et elle se sentit d'abord si mortellement atteinte, qu'elle ne put s'empêcher, en expirant, de faire connoître à sa fille qu'elle ne croyoit pas sa mort naturelle. Lorsque don Diego eut appris

qu'elle ne vivoit plus il se hâta d'aller prendre dona Diana et de l'amener à Madrid. Elle y est depuis cinq ou six mois, continua le comte de Maucenez. Elle a fait connoissance avec ma sœur, qui la regarde comme une intime amie; je ne la vois jamais qu'avec admiration, et je me serois infailliblement attaché à elle, si je n'eusse eu le cœur prévenu d'une autre passion. Tous ceux qui la connoissent la trouvent aussi sage que belle. Elle a rejeté les vœux de plusieurs amants qui se sont présentés dans le dessein de l'épouser. Ce n'est pas que don Diego lui ait défendu de penser au mariage; mais la triste mort de dona Pacilla, ses malheurs passés, la nécessité où elle se trouve, sans biens, sous l'empire d'une belle-mère qu'elle n'a pas sujet d'aimer, et parmi des frères et des sœurs de deux lits différents : toutes ces raisons, jointes à sa douceur naturelle et à l'inclination qu'elle a pour une vie tranquille, lui ont fait naître le désir de quitter le monde pour embrasser la profession religieuse. Elle s'en est expliquée avec son père, qui y donne les mains volontiers; et cette aimable personne se prépare à renfermer tous ses attraits dans une obscure solitude. Voilà, dit le comte en s'adressant au marquis, ce qu'elle raconta hier à ma sœur, après lui avoir fait l'aveu des sentiments qu'elle a conçus pour vous. Elle est malheureuse, lui disoit-elle, de vous avoir connu; elle veut hâter son entrée en religion; elle ne veut plus vous voir : mais je suis persuadé que

l'amour sera le plus fort, et qu'il saura bien vous la ramener. Vous pouvez compter, du moins, de dîner aujourd'hui avec elle.

Je regardois le marquis pendant tout ce discours. Je ne sais à qui je pourrois le comparer. Il ressembloit à une personne qui s'éveille à la fin d'un songe triste, dont elle a été effrayée pendant son sommeil. Ses yeux étoient ouverts, mais il ne voyoit rien. Il repassoit jusqu'aux moindres circonstances du récit qu'il venoit d'entendre. Il se représentoit successivement dona Diana, à Naples dans la pauvreté, en Espagne chez la comtesse d'Orozuna, ou près de sa mère mourante, et craignant le même sort dans la terre de don Diego. Il la suivoit chez son père à Madrid ; et là, dans le même temps qu'il se réjouissoit d'apprendre qu'elle étoit devenue sensible pour lui, après avoir résisté aux poursuites de plusieurs amants, il étoit mortellement affligé de la résolution où elle étoit de renoncer au monde, et il trembloit qu'elle n'exécutât celle qu'elle avoit prise de ne plus le voir. Enfin il se leva, en disant à Mancenez : Mon cher comte, je ne sais dans quel dessein vous m'avez raconté les malheurs de dona Diana ; mais je vous avoue que tout ce que je viens d'apprendre ne sert qu'à me la faire trouver plus aimable.

Je pris la parole, et je le priai de m'écouter un moment : Je puis, lui dis-je, vous parler naturellement en présence de monsieur le comte, puisqu'il est si fort de vos amis. Votre passion

m'a paru mériter quelque indulgence tant que j'ai ignoré les malheurs et les desseins de dona Diana ; mais je ne vous cacherai point que je commence à la regarder d'un autre œil. Il est question ici d'une affaire des plus sérieuses. Vous l'aimez, dites-vous, et vous voulez en être aimé : mais vous ne sentez pas qu'il ne s'agit de rien moins que de la rendre malheureuse, en lui inspirant une passion qui va déranger plus que jamais sa fortune. Que deviendra-t-elle si elle s'attache assez à vous pour perdre le goût du cloître ? Qu'êtes-vous capable de faire pour elle ? Je ne m'explique pas davantage ; mais comptez, monsieur, ajoutai-je d'un ton ferme, que je ne souffrirai pas que, pour satisfaire une folle passion, vous dérangiez les sages projets d'une jeune personne qui a du mérite, et que vous la précipitiez peut-être dans de nouveaux malheurs. Elle juge sagement que, dans l'état où est sa fortune, le cloître est l'unique parti qui lui reste à choisir. Si vous l'aimez, ne la traitez pas en ennemie, en vous opposant à son bonheur. Il est encore temps de remédier au mal. Croyez-moi, renoncez au plaisir de dîner aujourd'hui avec elle ; et pour ne pas perdre celui d'être avec monsieur le comte, prions-le de venir dîner avec nous.

Il seroit difficile de représenter l'état où mon discours jeta le pauvre marquis. Il me regarda quelque temps avec des yeux où la plus vive douleur étoit peinte. Vous voulez donc ma mort,

me dit-il en croisant les bras. Vous la voulez, je le vois bien ; car c'est m'ôter la vie sans ménagement, que de me traiter avec tant de dureté. Hé bien, monsieur, continua-t-il, il n'est pas difficile de vous contenter ; arrachez-moi de cette maison, ôtez-moi les moyens de voir dona Diana, privez-moi de son affection, je vous jure que je ne survivrai pas vingt-quatre heures à cette perte. Mais pourquoi voulez-vous me désespérer ? qu'ai-je donc fait qui vous offense ? Oui, j'aime dona Diana, et j'en veux être aimé ; mais en veux-je à son honneur, à sa fortune, à sa religion ? Si c'est absolument son dessein de s'ensevelir dans un cloître, mon amour peut-il l'en empêcher ? Le sien même l'arrêtera-t-il, s'il est aussi vrai que vous le dites, que je ne suis capable de rien faire pour elle ? Je vous ai déjà déclaré mes vues : les voici encore, et le ciel m'est témoin que je n'en ai point d'autres. Supposé que je sois assez heureux pour être aimé, je découvrirai ma naissance à dona Diana, et l'obéissance que je dois à mon père ; je lui promettrai une fidélité à toute épreuve ; je m'assurerai de la sienne, jusqu'à ce que je puisse obtenir de mon père le consentement nécessaire pour m'unir avec elle. Si j'ai le malheur de me le voir refuser, je lui rendrai alors sa foi ; et sans songer davantage à l'épouser, je me contenterai de l'aimer toute ma vie. Elle sera libre alors de se faire religieuse : et moi, je deviendrai tout ce que le ciel ordonnera. Que

Digitized by Google

trouvez-vous donc dans ce projet qui blesse l'honneur ou la raison? Soyez témoin, si vous voulez, de tous les entretiens que j'aurai avec elle. Vous savez que je n'ai rien de caché pour vous; et je n'ai pas dessein, d'ailleurs, de lui dire jamais rien qui ne puisse être approuvé de tout le monde.

Le marquis se tut après cette longue harangue. Je ne pus m'empêcher de rire de la manière dont il arrangeoit tout cela, et je lui dis, en badinant, que j'admirois son amoureuse éloquence. Le comte se joignit à lui pour me persuader qu'il avoit raison. Enfin je me rendis, après avoir fait valoir un peu ma bonté: et je me contentai de faire promettre au marquis qu'il ne verroit jamais dona Diana qu'avec moi, et qu'il me communiqueroit toujours l'état de son cœur avec confiance. Nous ne fîmes plus que badiner jusqu'à l'arrivée de cette aimable fille. Nous la vîmes entrer sans en être aperçus. Toutes les graces sembloient avoir conspiré à l'embellir. Le marquis me prioit, avec transport, de considérer son air et sa démarche; oui, lui dis-je,

Illam quidquid agit, quoquo vestigia vertit,
Componit furtim, subsequiturque decor.

Il fut charmé de la délicatesse de ces deux vers de Tibulle, et les apprit aussitôt par cœur. Après avoir laissé aux deux dames quelque temps pour s'entretenir, le comte nous prit par la main, et leur dit en nous introduisant, que, puisqu'elles

étoient ses amies, il falloit qu'elles fussent aussi les amies de ses amis, *las amigas de los amigos;* qu'il n'en avoit pas de plus chers que nous, et que nous étant trouvés si heureusement chez lui, son dessein étoit de nous faire dîner tous ensemble. dona Diana rougit. La sœur du comte répondit qu'elle nous considéroit trop pour s'en faire un scrupule. On se mit à table un moment après. On devine près de qui le marquis se trouva placé ; l'amour lui marqua sa chaise. Il parut, au commencement du repas, d'une timidité qui me surprit. Le comte lui en fit malignement un reproche. Il ne se défendit qu'avec un soupir. Dona Diana, qui avoit parlé aussi peu que lui jusqu'alors, s'aperçut que le reproche du comte pouvoit tomber aussi sur elle : Il est pardonnable de se taire, dit-elle, quand on mange avec appétit. Il est vrai, reprit le comte; mais il me semble que monsieur le marquis parle peu et mange encore moins Il est près d'une belle personne qui lui rappelle le souvenir de quelque dame de France, et son cœur est peut-être à présent bien au-delà des Pyrénées. Le marquis, se voyant un peu poussé, fut obligé de répondre. Il se plaignit de la malice du comte d'un air sincère et affligé. Je vous ai avoué plus d'une fois, lui dit-il, que je n'ai jamais rien aimé en France, et vous savez que je n'en suis encore sorti que pour venir en Espagne ; ce n'est donc pas au-delà des Pyrénées que j'aime. Mais vous voulez rire, monsieur le comte,

et je vois bien que votre cœur est plus tranquille que le mien. Vous parlez en amant heureux, vous mangez de même ; et vous ne comprenez pas qu'un amour incertain, timide et respectueux puisse ôter la parole et l'appétit. Hélas ! j'envie votre sort ; mais plaignez du moins le mien. Je vous plaindrois sans doute, répliqua le comte, si je connoissois vos peines : mais vous ne me persuaderez pas facilement qu'un homme aussi aimable que vous soit fait pour en souffrir beaucoup. Que je serois heureux ! s'écria le marquis, si la charmante personne que j'aime pouvoit emprunter vos yeux, et prendre de moi une si flatteuse idée. dona Elisa lui dit, en l'interrompant, qu'il oublioit qu'il étoit à table, et qu'elle lui conseilloit de remettre à parler d'amour après que nous aurions bien dîné. La conversation tomba sur d'autres sujets.

Le comte nous proposa, en sortant de table, d'aller faire un tour de promenade au jardin. J'offris la main à sa sœur. Le marquis conduisoit dona Diana. Nous marchions à peu de distance ; de sorte qu'ayant entendu ses premières assurances de passion, j'en pris occasion de demander à dona Elisa si elle s'étoit aperçue qu'il adoroit son amie ? Elle me répondit, en souriant, qu'il n'étoit pas aisé de s'y méprendre. J'ai fait ce que j'ai pu, lui dis-je, pour délivrer dona Diana de cette importunité ; mais vous savez ce que c'est que l'amour, quand il s'est saisi du cœur d'un jeune homme.

D'ailleurs il faut convenir que dona Diana est pleine de charmes, et qu'elle mérite le plus sincère attachement. Vous ne connoissez qu'une partie de son mérite, me dit dona Elisa. Elle sait que le marquis l'aime, et sa sagesse la rend plus retenue ; mais si vous pouviez l'approfondir comme moi, et pénétrer tout son caractère, vous la regarderiez comme la première personne de son sexe. Je meurs de chagrin lorsque je pense à la cruelle résolution qu'elle a prise de se dérober au monde, et je crois qu'il n'y a rien que je ne fisse pour monsieur le marquis, si son amour étoit assez heureux pour nous la conserver. Comment, interrompis-je avec une apparence de surprise, elle veut renoncer au monde? Parlons sans déguisement, reprit dona Elisa, vous ne l'ignorez point ; je le dis hier à mon frère, et je suis sûre qu'il vous l'a redit. Il aime trop monsieur le marquis pour lui cacher rien de ce qui l'intéresse. Et le dîner d'aujourd'hui, ajouta-t-elle en riant, croyez-vous que je ne voie pas fort bien dans quelle vue tout cela s'est ménagé? mais j'y contribue de bon cœur, non seulement par l'estime que j'ai pour monsieur le marquis de Rosemont, mais parceque je suis persuadée qu'il n'y a qu'un mérite comme le sien qui puisse nous empêcher de perdre dona Diana.

Après quelques autres discours, nous nous aperçûmes que les deux jeunes amants s'étoient éloignés de nous, et qu'ils étoient entrés dans un

cabinet à l'extrémité du jardin. Dona Elisa me fit signe aussitôt de la suivre ; et nous étant avancés doucement, nous nous placames aux deux côtés d'une petite fenêtre qui donnoit du jour au cabinet, et d'où nous pouvions entendre aisément leur entretien. Je jugeai, par les premières paroles que j'entendis prononcer au marquis, qu'il avoit tiré de sa chère maîtresse un aveu de ses sentiments. Mais, en lui ouvrant son cœur, elle ne lui avoit point accordé d'autre consolation que l'assurance d'être tendrement aimé. Constante dans le dessein de quitter le monde, elle rejetoit toutes les offres qui pouvoient l'en détourner ; et elle protestoit au marquis qu'il ne devoit rien attendre d'elle au-delà de l'aveu qu'elle avoit fait, et qu'elle traitoit de foiblesse.

Il étoit à ses pieds, un genou en terre. Quoi ! lui entendîmes-nous dire, à dix-sept ans, comblée de tous les dons du ciel, adorée du plus tendre amant du monde, vous irez vous enfermer dans une solitude, et vous priver de tous les plaisirs que l'amour vous promet. Ah ! je compte pour rien la mort, qu'une résolution si cruelle va me causer ; je ne prétends pas vous inspirer de la compassion pour mes peines, je ne vous en demande que pour vous-même. Je sens ce qu'il m'en coûtera, interrompit-elle ; car, après vous avoir avoué que je vous aime, je puis bien vous découvrir la crainte où je suis que la tendresse que j'ai pour vous ne fasse mon supplice. Mais je ne suis pas

née pour être heureuse. Mon cœur est accoutumé à souffrir ; et peu importe que ses tourments changent, et qu'il soit la victime de l'amour, après l'avoir été de la douleur. Mais pourquoi m'avoir fait connoître que je vous suis cher, reprit le marquis d'un ton de désespoir, si vous étiez résolue de ne rien accorder à mon amour ? Quel barbare dessein aviez-vous ? de m'accabler, de me déchirer, de me rendre le plus misérable de tous les hommes ! Est-ce ainsi qu'on traite ce que l'on aime ? Hélas ! moi qui vous adore, que ne ferois-je pas pour vous épargner la peine la plus légère ? Regretterois-je la vie pour une si belle cause, et ne la trouverois-je pas trop heureusement employée ?

Eh bien, répliqua-t-elle, prenez-en occasion de me haïr. Votre haine serviroit bien mieux à mon repos que votre amour. Considérez-moi, du moins, par tous les endroits qui doivent exciter votre indifférence : je suis une ingrate, qui ne fais point assez pour vous : je suis une fille sans biens, sans espérances, inconnue en Espagne, et presque sans appui dans la maison même de mon père. Ajoutez-y que, depuis mes plus tendres années, mon triste cœur est en proie à la douleur : hélas ! lui sied-il bien d'aimer ? Est-ce au malheureux jouet de la fortune à ressentir les tendresses de l'amour ? Non, regardez-moi encore comme une insensible, qui vous ai trompé en vous disant que je vous trouve aimable ; guérissez-

vous, et laissez-moi fuir dans la solitude, pour y cacher mes chagrins, mon amour, et tous mes malheurs.

Elle prononça ces paroles d'une manière si touchante, que dona Elisa ne put retenir ses larmes. Pour moi j'attendis avec impatience la réponse du marquis. Il fut quelque temps à la faire, comme s'il eût médité ce qu'il devoit dire. Enfin il reprit ainsi, d'un ton plus tranquille que je ne l'aurois cru : Si vous m'exhortez sérieusement à vous haïr, ou à cesser de vous aimer, il faut, mademoiselle, que vous ayez une idée bien foible de ma passion, et je suis bien malheureux d'avoir réussi si mal à vous l'exprimer. Mais vous me rendez plus de justice; mon désespoir s'explique assez, et vous sentez bien qu'il répond à mon amour. Souffrez donc que, sans m'arrêter à cette étrange proposition, je détruise les obstacles que vous opposez à votre tendresse et à la mienne. Vous tirez les uns de vos peines passées et de la tristesse de votre cœur : ah, chère Diana! il n'est que trop vrai que vous ne m'aimez point. Si vous aviez pour moi la moindre partie de cette inclination dont vous m'avez flatté, vous éprouveriez quelque changement dans votre cœur, et la tristesse n'y tiendroit pas long-temps contre l'amour. Aimez-moi; je ne crains rien de votre tristesse quand vous commencerez à m'aimer. Pour l'autre obstacle qui consiste, dites-vous, en ce que vous êtes sans biens et sans appui, plût au

ciel que votre tendresse me fût aussi assurée, qu'il est facile à lèver ! Je vais vous découvrir, belle Diana, ce que j'ai tenu caché depuis mon départ de France. Je suis le fils unique de monsieur le duc de..... ce nom vous est sans doute connu : mon père m'aime, il tient un des premiers rangs du royaume, il est extrêmement riche ; ainsi je puis vous offrir une fortune assez brillante pour réparer le défaut de la vôtre. Que mon cœur seroit content de pouvoir vous rendre heureuse par la fortune et par l'amour !

Lorsque le marquis eut prononcé le nom de monsieur le duc son père, dona Elisa en fut surprise. Comme elle connoissoit cette illustre maison, elle me fit quelques reproches d'avoir laissé son frère et elle dans une ignorance qui les avoit empêchés de rendre ce qu'elle croyoit devoir au marquis. Elle ne me dit que deux mots ; mais elle ne put le faire si bas, que sa voix ne fût entendue de dona Diana. Cette belle personne sortit aussitôt ; et nous ayant aperçus, elle se plaignit en rougissant de cette espèce de trahison. Le marquis fut lui-même un peu déconcerté. Dona Elisa les prit tous deux par la main ; et après avoir fait quelques civilités au marquis sur ce qu'elle venoit d'apprendre, elle leur dit que puisque c'étoit une faute commise et que nous avions tout entendu, il ne falloit plus qu'ils fissent mystère de rien avec nous. Le marquis en convint. Dona Diana se défendoit encore et sembloit regretter tout ce

qu'elle avoit dit de trop passionné ou de trop obligeant. Hé, mademoiselle, interrompit le jeune amant, est-il possible que vous vous repentiez de m'avoir rendu pendant un moment le plus fortuné de tous les hommes ? Ne me l'avez-vous pas déjà fait payer bien cher ce moment si heureux, en voulant détruire l'espérance qu'un aveu charmant m'avoit fait concevoir ? Je prends dona Elisa et monsieur de Renoncour à témoin de vos difficultés et de mes raisons. Si vous m'honorez de quelque bonté, souffrez qu'ils soient nos juges, ils nous ont entendus : ou plutôt jugez souverainement vous-même de ma destinée, et faites-moi la grace de me dire, si, lorsqu'ils nous ont interrompus, mes dernières paroles avoient fait quelque impression sur votre cœur. Nous rentrâmes tous quatre dans le cabinet ; et nous étant assis, dona Diana prit la parole, après avoir rêvé un moment.

Je ne prétends point cacher, nous dit-elle, que les belles qualités de monsieur le marquis m'ont fait naître pour lui une très vive estime. A quelque état que le ciel me réserve, je la conserverai toute ma vie, et je me ferai un honneur d'avoir mérité sa tendresse. Mais quand je ne serois pas résolue de prendre le parti de la retraite et de surmonter tous les sentiments de mon cœur, je vous avoue, monsieur, continua-t-elle en s'adressant au marquis, que la connoissance que vous m'avez donnée de votre rang et de votre naissance suffiroit pour me confirmer dans cette

Digitized by Google

résolution. Je sais que cela est fort éloigné de vos espérances; mais voici mes raisons que je vous prie d'écouter. J'avois cru jusqu'à présent que je n'étois point capable d'aimer : la fausse tranquillité qui paroit dans mon humeur et sur mon visage ne m'empêchoit point de porter au fond de l'ame un continuel sentiment de tristesse, causé par tous les accidents d'une vie malheureuse, par la mort violente de ma mère et par l'état présent de ma fortune. Allons-nous cacher dans la solitude, me disois-je ; c'est le seul partage qui me reste ; je ne suis point faite pour le commerce des hommes. J'étois dans cette résolution et prête à l'exécuter quand j'ai commencé à vous voir : elle n'a pas changé, mais je ne sais comment il m'est arrivé, en vous voyant, de laisser entrer dans mon cœur des sentiments qu'il ne devoit jamais connoître. Je n'ai pas même eu la force de vous les déguiser. Qu'on est foible quand on aime! Je vous avoue encore qu'il n'y avoit que vous qui pussiez me rendre sensible ; et de quelque manière que le ciel dispose de moi, je sens bien que vous me serez toujours cher. Cependant, malgré cet aveu qui marque tant de foiblesse, je suis assez forte pour vous dire que mes premières raisons font encore plus d'impression sur moi que toute ma tendresse. Je vois ce que je perds en vous abandonnant, et je ne laisse pas d'être persuadée que l'intérêt de mon repos demande ce sacrifice. Vous avez cru répondre à mes difficultés, en m'apprenant

Digitized by Google

ce que vous êtes né, et les grandeurs que votre naissance vous met en état de m'offrir : mais c'est au contraire ce qui met le sceau à ma résolution. Je ne sais point me flatter : un peu de beauté et quelques foibles agréments ne réparent point ce qui me manque du côté de la fortune. Le fils unique de monsieur le duc de ..... n'est pas fait pour Diana de Velez ; et quand monsieur votre père fermeroit les yeux sur cette inégalité, ce que je crois impossible, je sais ce que ma gloire et ma tendresse même demandent de moi; je ne troublerai point le cours de votre fortune et les grandes alliances auxquelles votre naissance vous appelle. Adieu, monsieur, ajouta-t-elle en se levant, et tachant de cacher quelques larmes qui lui échappoient, ne me voyez plus. Vous n'en seriez pas plus heureux, et vous ne feriez qu'augmenter mes peines et précipiter le moment de ma retraite.

Le marquis se jeta à ses genoux pour l'arrêter. Dona Elisa fit aussi ses efforts pour l'engager à écouter quelques paroles; elle ne fit attention à rien, et sortant du cabinet, elle reprit seule le chemin des appartements. Dona Elisa fut obligée de la suivre, après avoir dit au marquis quelques mots de consolation. Elle nous renvoya aussitôt le comte, qui s'étoit retiré exprès, pour laisser plus de liberté à son ami. Il reconnut sans peine, à son air pensif et affligé, qu'il étoit maltraité par l'amour. Il le pria de lui communiquer ses

peines. Le marquis lui fit en soupirant le récit de ce qui s'étoit passé ; il fit mille plaintes amères de la résolution de dona Diana, il exagéra sa dureté, il la traita de cruelle et d'inhumaine ; et, après s'être épuisé en soupirs et en reproches, il en revint à confesser que c'étoit la plus aimable personne que le ciel eût formée, et qu'il ne l'avoit jamais trouvée si belle, si ingénieuse, si charmante que dans le moment même qu'elle l'avoit désespéré par ses rigueurs. J'observois en silence toutes ses agitations. J'étois bien aise de lui laisser essuyer les tourments de cette fâcheuse journée et de l'abandonner en quelque sorte à son propre cœur, pour essayer ensuite de le dégoûter de l'amour, en lui représentant ses amertumes telles qu'il les auroit éprouvées. C'est peut-être le plus sûr remède contre cette fatale passion. On la trouve trop belle et trop flatteuse quand on la considère de loin. Elle ne promet rien qui n'excite des désirs, et qui ne fasse naître des espérances de bonheur ; mais quand on en vient à l'expérience, et qu'après avoir mis en ligne de compte les tourments et les chagrins qu'elle fait sentir, on vient après cela à compter ses plaisirs, on en trouve quelquefois si peu, qu'on se détrompe sans peine de la fausse opinion qu'on s'en étoit formée.

Le comte, qui aimoit le marquis comme on aime une maîtresse, lui proposa toutes les ressources qu'il put s'imaginer, pour faire réussir son amour ou pour l'en guérir. Voyant qu'il n'écoutoit rien

pour sa guérison, il se tourna tout entier de l'autre côté. Le premier moyen qu'il lui offrit de se satisfaire, fut d'aller secrètement dans un cabinet qui étoit voisin de la chambre de dona Elisa, pour y entendre le discours des deux demoiselles, et juger par ceux de dona Diana de la véritable disposition de son cœur. Cette offre fut acceptée avidement. Nous montâmes au cabinet par un escalier dérobé. La porte qui communiquoit à la chambre étoit vitrée et couverte d'un rideau. Nous nous en approchâmes, après avoir eu la précaution de fermer doucement la fenêtre du cabinet; de sorte qu'étant dans l'obscurité, nous pouvions voir au travers du rideau et des vitres jusqu'aux moindres mouvements des deux demoiselles, et nous assurer que nous n'étions point aperçus. Dona Diana avoit le coude appuyé sur une table; et de la même main elle tenoit un mouchoir contre ses yeux, apparemment pour essuyer ses larmes. Dona Elisa étoit assise près d'elle, et tenoit son autre main dans les siennes. Ce spectacle étoit touchant. On peut juger s'il parut tel au marquis. La première que nous entendîmes distinctement fut dona Elisa. Je vois un parti, disoit-elle, qui peut vous rendre tranquille, du moins pour quelque temps: souffrez la tendresse du marquis, et livrez-vous à la vôtre, jusqu'à ce qu'il quitte l'Espagne et qu'il retourne chez son père. Si sa passion est aussi sincère qu'elle paroit, il ne manquera pas alors de remuer ciel et terre pour obtenir de vous épouser.

S'il l'obtient vous êtes heureuse ; si son père se montre inflexible, vous aurez du moins trouvé de la douceur à passer quelque temps dans cette espérance, et vous serez toujours libre de vous arrêter au parti que vous voulez prendre dès aujourd'hui. C'est une belle chimère dont vous me flattez, répondit dona Diana. Me persuaderez-vous qu'une personne du rang de M. le duc de..... consente jamais à me voir la femme de son fils ; une infortunée comme moi, qui n'aurai à ses yeux pour tout mérite que ma tendresse et la passion d'un jeune homme de dix-huit ans ? Comment voulez-vous qu'une espérance si folle puisse servir à me rendre tranquille ? Et puis ne vous ai-je pas dit qu'il y consentiroit en vain ? Je ne suis point faite comme le commun des femmes. Je ne veux pas devoir ma fortune à l'amour. Il faudroit que le marquis me fît le sacrifice de la sienne ; et quoique ce fût la plus grande marque de tendresse qu'il pût me donner, je ne serois point heureuse en jouissant d'un bonheur qui lui coûteroit si cher.

Mais, reprit dona Elisa, seriez-vous la première femme dont un amant auroit fait la fortune ? N'est-ce pas une chose que nous voyons arriver tous les jours ? D'ailleurs la distance est-elle donc si grande entre vous et le marquis ? Si vous êtes sans biens, vous avez de la naissance. Et comptez-vous pour rien les charmes de la jeunesse et de la beauté ? Vous auriez trop d'avantage sur le marquis, si, avec tant d'attraits et de

Digitized

mérite, vous étiez aussi riche que lui. Ne faut-il pas qu'il paye de quelque chose le bonheur d'être aimé de vous? Croyez-moi, un amant riche doit être assez content de ses richesses, lorsqu'elles servent à lui assurer la possession d'une femme aimable : et s'il est honnête homme, il doit sentir que ce qu'il donne ne vaut pas ce qu'il obtient. Non, non, répliqua dona Diana en soupirant, vos raisons ne me persuadent point. Je vois trop ce que j'aurois à craindre en suivant le penchant de mon cœur. C'en est fait, je le surmonterai, quoi qu'il m'en coûte; et puisqu'il faut que je sois malheureuse, j'aime mieux l'être en me faisant cette violence, qu'en m'exposant à des peines dont le remède seroit encore plus difficile. Je ne conçois point quelles seroient ces peines, interrompit Elisa. Ah! vous ne les concevez point, répondit la tendre Diana. Un jeune homme aussi vif que le marquis est-il capable d'aimer long-temps? Je veux croire que sa passion est sincère aujourd'hui; peut-être est-ce la première occasion qu'il ait eue d'aimer : mais quelle apparence qu'il puisse être constant? Supposons qu'il m'épouse, et que son père y consente, sa passion s'affoiblira; il sentira qu'il aura trop fait pour moi; il me traitera avec indifférence, et peut-être avec mépris; et moi qui sais à quel point je suis touchée, moi qui ne continuerai de le voir que pour l'aimer de plus en plus, je périrai de douleur, et je n'aurai plus que la mort pour finir mon désespoir.

Comme elle finissoit ces mots, le marquis, qui ne se possédoit plus, ouvrit brusquement la porte du cabinet; et sans faire attention que son amante, ou du moins dona Elisa, pouvoit être choquée de la liberté que nous avions prise de les écouter, il fut se jeter à leurs genoux, et leur demanda en grace d'entendre ce qu'il avoit à leur dire. J'aurois peine à rapporter son discours, quoique j'aie toujours eu soin, dans nos voyages, d'écrire le soir ce qui nous étoit arrivé d'intéressant pendant le jour. Jamais l'amour ne s'exprima avec plus de grace et d'éloquence, ni d'une manière plus tendre et plus touchante. Dona Diana n'y put résister. Elle n'eut pas même la force de l'empêcher de prendre sa main, qu'il tint plus d'une demi-heure dans les siennes. Enfin la paix se fit, et l'on convint de s'aimer éternellement. Le marquis promit de faire partir son valet de chambre pour aller à Paris faire part de tout à M. le duc, et le prier de consentir à son bonheur. Il assura son amante qu'il en étoit trop aimé pour appréhender qu'il s'y opposât, sur-tout lorsqu'il lui feroit entendre que sa vie même en dépendoit. Il tira parole de moi que je joindrois une lettre à la sienne, pour rendre témoignage du mérite et de la condition de dona Diana. Je ne voulus point lui refuser cette satisfaction, sachant de quelle manière je m'y prendrois pour écrire. Nous passâmes encore une heure chez le comte de Mancenez. Nous convînmes avec dona Diana que nous l'y verrions tous les jours

Digitized by Google

après-midi, et qu'elle s'y rendroit un peu plus tôt qu'elle n'avoit accoutumé, afin que nous pussions nous entretenir avant l'arrivée des dames qui venoient ordinairement passer l'après-dînée avec dona Elisa.

Le marquis étoit si content de sa bonne fortune, et si impatient de faire partir Le Brun, son valet de chambre, qu'il vouloit retourner droit à notre logis, et finir l'affaire le jour même. Je le fis souvenir que nous avions promis la veille une visite à M. le marquis de Leide, et que c'étoit le temps de la rendre. Il me suivit avec assez de peine. Nous ne le trouvâmes point à son hôtel; mais comme nous en sortions, nous vîmes passer M. le duc de Saint-Aignan, ambassadeur de France, qui revenoit de la campagne dans son carrosse. Il nous aperçut, et nous fit l'honneur de nous saluer, ce qui me fit prendre la résolution d'aller sur-le-champ lui rendre nos devoirs. Il nous reçut avec beaucoup de civilité. L'intrigue amoureuse du marquis fut la seule raison qui m'empêcha de nous faire connoître. Je pris le parti d'attendre qu'il fût dans une situation un peu plus tranquille. Nous allâmes voir de là don Juan de Pastrino, à qui nous devions cette visite. Je remarquai dans la réception qu'il nous fit un air contraint dont je ne pus ce jour-là deviner la cause. Nous ne la connûmes que trop quelque temps après. Notre dernière visite fut chez M. le duc de Montalto, qui nous retint à souper. On y

parla de cent choses différentes dont je n'ai pas dessein de grossir ces mémoires.

Il fallut céder aux instances du marquis lorsque nous fûmes retournés chez don Porterra. Il voulut écrire à M. le duc avant que de se mettre au lit ; j'écrivis aussi, et nous avertîmes Le Brun de se disposer à partir le lendemain pour Paris. Ma lettre n'étoit qu'un récit de ce qui nous étoit arrivé depuis que nous étions en Espagne. J'exposois la passion du marquis, son origine, ses circonstances, ses excès, l'inutilité de mes soins pour l'empêcher de naître ou pour l'arrêter, et, sans déguiser la mauvaise fortune de dona Diana, je faisois le portrait de ses charmes d'une manière qui satisfit le marquis. Dans le fond, il étoit impossible de louer trop cette aimable fille, et difficile de la louer assez. Je finissois en priant M. le duc de nous faire connoître ses volontés. Je crois, lui disois-je, que, dans l'état où est le marquis, il faut du moins le traiter avec indulgence, et lui laisser espérer quelque chose. On ne le ramèneroit point par la rigueur. Le temps, l'absence, et votre bonté, contribueront à le guérir. Je ne lus point ces dernières lignes au jeune amant.

Pour lui, son cœur se montroit tout entier dans sa lettre. Elle étoit courte, mais d'une vivacité qui répondoit à son caractère. On ne sera pas fâché de la voir ici.

« Un fils, dans la situation où je me trouve, « craindroit tout de la sévérité d'un autre père.

Digitized by Google

« Mais je sais le fond que je dois faire sur l'indul-
« gence du mien ; et si le respect et l'attachement
« que j'ai pour lui n'ont point de bornes, je lui
« dois bien ces sentiments, puisque sa tendresse et
« sa bonté n'en ont jamais eu pour moi. Un père
« si aimable voudroit-il la mort d'un fils si res-
« pectueux ? Oui, monsieur, ma vie dépend d'un
« mot de votre main. J'aime avec plus de passion
« qu'on n'a jamais aimé. Monsieur de Renoncour
« vous dira si le ciel fit jamais rien de plus char-
« mant que ce que j'aime. Je me jette de cœur à
« vos genoux, pour vous conjurer d'approuver
« mon amour. A quel désespoir me livrez-vous
« si vous ne m'écoutez pas ! Le premier courrier
« d'Espagne vous apprendroit la nouvelle de ma
« mort. J'ouvrirai en tremblant la réponse dont
« vous m'honorerez. Si j'ai le malheur de la trou-
« ver contraire à mes espérances, ce sera en me
« perçant le cœur que je vous prouverai l'obéis-
« sance et le respect avec lequel je suis, etc. »

Je lui dis en riant, lorsqu'il m'eut lu sa lettre, qu'il y avoit un peu de folie dans sa passion, et qu'on ne parloit pas à tout moment de se donner la mort quand on avoit la raison bien saine. Que voulez-vous ? me répondit-il, je ne suis plus à moi : mon ame ne m'est pas plus nécessaire pour vivre que ma chère Diana. On ne connoit la force de l'amour qu'au moment qu'on l'éprouve. Et vous, cher papa, ajouta-t-il, qui êtes si prodigue de morale, ne vous ai-je pas attendu dire dans

l'abbaye de....., que vous vous seriez ôté mille fois la vie après la perte de votre épouse, si vos amis n'eussent retenu vos mains? Je n'ai garde de vouloir être plus sage que vous. Vous êtes un malin, lui dis-je après l'avoir embrassé, qui me reprochez mes foiblesses pour autoriser les vôtres. Je ne pensois pas que vous vous souvinssiez de ce que je racontai il y a trois mois à M. le duc, et je vois bien que c'est ce souvenir qui vous a fait compter sur mon indulgence. Sachez néanmoins qu'il faut mettre beaucoup de différence entre le juste regret que cause la perte d'une chère épouse, et le désespoir où vous dites que votre passion est capable de vous faire tomber. L'un pourroit être fort pardonnable, tandis que l'autre ne le seroit guère. Tous les excès sont des vices; mais s'il y a quelque chose qui puisse les justifier, c'est l'innocence de leur cause. Or, un attachement tel que le vôtre cesseroit d'être innocent s'il s'écartoit le moins du monde des bornes de la raison. Voyez donc maintenant, ajoutai-je, comment il faut juger de mes excès passés et de ceux dont vous vous croyez capable aujourd'hui. Les miens pouvoient être excusés en quelque sorte par la nature de mon affection qui n'avoit rien que de légitime; au lieu que les vôtres feroient connoître clairement que votre passion est criminelle parcequ'elle n'en doit produire aucun tant qu'elle se conservera pure et innocente.

LIVRE VIII.

Le départ de Le Brun rendit le marquis assez tranquille. J'espérois l'être aussi, du moins jusqu'à son retour. Nos exercices du matin se firent pendant quelque temps avec beaucoup d'ordre et d'application. Nous allions presque immédiatement après le dîner chez le comte de Mancenez, où nous passions une heure ou deux avec dona Diana et dona Elisa. Lorsqu'il leur venoit compagnie nous les quittions sans nous laisser voir, et nous passions le reste du jour en visites ou en parties de promenade et de plaisir. Nous eûmes l'honneur de saluer le roi à la suite de M. l'ambassadeur, et quelque temps après celui de baiser la main de la reine avec les seigneurs et les dames le jour de sa naissance. On quitta le deuil ce jour-là, et toute la cour le passa en réjouissances. Le marquis de Leide, le duc de Montalto, don Antonio del Valle, lieutenant général et gouverneur de Sarragosse, le marquis de Grimaldo même, et quantité d'autres seigneurs, nous combloient de civilités et d'amitié quoiqu'ils ne connussent le marquis que sur le pied d'un gentilhomme de distinction. En un mot, nous étions contents de Madrid et de la cour d'Espagne, lorsqu'une bizarre aventure nous précipita dans mille chagrins. Je

suis obligé de reprendre la chose d'un peu plus haut.

Quelques jours après le départ de Le Brun, nous sortions sur les sept heures du soir de chez M. le duc de Saint-Aignan, où nous avions passé l'après-midi au jeu. Nous fûmes rencontrés dans la rue par un jeune homme assez mal vêtu qui reconnut le marquis, et qui le salua par son véritable nom. Le marquis se remit aussi son visage, et se souvint de l'avoir vu au collège où ils avoient été compagnons d'école. Hé, bon jour, mon pauvre Brissant, lui dit-il; que faites-vous donc à Madrid? Vous voilà dans un triste état. Brissant répondit que nous ne voyons qu'une partie de sa misère; qu'il étoit sans un sou, et qu'il ne faisoit qu'arriver à Madrid dans l'espérance d'y trouver quelque seigneur français qui le voulût prendre à son service pour retourner en France avec lui. Le marquis n'avoit que Deschamps pour le servir dans l'absence de son valet de chambre; il m'expliqua en deux mots ce que c'étoit que Brissant, et me pria de trouver bon qu'il le prît avec nous. J'y consentis volontiers. Il nous suivit à notre logement où nous retournâmes sur-le-champ en sa faveur. Nous le fîmes revêtir d'un habit de Le Brun en attendant qu'on pût l'habiller de neuf. Il mangea comme un homme affamé; et lorsqu'il fut un peu remis de ses fatigues, il vint nous rejoindre dans notre chambre où nous étions à souper. Le marquis m'avoit raconté, pendant ce temps-là,

Digitized by Google

que, quoique Brissant fût plus âgé que lui de cinq ou six années, ils avoient étudié cinq ans dans les mêmes classes; qu'il s'y étoit toujours distingué par son esprit; qu'il passoit même pour être d'une honnête famille; et qu'il étoit surprenant que nous l'eussions trouvé en si mauvais ordre. Je jugeai moi-même à sa figure, en le voyant un peu mieux mis, qu'il avoit eu de l'éducation, et qu'il ne manquoit point de savoir faire. Il étoit de belle taille, le teint fort basané, mais l'air délié et même un peu effronté. Brissant, lui dit le marquis, je vous constitue mon valet de chambre jusqu'au retour de Le Brun; mais je veux savoir auparavant par quelle aventure je vous ai trouvé si mal équipé dans ce pays-ci. Il nous raconta ainsi son histoire.

Un peu de libertinage et le désir de connoître les voisins de la France m'engagèrent à quitter Paris il y a sept ou huit mois. J'appris que le marquis de Durazzo, envoyé extraordinaire de la république de Gènes, avoit reçu à Versailles son audience de congé et qu'il se préparoit à partir; cette occasion me parut favorable. Je volai mille écus à mon père pour les frais de mon voyage; et m'étant mis fort proprement, j'allai voir le marquis de Durazzo et je le priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de lui tenir compagnie jusqu'à Gènes. Il me prit pour un jeune gentilhomme qui étoit dans le dessein de voyager, et sa réponse fut telle que je la désirois. Nous partîmes. J'avois

pris à Paris un valet que le hasard m'avoit présenté. C'étoit un Italien de bonne mine nommé Andredi, qui s'étoit trouvé à la porte du marquis de Durazzo lorsque j'en sortois, et qui, apprenant que j'allois faire le voyage d'Italie, s'étoit offert à mon service. Il savoit parfaitement les fortifications et il dessinoit admirablement. Mais quoique ces talents pussent l'aider à vivre, il se trouvoit obligé, comme je l'ai su depuis, à quitter Paris, pour éviter la justice, avec laquelle il s'étoit mis fort mal. On ne l'eût pas pris d'ailleurs pour un fripon ni pour un valet, tant il copioit naturellement l'homme d'honneur et de distinction. Nous arrivâmes à Gênes. J'y voulus soutenir l'air d'opulence que j'avois pris sur la route; ma bourse s'épuisa en peu de temps. Andredi, qui avoit plus d'expérience que moi, s'aperçut que mon humeur devenoit triste; et comme il vit diminuer ma dépense, il comprit aisément la cause de mon mal. Il m'en fit connoître quelque chose. Je n'ignorois pas son adresse et j'étois content de son affection; je pris le parti de lui découvrir nettement mon embarras. Il me demanda d'abord s'il ne me restoit absolument rien. Environ cinquante écus, lui dis-je; mais je dois davantage. Vos dettes, reprit-il, sont une bagatelle. Quittons Gènes. Il n'est pas besoin d'avertir vos créanciers. Malte est menacée par les Turcs, et les chevaliers s'y rendent de toutes parts; allons profiter du trouble et tâcher d'y faire quelque dupe. Je lui représentai

qu'étant sans argent, je n'aurois pas l'effronterie de me mêler parmi des personnes de qualité, qui s'apercevroient bientôt de notre dessein. Il me dit là-dessus que s'il n'appréhendoit de me déplaire, il me proposeroit un autre parti; et l'ayant pressé de continuer, il m'assura que si je voulois lui remettre ce qui me restoit d'argent et lui prêter mes habits qui convenoient à peu près à sa taille, il s'engageoit à me conduire à Malte sans péril et à m'y faire subsister sans peine. Après quelque incertitude j'acceptai la proposition par nécessité. Nous changeâmes ainsi de condition, et je devins le valet après avoir été le maître. Andredi ménagea adroitement notre fuite et notre embarquement. Nous abordâmes heureusement à Malte. On s'y croyoit à la veille d'être attaqué par les Turcs, ce qui faisoit faire exactement la garde au port. Nous fûmes interrogés sur le dessein qui nous amenoit. Andredi demanda qu'on nous conduisît au grand-maître, qui s'appeloit don Perellos de Roccafoul. J'admirai la hardiesse avec laquelle il lui déclara qu'il étoit ingénieur et qu'il s'étoit fait quelque réputation dans cet art; qu'ayant appris le péril où Malte étoit d'être attaquée, il venoit offrir ses services à la religion. Le grand-maître le remercia de sa bonne volonté, lui parla de fortification; et l'ayant trouvé fort intelligent, il ordonna que nous fussions traités avec distinction. Quelques chevaliers furent nommés pour nous montrer les

Digitized by Google

nouveaux ouvrages qu'on avoit faits autour de la ville, sur-tout à la Valette, où l'on avoit beaucoup travaillé. Andredi raisonna sur tout ce qu'il vit avec une capacité qui le fit admirer ; il montra quelques endroits foibles, il donna de bons avis pour les réparer : on agréa ses services et on lui promit qu'il seroit content de la reconnoissance de l'ordre. Nous formions tous deux mille projets flatteurs, fondés sur l'estime du grand-maître et des chevaliers. Un jour qu'Andredi rentroit au soir dans l'endroit où nous étions logés, je lui trouvai un air de frayeur qui m'épouvanta. Nous sommes perdus, me dit-il ; il faut quitter Malte sans nous arrêter un moment. Je viens d'apercevoir un chevalier que j'ai servi autrefois en qualité de valet de chambre, et à qui je volai sa montre et tout son argent. C'est fait de moi s'il me reconnoît. Son discours me fit pâlir. Nous sortîmes de la ville le soir même, et nous cherchâmes quelque vaisseau prêt à partir. Il s'en trouva heureusement un qui alloit mettre à la voile pour transporter quelques marchandises à Napoli de Romanie, capitale de la Morée. Nous y fûmes reçus pour peu de chose. Andredi s'aperçut sur la route que le capitaine marchand étoit un homme brutal, dont les manières dures faisoient souvent murmurer l'équipage. Il forma là-dessus un dessein digne de lui. Ce fut de gagner les matelots, pour se rendre maître du vaisseau, en leur promettant de leur abandonner une partie des

marchandises. Il réussit plus promptement qu'il n'espéroit ; et lorsqu'il se crut assuré d'eux, il poignarda en plein jour le capitaine et jeta son corps dans la mer. Nous allâmes débarquer dans un petit bourg assez désert, sur la côte de la Morée. Le partage des marchandises se fit de bonne foi. Andredi proposa ensuite aux matelots de se remettre en mer pour achever de s'enrichir en pillant. Tous y consentirent. Il nous fit prendre le chemin de Raguse, d'où il étoit, dans le dessein d'y vendre nos marchandises et d'y mettre le vaisseau en état d'attaquer et de se défendre. Tout cela fut exécuté heureusement. Nous commençâmes à mener la plus malheureuse vie du monde. Andredi connoissoit les côtes ; nous descendions la nuit au nombre de vingt-quatre, bien armés, et résolus à tout évènement ; nous allions frapper doucement à la porte d'une maison qui nous paroissoit opulente. Andredi parloit seul et trouvoit toujours quelque moyen de se faire ouvrir. Nous ne prenions que l'argent, soit monnoyé, soit en vaisselle. Lorsqu'une maison étoit pillée, Andredi y laissoit trois hommes, pour empêcher le bruit ou la résistance, et nous en allions faire autant à cinq ou six autres. Nous amassâmes ainsi, dans l'espace d'un mois, plus de cinq cent mille livres, sans compter une infinité de cuillères, fourchettes, tasses et d'autres meubles d'argent. Un jour que nous étions descendus à terre, pour nous pourvoir de vivres et prendre de l'eau

douce, nous aperçûmes du haut de la côte, quoique le lieu fût écarté, un château de fort belle apparence. Andredi nous défendit aussitôt d'avancer. Voilà une proie, nous dit-il, qui est destinée pour nous. Rentrons dans le vaisseau jusqu'au soir. Il détacha seulement deux hommes de la troupe pour aller sans armes examiner les avenues du château. Ils revinrent avec les lumières nécessaires, et nous attendîmes la nuit. Nous sortîmes tous, c'est-à-dire au nombre de trente. Nous arrivâmes sans bruit à la porte du château. Andredi frappa; mais, malgré son adresse, il ne put réussir à se faire ouvrir. Le portier s'obstina à répondre qu'il n'ouvroit jamais la nuit. Nous résolûmes d'enfoncer la porte. Elle le fut en un instant; mais le bruit ayant été entendu des appartements, le seigneur du lieu, ses deux fils et cinq ou six domestiques eurent le temps de s'armer et de venir au devant de nous. Ils se défendirent en braves et nous tuèrent deux hommes. La colère nous fit fondre sur eux sans ménagement; nous les massacrâmes tous. C'est l'unique fois qu'Andredi nous ait fait verser du sang. Nous montâmes alors librement dans toutes les chambres. Nous sûmes trouver le coffre fort et la vaisselle, et nous fîmes un gros butin. Comme nous nous préparions à nous retirer, Andredi nous dit : Camarades, la nuit est peu avancée, et nous ne risquons rien à la passer ici; croyez-moi, voyons si nous trouverons à la cuisine et à la cave de quoi

faire bonne chère. Les uns allèrent à la cuisine ; je descendis à la cave avec Andredi et quelques autres. Il fallut enfoncer la porte, dont nous n'avions pas la clef. Nous n'y fûmes pas plutôt entrés, que nous entendîmes des cris épouvantables, qui nous obligèrent de mettre aussitôt l'épée à la main. Les cris redoublèrent. Tous nos compagnons, les ayant entendus, vinrent nous joindre avec leurs armes. Enfin, nous étant avancés, nous vîmes trois femmes à demi nues, qui se jetèrent à genoux en nous demandant la vie. On la leur promit en les faisant relever. C'étoit la fille du seigneur que nous avions tué, une femme de chambre et une servante. La frayeur les avoit fait lever au bruit de notre arrivée, et elles s'étoient retirées dans la cave, où elles se croyoient en sûreté. Nous les fîmes remonter avec nous. Andredi abandonna la femme de chambre et la servante aux matelots ; et trouvant la demoiselle jolie, il se la réserva, pour en faire son épouse. Il leur fit prendre tous leurs habits. Elles furent emmenées avec le reste du butin, après que nous eûmes passé deux ou trois heures à table. Mais, ce qui est encore plus affreux, c'est que quelques uns de nos camarades, à demi ivres, mirent en sortant le feu au château, dans tous les endroits d'où la flamme pouvoit se répandre plus promptement. Nous reprîmes ainsi le chemin de la mer, et nous étant embarqués aussitôt, nous nous éloignâmes de la côte.

Je vous avoue, continua Brissant, que cette aventure me fit horreur. Je commençai à ouvrir les yeux sur le genre de vie où j'étois engagé. Andredi me parut un homme exécrable, et tous nos camarades autant de démons, qui ne pouvoient être punis par des supplices assez cruels. Je pris la résolution de les abandonner, et je ne pensai plus qu'à m'en procurer les moyens. Je les aurois trouvés facilement, s'il n'eût été question que de moi; mais j'aurois voulu sauver des mains de ces furieux la jeune demoiselle qu'ils avoient enlevée du château. Andredi en paroissoit éperdument amoureux. Il voulut l'épouser solennellement, c'est-à-dire lui donner sa foi et recevoir la sienne en présence de toute la troupe; car on juge bien que nous étions sans prêtres et sans étoles. Son dessein étoit de la faire respecter de ses gens par cette cérémonie, et d'arrêter les désirs qu'ils auroient pu porter sur elle. Le jour fut marqué pour la fête. On devoit descendre à terre dans quelque endroit assuré, et se réjouir sans mesure. La tristesse de cette pauvre fille me faisoit pitié. Elle se regardoit comme une victime destinée à la mort plutôt qu'à des noces. Le changement de son visage marquoit assez son désespoir. Je trouvai le moment de lui parler sans être entendu. Mademoiselle, lui dis-je, je ne puis vous dire que deux mots; écoutez-les bien : j'ai résolu de quitter cette troupe de scélérats. Si vous voulez fuir avec moi, soyez attentive à toutes mes

Digitized by Goo

démarches; je vous ferai signe lorsqu'il sera temps de me suivre. Ma jeunesse et mes manières, qu'elle trouva peut-être un peu moins barbares que celles des autres, la persuadèrent que j'agissois sincèrement. Elle me répondit, en joignant les mains, qu'elle me regarderoit comme son dieu et son sauveur. Nous étions en pleine mer, et le temps étoit très serein; ce qui me faisoit craindre pour le succès de mon dessein. Mais le ciel, qui vouloit sauver l'honneur de cette infortunée demoiselle, permit que le vent nous jetât, en peu d'heures, sur la côte de l'île de Corse, au-dessous d'une ville appelée la Bastide. Le rivage étoit commode. On convint de prendre terre; et, les environs ayant paru déserts, Andredi fut le premier qui nous conseilla de passer la nuit dans un petit bois qui étoit à cent pas de la mer. Nous y portâmes des vivres. L'endroit fut trouvé si riant, qu'on assigna le lendemain pour la fête du mariage. Dès le soir même, on commença les réjouissances; et, dans le temps que j'excitois mes camarades à boire, je me ménageois adroitement, pour me conserver la tête libre. On s'endormit bien tard dans la nuit. Andredi avoit fait accommoder une espèce de lit pour la demoiselle, en lui disant galamment qu'il l'occuperoit le lendemain avec elle, et qu'il avoit trop souffert depuis deux jours. Ses manières n'étoient pas toujours d'un corsaire; et, à la réserve de quelques libertés, qu'elle étoit contrainte de

souffrir quelquefois, il la traitoit fort respectueusement. Je me glissai doucement auprès d'elle, lorsque je crus tous mes compagnons endormis. Je lui pris la main; ce qui ne l'effraya point, parcequ'elle m'attendoit. Elle se leva sans bruit. Nous nous enfonçâmes dans le bois, du côté opposé à la mer, dans la crainte d'être entendus de la sentinelle, qui n'étoit qu'à trente ou quarante pas de nous. Le bois n'étoit pas épais, et nous en sortîmes heureusement, après avoir marché environ un quart d'heure. Je la pressois sans cesse d'avancer. Nous reprîmes sur la gauche, au long de la mer, parceque j'avois entendu dire à quelques uns de nos gens que la Bastide étoit de ce côté-là, et que nous n'en étions éloignés que de quatre ou cinq lieues. A peine en eûmes-nous fait une, que la demoiselle, qui avoit marché jusqu'alors avec courage, me dit qu'elle n'en pouvoit plus, et qu'il lui étoit impossible d'avancer. Il faut se faire effort, lui dis-je; nous sommes exposés à être poursuivis, et il n'y auroit pas de sûreté à s'arrêter ici. Hélas! me répondit-elle, ôtez-moi donc la vie; car je n'ai plus la force de faire un seul pas. Elle s'assit à terre, et elle tremblioit d'une manière à inspirer la compassion. Je remarquai, malgré la nuit, qu'elle étoit sans souliers. Andredi les lui avoit fait ôter le soir, et la crainte de l'éveiller l'avoit empêchée de les reprendre en se levant. Je lui dis qu'il falloit qu'elle eût extrêmement souffert, en marchant dans cet

Digitized by Google

état par des chemins difficiles ; elle m'assura qu'elle avoit senti des douleurs inexprimables, et qu'elle croyoit avoir les pieds tout en sang. Enfin, comme il étoit dangereux de demeurer là plus long-temps, je lui proposai de se mettre sur mes épaules, et je la portai ainsi l'espace de plus d'une lieue. Je commençois moi-même à perdre les forces. Je lui demandai si elle ne pourroit pas me soulager un peu, en marchant quelque temps à pied. M'ayant répondu qu'elle croyoit le pouvoir, je lui fis mettre mes souliers, et je marchai moi-même pieds nus, la tenant par-dessous le bras pour la soutenir. Le jour commençoit à paroître. Nous aperçûmes quelques maisons qui avoient l'apparence d'un village; nous en prîmes le chemin pour y trouver du secours. Il étoit trop tard pour ma pauvre compagne. Elle se laissa tomber tout d'un coup; et, comme je voulois la relever, pour la reprendre sur mes épaules, elle me dit qu'elle se mouroit, et qu'elle n'espéroit pas pouvoir aller plus loin. Hé ! mademoiselle, lui dis-je, prenez courage, il ne reste plus que cinq cents pas; je perdrai la vie plutôt que de vous abandonner. Je suis morte, me répondit-elle d'une voix foible. Voilà une mort bien cruelle. Hélas ! qu'ai-je fait au ciel pour en être traitée avec tant de rigueur? O mon Dieu ! ayez du moins pitié de mon ame ! Je la pris par la main, qu'elle serra, comme pour me remercier de mes services, et elle expira un moment

après. Je me sentis si touché et si affoibli, que je crus être aussi à ma dernière heure : mais la fraîcheur du matin et quelques moments de repos m'ayant un peu remis, je me chargeai du corps, et je le portai jusqu'au village, où je donnai quelqu'argent au curé pour le faire enterrer. Quoique je n'eusse pu emporter toute ma part du butin, qui étoit sur le vaisseau dans des coffres communs, j'avois sur moi vingt ducats qui me furent d'un grand secours. On m'apprit que je n'avois plus que trois lieues jusqu'à la Bastide. Je m'y fis conduire sur un mulet par un paysan. J'y arrivai à dix heures du matin. Cette ville est la capitale de l'île de Corse. Il y avoit un gouverneur pour la république de Gênes, à qui elle appartient. J'y demeurai quelques jours pour me reposer, et pour attendre le départ de quelque vaisseau. Le premier qui mit à la voile fut un bâtiment majorquain, chargé de marchandises pour Palma. Je profitai de l'occasion. J'étois bien aise de voir l'Espagne, assuré de retourner ensuite aisément en France. Notre navigation fut courte et heureuse; mais, nous étant avancés sans précaution vers Palma, nous tombâmes dans la flotte du chevalier d'Hasfeld, qui étoit parti de Barcelone pour aller soumettre cette ville au roi d'Espagne. Elle tenoit encore pour l'archiduc Charles d'Autriche. On saisit notre vaisseau, et l'on nous obligea de suivre sa flotte. Le chevalier d'Hasfeld avoit dessein d'abord de faire sa descente sur une plage, du côté

Digitized by Google

de Palma, où les rebelles s'étoient retranchés; mais le vent étant devenu contraire, on tourna vers le nord. Le comte de Lescherenne, maréchal de camp, eut ordre d'aller reconnoître la côte et les hauteurs; et sur le rapport qu'il fit que les ennemis ne paroissoient point, le débarquement commença à cinq heures du soir, et fut achevé à dix ou onze heures sans la moindre résistance. La rade s'appeloit Cala Ferrera. J'obtins la permission de descendre en qualité de passager français. Je me mis au service, parmi les volontaires du régiment de la marine. Nous marchâmes vers Alcudia, continua Brissant, qui vouloit raconter aussi ses exploits militaires : c'est une ville assez forte, à l'orient de l'île, environ à sept lieues de Palma. Le chevalier d'Hasfeld prit le devant, à la tête d'un détachement dont j'étois, pendant que le reste des troupes suivoit en diligence. A son approche, les habitants forcèrent le gouverneur et la garnison, composée de trois ou quatre cents hommes, de se rendre à discrétion. Il se trouva dans la place cinquante-deux pièces de canon, et quantité de munitions et de vivres. Nous primes de là le chemin de la capitale, qui ne fit pas plus de résistance. Mylord Forbes et un officier allemand en sortirent pour traiter des conditions; mais ils en proposèrent de si peu raisonnables, qu'elles ne furent point acceptées. On fit avancer l'artillerie, qui avoit débarqué à la baie de Porras. Lorsqu'on eut tout disposé pour l'attaque, don

Rubi, colonel espagnol, qui commandoit dans la place, offrit de capituler. Avant qu'on eût pu lui faire réponse, un corps de troupes, sorti de la ville, attaqua la brigade française de Beauvoisis; mais il fut repoussé vigoureusement, et avec perte. Le chevalier d'Hasfeld envoya aussitôt un trompette dans la place, pour la sommer de se rendre si elle ne vouloit être exposée aux dernières rigueurs. Dès le soir, don Rubi fit sortir un officier avec quelques articles de la capitulation qu'il prétendoit obtenir. Le chevalier les accorda. La garnison, composée de quinze cents Allemands, fut transportée en Sardaigne, et nous trouvâmes dans la place plus de deux cents pièces d'artillerie. Je quittai le régiment de la marine lorsque je vis la guerre presqu'aussitôt finie que commencée. Il me restoit peu d'argent. J'offris mes services à un officier espagnol qui s'embarquoit pour Cadix. Il me promit des gages considérables; mais n'en ayant pu tirer un sou, dans l'espace de deux ou trois mois que j'ai passés à Cadix avec lui, j'ai pris la résolution de venir à Madrid, où vous avez eu la bonté de me recevoir.

Brissant, tel qu'on vient de le connoître par son histoire, devint bientôt l'homme de confiance du marquis. Il le chargeoit de toutes ses commissions, et rien ne lui paroissoit bien fait, s'il ne venoit de sa main. C'est un usage, en Espagne, que les amants donnent, pendant la nuit, des sérénades à leurs maîtresses. Les rues de Madrid

Digitized by Google

retentissent du son des guitares et d'autres instruments. Le marquis se crut obligé de faire cette galanterie à dona Diana, pour se conformer au goût espagnol. S'il m'en eût parlé, peut-être aurois-je eu la complaisance de lui accorder quelquefois cette satisfaction; mais il craignit de m'y trouver opposé, et Brissant fut seul honoré de sa confidence. Il couchoit, à la place de Le Brun, dans un cabinet qui touchoit à la chambre du marquis. Tous les soirs ils sortoient ensemble lorsque j'étois endormi, et s'en alloient passer deux ou trois heures sur le pavé de Madrid, avec une bande de joueurs d'instrûments. Ils rentroient avec tant d'adresse et de précaution, que ni don Porterra, ni moi, n'en aperçûmes jamais rien. Dona Diana ignoroit elle-même de qui lui venoit cette mélodie; car, sage comme elle étoit, et pleine de tendresse pour son jeune amant, elle eût désapprouvé cette folie, qui l'exposoit à de mauvaises rencontres, et qui pouvoit altérer sa santé. Une nuit, après avoir joué long-temps devant la fenêtre de dona Diana, le marquis se mit dans la tête d'aller donner le même plaisir à dona Elisa, sa bonne amie. J'ai déjà dit que don Juan de Pastrino en étoit amoureux; peut-être que, n'ignorant pas que nous passions tous les jours quelques heures chez le comte de Mancenez, nos visites l'avoient rendu jaloux: c'est ce que j'ai pensé depuis, en rappelant la froideur avec laquelle il nous avoit reçus lorsque nous l'étions

allé voir. Quoi qu'il en soit, il se trouva dans la rue de dona Elisa dans le temps que le marquis y faisoit son concert; et, la jalousie le rendant furieux, il vint fondre, avec un de ses amis, sur les joueurs, dont il brisa les instruments. Le marquis tomba sur eux l'épée à la main. Heureusement que Brissant en avoit une, et qu'il savoit s'en servir. Les deux Espagnols se défendirent vaillamment. Don Juan perça le marquis d'un grand coup; mais dans le même moment il en reçut un de lui qui le fit tomber roide mort. Brissant combattoit contre l'autre, qui prit la fuite lorsqu'il eut vu son ami sans vie et sans mouvement. Les joueurs, que la crainte avoit dispersés, se rapprochèrent. Le marquis se soutenoit encore sur ses pieds; mais, les forces lui manquant bientôt, il tomba sans connoissance. On me le rapporta dans cet état.

Qu'on juge de ma surprise et de mon désespoir. Je le crus mort; et comme j'avois été réveillé brusquement par ceux qui l'apportoient, le saisissement et la douleur me mirent dans une des plus affreuses situations où je me sois trouvé de ma vie. Est-il mort? dis-je à Brissant avec un regard qui le fit trembler. Hélas! monsieur, répondit-il la larme à l'œil, je n'en sais rien; mais je ne le saurois croire. Ah! malheureux, repris-je en voulant me jeter sur lui, tu mourras de ma main. On m'arrêta. Don Porterra, qui s'étoit levé au bruit, fit respirer au marquis quelques

Digitized by Goo

gouttes d'un élixir qui lui firent donner quelques signes de vie. Son sang couloit encore, quoiqu'ils eussent bandé sa plaie avec une partie de sa chemise qu'ils avoient coupée. Enfin, à force de soins et de liqueurs fortes, nous lui fîmes reprendre la connoissance. Il ouvrit les yeux ; et m'ayant fort bien reconnu, il me tendit la main sans avoir la force de parler. Je l'embrassai tendrement, et je l'exhortai à prendre courage. Les chirurgiens vinrent. Ils me consolèrent un peu, en m'assurant que la plaie n'étoit pas mortelle, quelque profonde qu'elle leur parût. Je me fis saigner sur-le-champ, et je me mis dans ma robe de chambre auprès du lit du marquis.

Lorsqu'il fut revenu tout-à-fait à lui, il me demanda pardon de ce qui s'étoit passé, et me pria de ne pas maltraiter Brissant, qui lui avoit sauvé la vie, me dit-il, et qui n'étoit coupable de rien. Je lui accordai tout ce qu'il voulut, pour le rendre tranquille. Il me demanda aussi en grace de faire donner de ses nouvelles à sa chère dona Diana et au comte de Mancenez. Je lui promis que j'aurois ce soin dès la pointe du jour. Il s'endormit un peu. Je fis appeler Brissant, qui n'osoit se présenter devant moi, et qui pensoit déjà à se retirer. Il parut néanmoins. Brissant, lui dis-je, si je vous rendois justice, je vous ferois enfermer dans un cachot pour le reste de vos jours. C'est vous qui êtes cause de tout le désordre qui vient d'arriver, et qui dérangez monsieur le marquis

par vos mauvais conseils. Si vous ne me faites un récit fidèle de tout ce que vous avez fait avec lui depuis que vous êtes à Madrid, et sur-tout de l'aventure de cette nuit, je vous donne ma parole que je vous traiterai d'une manière qui vous rendra sage toute votre vie. Il commença par me protester, avec mille serments, qu'il n'avoit point eu d'autre part à la conduite du marquis, que celle qu'il avoit été forcé d'y prendre par obéissance, et qu'il avoit fait tous ses efforts pour le détourner de sortir la nuit. Il me raconta ensuite, avec une apparence de sincérité qui me satisfit, l'histoire des sérénades, la querelle arrivée à l'occasion de dona Elisa, et la mort de don Juan de Pastrino. Je me fis bien expliquer le détail de ce dernier malheur; et lorsque j'eus appris que don Juan n'étoit pas seul, et que son ami s'étoit sauvé sans blessure, je commençai à craindre que le marquis n'eût été reconnu, et que cette affaire n'eût des suites fâcheuses. Je consultai don Porterra, qui connoissoit mieux que moi les usages d'Espagne. Il me répondit d'une manière qui augmenta ma crainte. Je pris le parti d'aller trouver M. de Montalto, sur l'amitié duquel je faisois beaucoup de fond. Je le fis éveiller, quoiqu'il fût à peine quatre heures du matin, et je lui exposai mon embarras. Il fut extrêmement surpris de la mort de don Juan de Pastrino; mais ayant appris de quelle manière la chose étoit arrivée, il convint qu'il étoit puni justement. Cependant,

me dit-il, il est d'une famille distinguée, et qui trouvera des protections puissantes. Il seroit fâcheux que le marquis fût arrêté dans l'état où il est; et s'il ne se met à couvert, il sera difficile de l'empêcher. Je lui offre une retraite chez moi, si vous croyez pouvoir l'y transporter sans être aperçu; ou si vous connoissez quelque endroit plus sûr, je lui conseille de s'y retirer. Il me promit avec cela tout son crédit et celui de ses amis pour arrêter les poursuites de la justice. Je retournai chez moi après l'avoir remercié.

Le dessein que je pris fut de conduire le marquis, dans une litière, chez le comte de..... maréchal de camp, gouverneur de..... et petit neveu de mon grand-père, comme je l'étois du sien. Quoique je ne l'eusse pas vu depuis notre arrivée en Espagne, je ne doutois nullement que nous n'en fussions bien reçus, et que sa terre ne fût un lieu de sûreté pour nous. Mais étant entré dans la chambre du marquis, je le trouvai si foible, qu'il ne me parut point capable de souffrir le mouvement de la litière pendant un voyage de vingt lieues. J'avois de la confiance pour don Porterra. Je lui communiquai ma peine. Il me dit qu'il y avoit déjà pensé, et que sans aller si loin nous pourrions être encore plus sûrement à Buen-Retiro, chez le seigneur Inigo; qu'on ne pourroit nous y inquiéter sans un ordre exprès de sa majesté, et qu'il nous seroit aisé d'aller au devant par le crédit de nos amis: sans compter qu'on

ignoreroit peut-être toujours où nous serions, parcequ'il nous répondoit de la discrétion d'Inigo. Partons donc, lui dis-je, sans différer. Il écrivit sur-le-champ deux mots au seigneur Inigo pour le disposer à nous recevoir. J'envoyai chercher de mon côté une litière, où je fis mettre le marquis; et, sous la conduite de don Porterra, qui connoissoit les chemins détournés, nous nous rendîmes à Buen-Retiro.

Le bon Inigo nous reçut avec des caresses infinies. Au moment que le billet de don Porterra lui avoit été remis, il avoit eu l'attention d'éloigner sa femme, ses deux filles et sa servante, afin que lui et son valet fussent seuls dans notre secret, si nous l'eussions voulu. Mais je fis réflexion qu'il étoit impossible que nous demeurassions cachés long-temps à ces quatre femmes, et que venant à découvrir nos affaires malgré nous, elles se croiroient moins obligées au silence que si nous les leur communiquions volontairement. Je dis à Inigo qu'il n'étoit pas besoin de leur en faire un mystère, et qu'il suffisoit de leur recommander la discrétion. Le marquis fut mis dans une chambre à l'écart, dans les grands appartements, de sorte qu'il auroit été difficile de le trouver sans connoître parfaitement les lieux. Je lui laissai le seul Scoti, et je retournai à la ville avec don Porterra. Mon premier soin fut d'envoyer chercher le plus habile des chirurgiens qui lui avoient mis le premier appareil, et de l'engager, pour une

grosse somme, à se rendre à Buen-Retiro, et à y demeurer caché dans sa chambre jusqu'à son entière guérison. Le chirurgien partit, après s'être fourni des drogues nécessaires. J'allois sortir aussi, pour prévenir en notre faveur nos amis les plus puissants et les mettre dans nos intérêts; mais je fus retenu par l'arrivée du comte de Mancenez. Me voyant seul, il me demanda où étoit son cher marquis. Il est assez mal, lui dis-je, et je ne crois pas que vous ignoriez son malheur. Je sais, me répondit-il, ce que tout Madrid sait comme moi: je viens l'aider à se défendre, ou l'exhorter à se cacher. L'affaire est des plus sérieuses, ajouta-t-il, et je crois qu'il est à propos qu'il fasse connoître sa naissance, pour arrêter l'ardeur des poursuites. Les parents de Pastrino sollicitent tous les tribunaux; il est vrai que tous vos amis et les miens vous servent avec zèle; mais le roi n'arrêtera pas le cours de la justice s'il n'en a quelque forte raison, telle que seroit la connoissance du nom du marquis. Je représentai au comte que c'étoit moins que jamais le temps de nous faire connoître. Quoique ces sortes d'aventures, lui dis-je, n'aient rien qui déshonore, je serois fâché que le marquis eût besoin de son nom pour se tirer d'intrigue. Contentons-nous d'employer nos amis; et si vous l'aimez, faites agir tous les vôtres. Il est dans un lieu sûr, et sa blessure est ce qui m'inquiète le plus. Le comte, qui ne savoit pas qu'il fût blessé, fut extrêmement surpris; il me pressa de lui

apprendre le lieu de sa retraite, pour l'aller voir sur-le-champ. Je le priai d'employer le reste du jour à le servir auprès de ses amis, comme j'allois faire de mon côté; et je l'assurai que nous l'irions voir ensemble, et passer la nuit avec lui, s'il vouloit me faire l'honneur de me venir prendre le soir.

J'allai droit chez monsieur le duc de Montalto. J'aurois pu me dispenser d'aller plus loin; car ce seigneur, qui étoit plein d'estime et d'amitié pour nous, m'assura d'abord que nous pouvions être tranquilles, et que notre affaire étoit finie. Il en avoit parlé à l'abbé N....., qui étoit dès-lors tout-puissant auprès du roi. Cet abbé aimoit les Français. Peut-être croyoit-il devoir cette reconnoissance à la mémoire de monsieur le duc de..... Il prévint si favorablement sa majesté, en lui faisant une relation exacte de la querelle, que plusieurs seigneurs, parents de don Pastrino, étant allés lui demander justice, elle répondit nettement qu'il avoit mérité son malheur, et que son intention étoit qu'un étranger fût en sûreté la nuit dans les rues de Madrid. Je ne laissai pas de voir, par bienséance, monsieur le marquis de Leide, monsieur le marquis de Grimaldo, et quelques autres personnes de distinction, qui m'assurèrent que je pouvois me reposer sur leur crédit et sur leurs bons offices. Le soir, étant de retour au logis, j'appris qu'il y étoit venu douze gardes pour se saisir de la personne du marquis; mais je n'en fis

Digitized by Goo

que rire, parceque je regardai cette démarche comme une cérémonie inutile.

Le comte de Mancenez vint me rejoindre un moment après. Je me mis dans son carrosse ; et nous étant fait conduire jusqu'au Prado, nous renvoyâmes l'équipage, pour aller seuls à Buen-Retiro. La présence du comte combla le marquis de joie. Nous trouvâmes dans sa chambre l'épouse d'Inigo avec ses deux filles. La petite dona Pradina, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, n'étoit pas la moins contente de se voir près de lui. Elles se retirèrent pourtant à notre arrivée. Nous soupâmes, le comte et moi, auprès du lit du malade. Il fallut parler de la chère dona Diana, dont l'absence affligeoit bien plus le marquis que sa blessure. Il demanda au comte si elle n'avoit pas donné quelque marque de compassion en apprenant le péril où il étoit. Elle en a donné de désespoir, lui dit le comte ; et si je ne l'avois consolée tantôt, après avoir vu M. de Renoncour, je ne sais de quoi sa douleur ne l'auroit pas rendue capable. Cependant elle ignoroit encore que vous fussiez blessé ; j'ai eu besoin de mille précautions pour lui apprendre cette fâcheuse nouvelle. Je lui ai persuadé que votre blessure est légère, et que vous serez en état de la revoir dans quelques jours. Je l'espère, répondit le marquis, et ce sera toujours fort tard pour mon impatience ; mais je serai demain assez bien pour lui écrire, et je prierai mon cher papa de lui porter lui-même ma

lettre. Je le lui promis. Il demanda ensuite au comte si dona Elisa n'étoit pas bien irritée contre lui, et bien affligée de la mort de son amant. Elle en est aussi affligée que moi, lui dit le comte ; c'est-à-dire qu'elle regrette un jeune homme qui, si l'on excepte sa fureur jalouse qui l'a rendu digne de son sort, avoit de l'esprit et du mérite ; mais comme elle n'a jamais eu d'inclination pour lui, sa douleur ne passe point les bornes, et ne l'empêchera pas d'être toujours votre amie.

Dans le temps que nous nous entretenions ainsi, avec cette douce familiarité qui fait le charme de l'amitié, Inigo vint tout éperdu nous dire que nous étions trahis ; que deux seigneurs de la cour étoient à la porte, qui demandoient à me parler ; qu'il les reconnoissoit pour monsieur le duc de Montalto, et pour monsieur l'abbé N.... et qu'ils étoient là sans doute par ordre du roi pour nous arrêter. Je me mis à rire en entendant le nom de mousieur le duc de Montalto, et j'exhortai le bon Inigo à se rassurer. J'allai aussitôt au-devant de ces deux messieurs, ne doutant pas que ce ne fût une visite d'amitié qu'ils avoient la bonté de faire au marquis. Monsieur le duc me fit l'honneur de m'embrasser. Il me dit qu'il venoit s'informer lui-même de l'état de mon malade, et qu'il en avoit parlé si avantageusement à monsieur l'abbé N..... qu'il lui avoit fait naître l'envie d'y venir dans le même carrosse. Au reste, ajouta-t-il tout bas, je n'ai avec moi

Digitized by Google

que mon cocher et un laquais, qui sont deux hommes de confiance. Je lui marquai toute la reconnoissance que je devois pour une faveur si extraordinaire. Ils entrèrent tous deux dans la chambre du marquis. Monsieur le duc fut charmé d'y trouver le comte de Mancenez ; nous liâmes une conversation pleine de cordialité et de politesse.

L'abbé N..... paroissoit âgé d'environ cinquante ans. Sa taille étoit médiocre, son visage pâle, et toute sa figure fort commune ; mais il avoit les yeux pleins d'esprit et de feu. Il parloit avec grace, et le tour de ses expressions avoit quelque chose qui attachoit et qui le faisoit écouter avec plaisir. Il nous raconta plusieurs traits agréables de sa familiarité avec M. L. D. D. On sait qu'il étoit né à Pl.... d'une famille très basse, et fils, si je ne me trompe, d'un palefrenier. Le D. D. avoit goûté son caractère enjoué, et l'aimoit jusqu'au point de ne l'appeler que son cher abbé. Il voulut l'avoir à sa suite pendant la guerre d'Italie, et le fit passer avec lui en Espagne. Le duc avoit une maîtresse italienne qui le suivoit en habit d'homme. Ce déguisement lui convenoit si bien qu'elle n'étoit connue de personne, à la réserve de ceux qui étoient dans la plus étroite familiarité du D..... L'abbé N..... étoit de ce nombre ; et comme il avoit l'humeur naturellement badine, il folâtroit quelquefois avec elle. Le D..... l'aperçut un jour, qu'il lui boutonnoit un peu librement le haut de son justaucorps : Parbleu,

l'abbé, lui dit-il, je te trouve plaisant de caresser ma maîtresse quand tu me crois bien éloigné : je veux y être, je saurai du moins de quelle manière tu t'y prends. Là-dessus il lui ordonna de continuer. L'abbé se trouva fort confus, et ne savoit comment il devoit prendre la chose. Son embarras divertissoit le duc, qui lui dit enfin, le prenant par la main : L'abbé, puisque vous ne le voulez pas en ma présence, gardez-vous bien d'y songer lorsque je n'y serai pas; car si je venois à le savoir, nous ne serions pas bons amis.

En se retirant il nous assura de nouveau que l'affaire du marquis n'auroit pas de suites, et qu'il se chargeoit du soin de les arrêter. Cependant, lui dit-il, n'allez à Madrid qu'avec précaution, et défiez-vous du génie espagnol : ce sont gens qui se vengent quelquefois par leurs propres mains. Si vous n'avez rien de pressant qui vous retienne, je vous conseille de quitter l'Espagne. Le marquis le remercia vivement, et lui témoigna beaucoup de ressentiment de ses honnêtetés. Son conseil me parut sage. Nous eussions évité de cruelles peines en le suivant : mais le moyen de le faire goûter au marquis qui n'étoit occupé que de sa passion? Je retournai le lendemain à Madrid avec le comte de Mancenez. Je trouvai chez don Porterra des lettres de Paris. Elles en étoient parties avant le départ de Le Brun, et elles ne m'apprenoient que des nouvelles de la santé de M. le duc de..... et de toute ma famille. L'après-midi j'allai chez le comte,

Digitized by Google

espérant y trouver dona Diana, et lui remettre le billet du marquis. Elle n'y étoit pas venue. Je priai dona Elisa de s'en charger, et je repris le chemin de Buen-Retiro. J'étois à pied. En passant par le Prado, je me trouvai un peu fatigué : je m'assis sur un banc pour m'y reposer un moment. Presqu'aussitôt deux courtisanes vinrent me joindre et prirent place à mes deux côtés. Elles me dirent quelques mots en espagnol : et voyant que je ne répondois pas, elles me demandèrent en notre langue si j'étois Français. Je leur dis sèchement, oui ; et comme j'étois rempli de mille pensées tristes, je ne proférai plus un seul mot. Loin de se rebuter, elles commencèrent entre elles un entretien des plus galants et des plus spirituels ; et ce qu'il y eut de plaisant, c'est qu'étant au milieu des deux, toutes leurs paroles passoient devant mon visage pour aller à leurs oreilles. Je me levai au bout d'un quart d'heure, en riant malgré moi. Elles m'arrêtèrent par l'habit, et me demandèrent si je ne voulois rien payer, du moins pour la conversation. Je trouvai le trait agréable, et je leur donnai quelques réales.

Mon esprit n'étoit pas tranquille. Je sentois des mouvements de tristesse qui sembloient me présager quelque malheur. Je me promenai seul, pendant plus d'une heure, aux environs de Buen-Retiro. La nuit, qui commençoit à être obscure, contribuoit encore à communiquer quelque chose de sombre à mes pensées. Quelles réflexions ne

fis-je point? Mon Dieu! disois-je, vous me punissez d'avoir quitté ma solitude. Je me rappelai la paix dont je jouissois dans l'abbaye de....., l'innocence de la vie que j'y menois, mes occupations simples et tranquilles; et je les comparois avec l'agitation presque continuelle dans laquelle j'avois vécu depuis mon départ de France. Je considérois que le marquis n'étoit pas encore hors de danger; qu'à peine seroit-il guéri, que sa passion et le ressentiment de la famille de don Juan de Pastrino m'exposeroient à de nouvelles alarmes, et que sa seule vivacité seroit toujours pour moi une source inépuisable de peines et d'inquiétudes. C'étoit bien à moi, reprenois-je, à me charger de la conduite d'un jeune homme de dix-huit ans, dont j'ai dû prévoir tous les petits désordres et toutes les passions. J'ai abandonné ma fille pour lui; je sens qu'il m'est devenu aussi cher qu'elle, et que l'honneur ne m'attache pas plus à ses intérêts que mon affection: qu'avois-je à faire de me forger ces nouvelles chaînes, après avoir tant de fois éprouvé que je ne saurois en former d'heureuses, et que tous mes attachements ne vont qu'à mon infortune et à ma perte? Suis-je assuré seulement que le marquis ressente ce que je fais pour lui? Peut-être me regarde-t-il comme son tyran, malgré la tendresse et l'honnêteté de mes manières; les jeunes gens sont-ils sensibles à autre chose qu'à ce qui les flatte? Ainsi quel est le fruit de mes peines? De me tourmenter inutilement; de me préparer, par mes

Digitized by Google

fatigues, une vieillesse pénible et languissante, et peut-être de précipiter la fin de mes jours. Hélas! la mort n'est pas ce qui m'épouvante; mais c'étoit à mes malheurs passés que je devois la perte de ma vie. Je dois la ménager aujourd'hui pour me punir d'avoir vécu quand il falloit mourir.

Je m'entretins ainsi seul en me promenant à grands pas dans les allées qui sont autour du château. Toutes mes anciennes douleurs se réunissant à l'idée de celles qui me menaçoient encore, je me trouvai le cœur si serré en entrant chez Inigo, que j'eus besoin de prendre aussitôt quelque liqueur pour me soutenir. J'allai ensuite dans la chambre du marquis. Le chirurgien me dit naturellement que ce soir il trouvoit sa blessure plus mauvaise, et qu'il ne savoit à quoi attribuer ce changement. Je demandai à Scoti, qui ne l'avoit pas quitté, s'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il me répondit que don Porterra l'étoit venu voir sur la fin du jour; qu'il lui avoit apporté une lettre, et que le marquis avoit paru fort inquiet après l'avoir lue. J'approchai de son lit; il étoit un peu assoupi. J'aperçus à son côté le bout du papier qui sortoit hors des draps; je ne doutai point que ce ne fût la lettre, et je la tirai doucement pour la lire. Elle étoit de dona Diana. La voici telle que je la conserve.

« Je crains bien, mon cher marquis, qu'il ne « se prépare contre nous quelque orage. Outre « votre absence et votre blessure, qui sont déjà

« pour moi deux mortels sujets d'inquiétude, je « viens d'en recevoir un nouveau, qui me cause « la plus juste alarme. Don Juan d'Alavestras, « oncle de Pastrino, est venu ce matin voir « mon père. Je ne sais comment il a été informé « de nos sentiments : mais non seulement il lui « a appris que vous m'aimez et que je vous aime ; « il y a encore ajouté mille calomnies, dont je « suis prête à ressentir les tristes effets. Mon père « m'a fait appeler aussitôt : il m'a reproché, dans « des termes fort durs, ma tendresse et le con- « sentement que j'ai donné, dit-il, au dessein que « vous avez pris de m'enlever. Et parceque je lui « avois fait connoître mon inclination pour la « retraite avant que de vous avoir connu, il m'a « déclaré qu'il faut la reprendre, et qu'il ne me « laisse plus d'autre parti à choisir que celui d'un « couvent. Je lui obéirois sans murmurer, mon « cher marquis, si je ne savois ce que je vous « dois et la douleur que ma perte va vous causer. « Que ne puis-je ressentir seule tout le poids du « malheur qui nous menace ! Que ne puis-je vous « rendre, aux dépens de ma vie, la tranquillité « qu'un amour trop tendre va vous ôter ! J'ai « toujours prévu que le mien feroit un jour mon « supplice ; et l'espérance que j'avois d'en voir « une heureuse fin étoit si foible et combattue « par tant de raisons de craindre, que je ne sau- « rois accuser le ciel de m'avoir trompée. Mais je « ne prévoyois pas que vos peines me rendroient

Digitized by Google

« encore plus malheureuse que les miennes. Ce-
« pendant ne vous affligez pas trop. Hâtez-vous
« de vous guérir. Je me servirai de la même voie
« pour vous informer de mon sort ; et quel qu'il
« puisse être, je vous jure encore une tendresse
« éternelle. »

Je remis cette lettre au même endroit, et je m'assis en attendant le réveil du marquis. Il étoit près de minuit. Un moment après il s'éveilla ; et m'ayant aperçu il me présenta sa lettre en poussant un profond soupir. Je la lus une seconde fois ; et sans lui donner le temps de parler je lui dis d'un air tranquille, auquel je m'étois préparé : Hé bien, monsieur, je ne vois rien là qui doive vous affliger beaucoup. Vos affaires ne changent point de face. Dona Diana vous aime ; et quand elle entreroit dans un couvent, elle ne sauroit y avoir pris d'engagement avant le retour de Le Brun. Si monsieur le duc vous fait une réponse favorable, comptez que ni son père, ni elle, ne balanceront point à vous rendre heureux. Le croyez-vous ? me dit-il tristement. Cela est sûr, lui répondis-je, et la chose parle d'elle-même. Vous ne devriez penser qu'à vous rétablir, au lieu de retarder, comme vous faites, l'effet des remèdes en vous affligeant mal à propos. Il me fit encore quelques objections sur la malignité d'Alavestras, auxquelles je répondis d'une manière qui le rassura entièrement. Le lendemain, sur les huit heures du matin, le comte de Mancenez me fit demander

secrètement à la porte. Je n'ai pas voulu paroître devant le marquis, me dit-il, sans vous avoir entretenu un moment. Je lui apporte des nouvelles qui le feront mourir de chagrin. Dona Diana a été enlevée ce matin, en sortant de Madrid avec son père, qui la conduisoit dans un couvent. Les ravisseurs se sont expliqués de manière à faire entendre qu'ils agissoient par les ordres du marquis ; de sorte que don Diego de Velez est dans une fureur étrange contre lui et qu'il va tout mettre en usage pour le faire arrêter. Il sait que vous êtes ici. Les parents de don Pastrino l'excitent à la vengeance, et c'est par leur moyen qu'il a appris le lieu de votre retraite ; car ils ont lâché de tout côté des espions pour vous découvrir. J'embrassai mille fois le comte, et je le priai de nous donner des preuves de sa générosité et de son amitié dans une conjoncture si délicate. J'ai pourvu à tout, reprit-il : il faut, sans perdre un moment, que le marquis se mette dans mon carrosse, et nous le conduirons dans un lieu sûr. Mais, répliquai-je, le mouvement va le tuer. Il m'assura que nous trouverions une litière à demi-lieue de Buen-Retiro et qu'il avoit donné des ordres pour cela avant que de sortir de la ville. La difficulté étoit de faire entendre au marquis qu'il étoit nécessaire de se retirer, sans lui en découvrir la véritable raison. Le comte se chargea de ce soin et s'y prit avec beaucoup d'adresse. Mon cher marquis, lui dit-il en entrant dans sa chambre, je viens

d'apprendre que votre blessure empire, et je n'en suis pas surpris : je n'ai pas eu l'attention d'avertir le chirurgien que l'air de Buen-Retiro est mortel pour les plaies. Il faut sortir d'ici, si vous m'en croyez, et sans tarder plus long-temps. Le marquis consentit à tout. Nous le mîmes sur-le-champ dans le carrosse du comte et nous avec lui. Nous étions quatre, en comptant le chirurgien. Nos laquais retournèrent à la ville, pour tromper les espions. Nous joignîmes la litière en moins d'une demi-heure. Je conseillai au comte de renvoyer son carrosse, quoiqu'il m'eût dit qu'il nous restoit deux lieues à faire à pied. Il ordonna à son cocher de nous venir rejoindre le soir avec un autre de ses laquais et quelques chevaux pour les provisions. J'avois donné le même ordre à Scoti.

Nous marchâmes le plus vite qu'il nous fut possible. Je m'entretenois avec le comte, en allant après la litière. Je lui racontai tout ce que dona Diana avoit écrit la veille au marquis; et nous conclûmes ensemble, après quantité de réflexions, qu'il falloit que le ravisseur fût le même Alavestras qui avoit accusé faussement le marquis de méditer ce mauvais coup. Un calomniateur, disois-je au comte, est capable des derniers crimes. Je me confirmai encore dans cette pensée, lorsqu'il m'eut appris que la mère de don Pastrino, qui étoit sœur de don d'Alavestras, avoit naturellement l'humeur violente, et que la mort de son fils unique l'avoit mise au comble de la fureur.

Elle étoit veuve et n'avoit rien de plus proche que son frère. Je jugeai que, se voyant hors d'espérance d'être vengée par les voies ordinaires, elle l'avoit sollicité d'employer le crime ; qu'ayant été instruits par leurs espions de l'attachement du marquis, il avoit formé le dessein d'enlever Diana, pour faire tomber l'accusation sur le jeune amant, et pour obliger par-là sa majesté à permettre de l'arrêter ; espérant pouvoir alors renouveler leurs poursuites et l'accabler des deux côtés. Effectivement don Diego de Velez obtint un ordre du roi, dès le même jour, pour saisir la personne du marquis à Buen-Retiro. Mais n'y étant allé que l'après-midi, il n'y trouva point ce qu'il espéroit. Nous étions en sûreté à Ivicella, petit château du comte, situé à l'entrée d'une longue prairie, au bas d'une côte chargée d'un bois fort épais. Le lieu sembloit être fait pour servir d'asile. Les environs n'étoient point habités. Le concierge étoit un bon homme, qui y demeuroit avec sa femme et ses deux fils pour recueillir les foins de la prairie. On auroit pu faire aisément de cette terre un lieu de plaisir ; mais le comte avoit sa maison de campagne plus proche de la ville et venoit rarement à Ivicella. Il y avoit même peu de chambres qui fussent meublées ; mais celle qu'on donna au marquis ne laissoit pas de l'être proprement. Nos laquais arrivèrent le soir, avec tout ce qui étoit nécessaire pour nous bien traiter et pour éviter l'ennui. Ils nous apprirent que l'enlèvement

Digitized by Google

faisoit beaucoup de bruit à Madrid ; qu'on le rejetoit hautement sur le marquis, et qu'on avoit été pour s'assurer de lui à Buen-Retiro. J'appréhendai que cela ne fît de fâcheuses impressions sur l'esprit de nos meilleurs amis, et je résolus d'aller dès le lendemain me présenter à eux. Le comte demeura pour tenir compagnie à son ami.

Je vis d'abord monsieur le duc de Montalto. Il étoit persuadé, avec toute la ville, que le marquis étoit coupable. Je découvris à travers ses civilités que cette opinion l'avoit un peu refroidi ; et lorsque je commençai à lui parler du sujet principal de ma visite, il ne put s'empêcher de me dire en m'interrompant : En vérité c'est trop : tuer un homme et enlever une fille de condition, et cela en trois ou quatre jours ! ah ! monsieur de Renoncour, c'est trop. Mon plaidoyer ne fut pas long. Je me plaignis de la facilité qu'il avoit eue à croire un bruit si faux, et je lui protestai que nous étions innocents. Je le priai de se souvenir que le marquis n'étoit pas en état de penser à un enlèvement, moi dans un âge et dans une situation à le permettre, et ni l'un ni l'autre assez accrédités en Espagne pour avoir trouvé tout d'un coup des gens qui voulussent l'exécuter par nos ordres. Enfin, lui dis-je, il n'est que trop vrai que le marquis est encore étendu dans un lit et que son mal est assez dangereux pour m'empêcher d'être tranquille. Je viens intéresser pour lui votre amitié. Il ne s'agit pas seulement d'arrêter des

poursuites injustes et sans fondement ; mais si vous voulez qu'il se loue éternellement de vos bontés, il faut lui faire retrouver dona Diana de Velez, dont il ignore encore la perte, et sans laquelle je ne crois pas qu'il puisse vivre. Je fis là-dessus au duc le récit des amours du marquis et de dona Diana, et je ne lui cachai point les raisons que j'avois de soupçonner don d'Alavestras de l'enlèvement. Cela étant, me répondit monsieur de Montalto, je crois que le plus sûr est d'aller droit chez don Diego de Velez, et de lui faire entendre qu'il s'est trompé. Il n'y a point de temps à perdre ; allez-y vous-même. J'irai de mon côté, non pas m'opposer aux poursuites, elles tomberont d'elles-mêmes lorsque don Diego cessera de les presser ; mais détromper la cour et le public, qui sont fort prévenus contre vous et le marquis. Je le quittai pour aller chez don Diego de Velez. Cette visite ne laissoit pas de me causer quelque émotion ; et quelque facilité que j'aie toujours eue à m'exprimer, je méditai, en approchant de sa maison, ce que j'avois à lui dire.

Il étoit seul. Je me fis connoître d'abord, en lui disant : La démarche que je fais, monsieur, de la part de monsieur le marquis de Rosemont, vous persuadera beaucoup mieux de sa sincérité, qu'un discours étudié. Il est au désespoir de l'idée que vous vous formez de lui. Vous l'accusez d'un crime dont vous aurez regret de l'avoir soupçonné, quand vous connoîtrez son innocence. Je vous

Digitized by Google

proteste, monsieur, que non seulement il n'est pas coupable comme ses ennemis vous l'ont fait croire, mais que votre perte ne vous afflige pas plus que lui, et qu'il auroit exposé sa vie pour défendre dona Diana contre ses ravisseurs. Si vous doutez de la vérité de mes paroles, exigez de moi toutes les preuves qui peuvent vous convaincre : je suis prêt à vous les accorder. Il m'écoutoit attentivement. Je ne savois quel jugement porter de l'air de son visage, qui me paroissoit tout à la fois triste, furieux et attentif. Enfin il me répondit brusquement que l'artifice étoit grossier; qu'il étoit lui-même avec sa fille, au moment qu'elle avoit été enlevée, et qu'il avoit entendu prononcer plusieurs fois le nom du marquis par les ravisseurs. C'est justement, repartis-je, en quoi consiste la malignité de nos ennemis; mais une malignité si destituée de vraisemblance, qu'il est surprenant qu'elle ait pu faire impression sur vous : car je vous demande s'il est naturel que des gens qui eussent voulu servir monsieur le marquis vous eussent fait connoître son nom. N'avoient-ils pas toutes les raisons du monde de le cacher, et pour leur propre intérêt et pour celui de leur maître? Mais je sais, reprit-il, que le marquis aime ma fille, et j'étois informé de son dessein, même avant l'exécution. Ceux qui vous ont appris, répliquai-je, que monsieur le marquis aime dona Diana, ne vous ont pas trompé en ce point; mais ils se sont servis de cette

connoissance pour tramer la plus noire calomnie. Je les connois comme vous ; ils brûlent de se venger, et cette raison seule auroit dû vous rendre leur accusation suspecte. En voulez-vous une preuve à laquelle je ne crois pas que vous puissiez rien opposer ? la voilà, continuai-je en ouvrant la lettre de dona Diana que j'avois eu la précaution de tirer adroitement des mains du marquis ; je puis vous montrer cette lettre, puisque vous n'ignorez pas les sentiments qui y sont contenus. Il prit la lettre, et ayant reconnu l'écriture de sa fille, il ne put s'empêcher de répandre quelques larmes, et de dire tendrement : Hélas ! ma chère fille. Je commençai à croire qu'elle lui étoit plus chère que je ne me l'étois imaginé, et qu'elle ne le pensoit peut-être elle-même. Lorsqu'il eut achevé de lire, il me parut surpris. Mais qui voulez-vous donc, me dit-il, qui ait enlevé ma fille ? Je lui répondis que c'étoit de quoi je ne pouvois l'instruire certainement, mais que j'avois des raisons si fortes de soupçonner Alavestras lui-même, que je le pouvois faire sans témérité. Je le fis souvenir de la mort de don Pastrino et de la manière dont le roi avoit pris la chose ; ce qui avoit ôté à don d'Alavestras tout espoir d'être vengé. Depuis ce temps-là, lui dis-je, il n'a pas cessé de remuer et de mettre tout en œuvre pour découvrir le lieu de notre retraite, dans le dessein apparemment de trouver les moyens de satisfaire sa fureur. Il a sollicité tous ses amis contre nous.

Digitized by Google

Il a mis en campagne des espions et des gens armés. Enfin je communiquai à don Diego toutes les conjectures que j'avois formées sur le chemin d'Ivicella, et je tâchai de le persuader, comme je l'étois moi-même, qu'Alavestras avoit voulu le faire servir à sa vengeance. S'il m'avoit joué un tour si lâche, me dit-il d'un air furieux, je lui arracherois mille fois la vie. Là-dessus il fit appeler ses trois fils, qui paroissoient tous gens de bonne mine et de résolution, et il leur expliqua ce qu'il venoit d'entendre. Lorsqu'il eut fini, j'ajoutai quantité de raisons à son discours, telles que la blessure du marquis qui étoit très dangereuse, sa jeunesse, la dépendance où il étoit de moi; et pour achever, leur dis-je, de vous convaincre, je vous jure que, quoique je sois ici au nom du marquis, c'est-à-dire pour lui rendre service en vous apprenant son innocence, il ignore encore l'enlèvement de dona Diana, et qu'il n'en sera informé qu'après sa guérison. Il l'aime avec tant de tendresse et de respect, que cette nouvelle, jointe à son mal, lui causeroit infailliblement la mort. Je vous parle avec liberté de ses sentiments, ajoutai-je, parcequ'il est d'un rang et d'une naissance à faire honneur à toutes les dames d'Espagne auxquelles il s'attachera.

Le père et les trois fils se regardèrent quelque temps sans parler. Enfin le père me dit que, quoiqu'il se sentit fort disposé à me croire, il ne pouvoit révoquer les poursuites qu'il avoit commencées

qu'il ne vit un peu plus clair dans cette affaire ; qu'il m'assuroit seulement de ne les pas presser, et que pendant ce temps-là il alloit faire éclairer de près don d'Alavestras. Il me pria de me joindre à lui pour tirer des lumières qui nous importoient à l'un et à l'autre ; et il fit serment que si d'Alavestras étoit assez fourbe pour l'avoir joué d'une façon si indigne, il le puniroit d'une manière qui effraieroit toute l'Espagne. Ses trois fils jurèrent la même chose. Le troisième ressembloit fort à dona Diana, quoiqu'il fût né d'une mère différente ; et je le trouvai le plus vif sur les intérêts de sa sœur. Il se nommoit don Pedro de Lera. Son âge étoit de vingt-trois ou vingt-quatre ans. Il promit le premier à son père, qu'avant que la nuit fût passée, il sauroit si don d'Alavestras étoit coupable, et ce que sa sœur étoit devenue.

Ils me conduisirent civilement jusqu'à la porte de leur maison. Je me rendis de là chez le comte de Mancenez pour y voir dona Elisa. Elle me parut fort affligée de l'enlèvement de son amie. Je l'informai de l'état de nos affaires, et je la priai de contribuer de quelque chose à la tranquillité du marquis. Je crains, lui dis-je, que, ne recevant point de nouvelles de dona Diana, il ne s'afflige trop de ce silence, et qu'il n'en tire des conséquences fâcheuses. Il faut que nous lui fassions croire que son père l'a mise dans un couvent, et que, n'ayant pas la liberté d'écrire, elle vous a priée à son départ de faire savoir au marquis

qu'il ne doit rien appréhender pour elle, et qu'elle compte de le revoir après sa guérison. Dona Elisa m'accorda ce que je demandois. Nous convînmes qu'elle enverroit sa lettre à Ivicella par un laquais, afin que cela parût moins affecté. J'allai voir ensuite toutes les personnes de distinction dont nous étions connus, pour les détromper de la fausse opinion qu'ils avoient pu prendre sur le bruit public. Je m'aperçus que monsieur le duc de Montalto avoit déjà fait beaucoup, et qu'il nous avoit rendu service en véritable ami. Quelque fatigué que je fusse d'une journée si pénible, je retournai le soir à Ivicella, avec don Porterra, qui voulut m'accompagner. Les nouvelles que j'apportois réjouirent le comte de Mancenez. Cet aimable comte me dit que, puisque j'avois si heureusement commencé, il me laissoit le soin de terminer nos affaires à Madrid ; qu'il se chargeoit de son côté de prendre soin du marquis, et qu'il ne s'en éloigneroit pas un moment jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli. Le lendemain je vis arriver le laquais de dona Elisa. Sa maîtresse, qui avoit de l'esprit infiniment, l'avoit bien instruit de la manière dont il devoit exécuter sa commission. Il demanda à parler au marquis d'un air empressé, ne voulant confier sa lettre à personne. Nous nous assemblâmes tous dans sa chambre, en marquant une grande curiosité d'apprendre le sujet d'un message si pressant. Le marquis, après avoir lu la lettre, la présenta au comte, et lui

dit qu'il avoit des obligations infinies à dona Elisa. Nous la lûmes ensemble. Elle étoit tournée de la manière la plus ingénieuse et la plus propre à tranquilliser un amant. Vous devez être bien satisfait, lui dis-je ; il ne reste qu'à vous guérir promptement.

Cependant, comme je ne perdois pas de vue l'affaire de l'enlèvement, je retournai l'après-midi à Madrid. Don Diego de Velez n'étoit pas chez lui ; mais j'y trouvai ses trois fils, qui me firent dès mon entrée des caresses extraordinaires. Je conçus aussitôt qu'il s'étoit passé quelque chose que j'ignorois. En effet ils m'apprirent que le ravisseur étoit connu, que mes conjectures avoient été justes, et que c'étoit don d'Alavestras. Don Pedro de Lera avoit exécuté ce qu'il avoit promis ; il l'avoit découvert avant que la nuit fût passée. Il étoit allé sur la fin du jour, dans le temps que l'obscurité commence, à la porte du perfide ; et y ayant passé quelque temps à l'attendre inutilement, car c'étoit à lui-même qu'il en vouloit d'abord, il prit un autre parti : ce fut d'arrêter son valet de chambre qu'il vit revenir de la ville, jugeant bien que si le maître étoit coupable, le valet l'auroit aidé dans son entreprise. Il l'arrêta doucement par le bras, et lui appuya la pointe de son poignard sur le côté, en lui disant de le suivre sans prononcer une parole, ou qu'il étoit mort. Il l'amena ainsi chez son père. Là, dans une chambre secrète et bien fermée, le père et les trois frères le menacèrent des plus

cruels tourments, s'il ne déclaroit ce qu'il savoit de l'enlèvement de dona Diana. Il nia d'abord le fait avec opiniâtreté ; mais lorsqu'il vit le fer et le feu préparés, il confessa tout. Lui-même avoit été du nombre des ravisseurs. Don d'Alavestras étoit à la tête ; mais étant masqué comme les autres, don Diego n'en avoit pu reconnoître aucun. Ce misérable déclara donc que son maître, après avoir enlevé dona Diana, avoit pris d'abord le chemin d'une terre qu'il avoit à une journée de Madrid, dans le canton de la Sierra ; mais qu'ayant fait réflexion que sa présence étoit nécessaire à Madrid, il s'étoit arrêté dans un bois, d'où il avoit envoyé chercher sa sœur, avec son carrosse, et des habits d'homme ; qu'à son arrivée il lui avoit remis dona Diana entre les mains, après l'avoir fait revêtir en cavalier avec ordre de la conduire à sa terre, et de la tenir si bien renfermée qu'elle ne fût aperçue de personne ; qu'étant ensuite retourné à Madrid, il avoit ordonné à tous ses domestiques de répandre dans la ville que la fille de don Diego de Velez avoit été enlevée par le marquis de Rosemont, gentilhomme français, le même qui avoit tué don Juan de Pastrino ; qu'il s'étoit montré le même jour à tous ses amis, et que le soir il étoit parti en poste pour sa terre de la Sierra.

Après cette découverte, me dit don Pedro de Lera, nous délibérâmes sur le parti que nous devions prendre. J'étois d'avis d'assembler sur-le-

champ nos amis, pour aller surprendre don d'Alavestras à sa terre, le percer de mille coups, et tirer ainsi ma sœur de ses mains. Mais mon père a jugé plus à propos d'obtenir un ordre du roi pour l'arrêter, et de le faire punir ensuite par les voies de la justice, comme un ravisseur et un calomniateur; nous réservant toujours le droit de le punir par nos mains, s'il avoit assez de crédit pour échapper à la justice. Le roi est à l'Escurial, continua don Pedro. Mon père y est allé pendant la nuit, pour se trouver aujourd'hui à son lever. Nous attendons impatiemment son retour. Les trois frères me firent alors mille excuses d'avoir soupçonné injustement le marquis, et me témoignèrent beaucoup d'envie de le connoître, pour les renouveler à lui-même. Je leur demandai ce qu'étoit devenu le valet de chambre de d'Alavestras. Il est encore entre nos mains, me dirent-ils, et nous nous garderons bien de le lâcher. Je souhaitai de le voir. Ce malheureux me fut amené, les chaînes aux pieds et aux mains. Je lui fis diverses questions, entre autres, si dona Diana savoit par qui elle avoit été enlevée. Il me répondit qu'il ne croyoit pas qu'elle le pût savoir; que ce n'étoit pas le dessein d'Alavestras; qu'il avoit toujours été masqué, et qu'en faisant venir sa sœur, il étoit bien sûr que dona Diana ne la connoissoit point. Cette réponse me fit trembler pour la pauvre dona Diana. Je craignis tout pour elle d'un scélérat tel

Digitized by Google

que d'Alavestras, et d'une furieuse telle que sa sœur. L'effet ne justifia que trop ma crainte.

Don Diego me trouva encore chez lui à son retour. Il m'embrassa en me priant d'oublier le passé, et de me joindre à lui pour hâter la punition de notre ennemi commun. Le roi l'avoit écouté favorablement. Il s'étoit fait expliquer toutes les circonstances de l'action ; et trouvant dans le dessein d'Alavestras une malignité des plus noires, il avoit déclaré sur-le-champ qu'il vouloit qu'il fût puni avec rigueur. Don Diego rapportoit un ordre de le saisir vif ou mort. Il ne tarda point à faire avertir l'alcade avec ses alguasils. Ils se disposèrent à partir vers l'entrée de la nuit. Je ne pus refuser aux instances de don Diego et de ses fils d'être aussi du voyage ; c'étoit servir le marquis dans la personne de dona Diana, et j'étois bien aise d'être éclairci par mes yeux de ce qui pouvoit lui être arrrivé. J'envoyai chercher Brissant chez don Porterra pour m'accompagner, et je fis dire à Ivicella que j'étois obligé de m'absenter pour deux jours.

En marchant, don Diego, qui étoit à mon côté, me découvrit familièrement la situation de son cœur. Malgré la connoissance que j'ai donnée au roi de mes affaires, je ne sais, me dit-il, si je pourrai m'empêcher de tuer le perfide lorsqu'il sera en mon pouvoir. Je sens, à mesure que j'avance, des redoublements de haine dont je crains fort de n'être pas le maître. Ce seroit bien pis s'il

eu avoit mal usé avec ma fille. Il n'y auroit pas de cruautés que je ne lui fisse éprouver. Il les mériteroit, lui répondis-je ; mais s'il n'est pas le plus misérable des hommes, il aura respecté une personne aussi charmante que dona Diana. Hélas ! reprit-il, cette pauvre fille est bien à plaindre. Dans ma maison même, et sous mes yeux, elle a eu mille sujets de chagrin que toute ma tendresse n'a pu lui faire éviter ; et dans le temps que je croyois lui procurer du moins un peu de repos, en la mettant dans un couvent, elle se trouve exposée au plus grand malheur qu'une fille puisse éprouver. Il prit de là occasion de me raconter l'histoire de son mariage de Naples, la naissance de dona Diana, son arrivée en Espagne, la mort de sa mère et tout ce qu'on a vu plus haut dans ces mémoires. Malheureusement, continua-t-il, cette fâcheuse aventure est venue aux oreilles de ma dernière femme : elle regarde ma fille Diana comme une étrangère qui est venue diminuer la portion de l'héritage de ses enfants, et elle a conçu pour elle une aversion dont elle n'a point cessé jusqu'ici de lui donner des marques. Il m'est arrivé à moi-même de la maltraiter, par une complaisance excessive pour mon épouse. Le cœur m'en a saigné plus d'une fois ; car il n'est pas besoin d'avoir des yeux de père pour trouver qu'effectivement cette pauvre fille est très aimable. J'ai remarqué que mes fils l'aiment aussi beaucoup. Il n'y a que ma femme qui est pour elle d'une dureté inexorable. Mais,

Digitized by Google

lui dis-je, n'auriez-vous pas pu la tirer de ses mains en la mariant ? Il me répondit qu'il en avoit eu dessein plus d'une fois, mais que Diana s'y étoit opposée elle-même par des raisons qu'il ignoroit, et qu'elle lui avoit toujours demandé avec instance la liberté de se retirer dans un couvent. C'est où je la conduisois, ajouta-t-il, lorsque d'Alavestras me l'a enlevée ; et je vous avoue que je fus hier surpris en lisant sa lettre au marquis ; car, quoique j'eusse appris qu'elle en étoit aimée, j'ignorois qu'elle l'aimât, et je ne lui croyois d'inclination que pour la solitude. Je lui expliquai là-dessus de quelle manière cet amour s'étoit formé, et je l'assurai qu'ayant été témoin de toutes leurs entrevues, il ne s'y étoit rien passé que de sage et d'innocent. Il me demanda si le marquis avoit dessein de l'épouser. Il le voudroit, lui dis-je, au prix de sa vie ; mais, pour m'expliquer avec franchise, quelque honorable que soit votre naissance, la sienne et le rang que M. son père occupe sont fort au-dessus. Il est, d'ailleurs, fils unique, et tant de grandeur l'attend en France, qu'on aura peine à consentir qu'il prenne une épouse en Espagne. Cependant je ne vous cacherai pas, continuai-je, qu'il a fait partir exprès son valet de chambre pour solliciter le consentement de M. son père, et qu'il espère beaucoup de sa bonté. Don Diego parut fort satisfait de cette explication. Il me pria même de lui procurer l'honneur de connoître M. le marquis pour le remercier des sentiments

avantageux qu'il avoit pour sa fille. Le bon vieillard ne prévoyoit pas qu'il alloit bientôt la perdre pour toujours.

Enfin nous arrivâmes à la Sierra vers les six heures du matin. L'alcade fit entourer le château par ses alguasils ; et, s'étant fait accompagner de quelques uns, il alla frapper à la porte. On n'ouvrit pas d'abord, sans doute parceque nous avions été aperçus, et qu'on avoit eu le temps d'avertir d'Alavestras et sa sœur. Cette femme furieuse, voyant bien que son crime étoit découvert, et que son frère ni elle ne pouvoient éviter le châtiment, prit une résolution terrible, et dont le souvenir me cause encore de l'émotion. Je crains que mes lecteurs ne s'imaginent ici que j'ajoute quelque chose à la vérité pour embellir mon récit par des circonstances intéressantes. Je les prie de faire attention que j'écris sans intérêt, et que M. le duc de..... peut rendre témoignage de la fidélité de ces mémoires à ceux auxquels il voudra bien faire connoître la part qu'il y a eue.

Comme l'alcade se mettoit en état d'enfoncer la porte, et que cette exécution n'auroit pu tarder long-temps, on ouvrit. L'alcade demanda à parler, de la part du roi, à don d'Alavestras. On lui répondit qu'il pouvoit entrer. Lorsqu'il fut dans la cour avec ses gens, il vit d'Alavestras à une fenêtre, qui lui demanda fièrement ce qu'il souhaitoit : Vous-même, lui dit l'alcade, qui comptoit trop sur les mesures qu'il avoit prises pour

Digitized by Google

craindre qu'il pût lui échapper. Je viens, par ordre du roi, m'assurer de votre personne, et tirer de vos mains dona Diana de Velez que vous avez enlevée. On m'a donc trahi, reprit le ravisseur, d'un ton qui exprimoit sa rage : montez, messieurs, montez ; vous êtes les plus forts. Il demanda en même temps si don Diego n'étoit pas là, ou quelqu'un de ses enfants ; et ayant su que le père et les trois fils y étoient, il parut content, et les fit prier d'entrer aussi pour recevoir dona Diana de ses mains. Nous montâmes tous ensemble à son appartement : il vint au devant de nous dans l'antichambre, le pistolet à la main. Messieurs, nous dit-il, je ne prétends pas me défendre ; mais point de violence, je vous prie, car ma vie vous coûteroit cher. Qu'on me montre l'ordre du roi. L'alcade, qui l'avoit dans sa poche, ne fit pas difficulté de le montrer, et de le lui laisser lire. Bon, dit-il en finissant, on n'en veut qu'à moi : on a raison, je suis seul coupable. Cependant, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers don Diego et ses fils, voyez lequel de ces deux partis vous plaira davantage, ou de me permettre de sortir libre de cette maison, et l'on vous rendra alors dona Diana saine et sauve, ou de vous résoudre à lui voir enfoncer un poignard dans le cœur, si vous voulez absolument me conduire prisonnier à Madrid. Choisissez.

Si don Diego et ses fils eussent suivi leur fureur, ils auroient poignardé sur-le-champ ce

scélérat ; mais l'alcade, prévenant leur réponse, lui dit que le parti le plus sage qu'il pût prendre lui-même étoit d'exécuter sans bruit la volonté du roi, et d'espérer son pardon de la clémence de sa majesté. Vous ne me croyez donc pas? reprit-il en reculant jusque dans sa chambre ; entrez, messieurs, entrez avec moi. Nous entrâmes ; et le premier objet qui nous frappa nous rendit immobiles, et glaça notre sang jusqu'au fond de nos veines. La vieille dona de Pastrino étoit assise près d'une fenêtre ; dona Diana étoit à genoux à ses pieds, le sein découvert, et cette horrible femme lui tenoit la pointe d'un poignard appuyé sur la gorge. N'avancez pas, s'écria-t-elle en nous voyant ; elle est morte si vous avancez. Don Diego, mortellement saisi de ce spectacle, se jeta à genoux avec ses trois enfants. Eh ! madame, s'écria-t-il en levant les mains au ciel, ayez pitié d'un malheureux père. Qu'ai-je fait qui puisse vous offenser? que vous a fait ma pauvre fille? Ayez compassion de ma vieillesse. Commencez du moins par m'ôter la vie à moi-même.

Cette furie impitoyable ne paroissoit pas même émue. Elle lui répondit que l'unique voie de sauver sa fille étoit d'accorder la liberté à son frère ; qu'il falloit le laisser descendre seul, le laisser monter à cheval, et lui donner le temps de s'éloigner. Quelque forte que fût dans don Diego la passion de se venger, elle céda pour un temps à la tendresse paternelle. Il pria l'alcade de laisser

évader don d'Alavestras. Ce fut un embarras pour l'alcade qui craignoit de manquer à son devoir s'il n'exécutoit ponctuellement l'ordre du roi. Cependant nous lui fîmes entendre que cet ordre n'ayant été donné qu'en faveur de don Diego qui étoit l'offensé, il étoit le maître, en quelque sorte, d'en user à sa volonté. Dona de Pastrino n'exigea pour son frère qu'une demi-heure dont elle lui recommanda de bien profiter. Nous demeurâmes tous à dans sa chambre pendant ce temps-là, éloignés d'elle à la même distance. Au moindre mouvement qu'elle nous voyoit faire, elle redoubloit ses menaces, et rapprochoit le poignard de la gorge de dona Diana. Cette belle et malheureuse fille étoit tremblante aux pieds de sa cruelle ennemie. Elle jetoit quelquefois sur nous ses tristes regards; et je crus remarquer dans ses yeux que la douleur de son père et de ses frères avoit quelque douceur pour elle, et qu'elle étoit touchée de ce témoignage de leur affection. Mais son malheur ne faisoit encore que commencer. La scène devoit être sanglante, et la catastrophe approchoit.

En partant de Madrid j'avois envoyé, comme je l'ai dit, un laquais à Ivicella, pour avertir le comte de Mancenez que je serois absent pendant deux jours. J'avois choisi malheureusement pour ce message un étourdi qui avoit appris quelque chose du dessein de mon voyage, et qui crut se faire valoir à Ivicella en publiant ce qu'il savoit. Il le fit si indiscrètement, que le bruit alla jusqu'au marquis.

Ayant entendu parler de dona Diana enlevée, et d'un ordre de la cour pour arrêter le ravisseur, il voulut si absolument être instruit de tout, qu'on fut obligé de le satisfaire; et ne consultant plus alors que sa fureur et son amour, il se fit seller un cheval malgré le comte et monta dessus, dans la foiblesse où il étoit, pour se rendre à Madrid. Le comte, don Porterra, le chirurgien, Scoti, et quelques autres valets se virent dans la nécessité de partir avec lui. Ils allèrent droit chez don Diego de Velez, où ils s'informèrent du chemin que nous avions pris; et sans perdre un moment, ils marchèrent sur nos traces. En approchant de la Sierra, ils aperçurent par malheur don d'Alavestras qui fuyoit à toute bride. Le comte de Mancenez le reconnut, et s'imagina qu'il étoit important de l'arrêter. Il fut enveloppé en un moment, et forcé de se laisser reconduire à sa terre. Il protesta en vain qu'il fuyoit de l'aveu de don Diego, et que son retour seroit funeste à dona Diana. On prit toutes ses raisons pour de fausses défaites d'un homme qui se sent coupable et qui veut éviter le châtiment.

Nous étions dans la situation que j'ai représentée, lorsqu'il fut ramené au château. Un grand bruit que nous entendîmes nous auroit obligés de sortir de la chambre, si la vieille Pastrino ne nous eût retenus par ses menaces. Le marquis s'y fit conduire. Il est impossible ici que j'assigne une distinction de moments à trois ou quatre actions

Digitized by Google

cruelles qui furent exécutées avec plus de promptitude que je ne puis les raconter. Le marquis entra ; je me jetai devant lui pour l'empêcher d'apercevoir dona Diana : il l'avoit déjà vue. Ah ! mon cher marquis, lui dis-je tout transporté, où allez-vous ? Vous venez nous perdre. Au nom de Dieu, sortez pour un moment. Il s'efforçoit d'avancer malgré moi, et le trouble où il étoit l'empêchoit de prononcer un seul mot. Dans le même instant, dona de Pastrino, qui se douta bien que c'étoit le marquis de Rosemont, et qui vit entrer après lui son frère, les mains liées de plusieurs cordes, s'écria avec une fureur inexprimable : Quoi ! je vois le meurtrier de mon fils, et qui veut l'être encore de mon frère ! tiens, ajouta cette barbare en enfonçant le poignard au milieu du sein de dona Diana, voilà pour toi, qui es son amante ; et elle se leva ensuite pour se jeter sur le marquis. Mais quelque active que soit la fureur, elle n'eut pas le temps d'achever les quatre pas qu'il falloit faire pour arriver à lui. Don Diego et ses fils la percèrent de mille coups. Ils se jeterent aussi sur don d'Alavestras, et lui arrachèrent la vie par une infinité de plaies.

Qu'on s'imagine, si l'on peut, toute l'horreur d'un tel spectacle. Trois corps étendus dans des ruisseaux de sang, mon cher marquis entre mes bras sans mouvement et sans connoissance, don Diego qui s'arrachoit les cheveux près de sa fille, et qui perçoit l'air de ses cris, ses trois fils qui

tâchoient d'arrêter le sang de leur trop malheureuse sœur, et tous les autres spectateurs dans un trouble qui ne leur permettoit pas même de penser à nous secourir. Je portai le marquis dans la chambre voisine où il y avoit heureusement un lit. Le comte de Mancenez et le chirurgien me suivirent. Je pris de celui-ci une fiole d'élixir qu'il m'offrit, et je lui ordonnai d'aller au secours de dona Diana. Il s'y employa avec tant de zèle et d'adresse qu'il lui mit le premier appareil et la fit revenir à elle avant que le marquis eût repris la connoissance. Son évanouissement fut si long, que j'en eus un moi-même, causé par la crainte et l'inquiétude. Ce n'est pas que je crusse cet accident dangereux dans un jeune homme de son âge et de son tempérament; mais la fatigue qu'il avoit essuyée la nuit, et sa blessure qui n'étoit pas encore fermée tout-à-fait, me causoient une très juste alarme. Le chirurgien étant revenu près de lui, me consola en m'assurant positivement qu'il n'y avoit rien à craindre. Il mit un nouvel appareil à sa blessure qui paroissoit prête à saigner. Ce n'est pas son évanouissement que j'appréhende, me dit-il en homme de bon sens; c'est l'impression que va faire sur lui la première idée de l'état où il a vu dona Diana; car j'ai assez reconnu, depuis que j'ai l'honneur d'être à son service, qu'il l'aime éperdument. Je crois qu'il seroit à propos, ajouta-t-il, de le transporter dans l'autre chambre; il se trouveroit près d'elle en revenant à lui, et il seroit assuré du moins qu'elle

Digitized by Google

n'est pas morte. J'approuvai son conseil. Nous le portâmes sur un matelas près du lit où son amante étoit couchée. La connoissance tarda peu à lui revenir. Le chirurgien, qui l'observoit, ne s'aperçut pas plutôt du changement, qu'il lui dit : Courage, monsieur, dona Diana est vivante, la voilà auprès de vous. Ce cher nom acheva de lui faire reprendre ses esprits. Dona Diana étoit si épuisée par la perte de son sang, qu'elle n'avoit pas même remarqué jusqu'alors que le marquis fût près d'elle; mais lorsqu'elle entendit prononcer aussi son nom, elle ouvrit les yeux comme pour le chercher et pour rencontrer les siens. Ces deux tendres amants se reconnurent. Rien ne peut être si touchant ni si naturel que les premiers sentiments de l'un et de l'autre. Dona Diana tendit la main vers lui. Il la prit dans les siennes pour la baiser mille fois. Ah ! c'est moi, lui dit-il, qui vous réduis dans ce triste état ; mais si vous mourez, je ne serai pas longtemps à vous suivre. Il eut bientôt retrouvé assez de force pour se lever. Il s'assit sans écarter un moment ses yeux de dessus elle. Il auroit voulu pouvoir visiter sa blessure, pour juger par lui-même du péril, et s'assurer de ce qui lui restoit d'espérance. Il conjura le chirurgien de lui dire naturellement ce qu'il en pensoit. Celui-ci lui répondit, pour le flatter, que ces sortes de coups étoient rarement mortels ; mais qu'il falloit laisser un peu de repos à la malade, et qu'on jugeroit mieux de son état dans quelques heures. Il vouloit demeurer

près d'elle, en promettant de ne lui rien dire qui pût lui causer de l'émotion ; mais le chirurgien lui fit entendre que sa seule présence pourroit l'agiter, et que le plus profond repos lui étoit absolument nécessaire.

Nous retournâmes dans la chambre voisine, où je le fis mettre au lit malgré lui. Don Diego et ses trois fils vinrent lui rendre leurs civilités : la manière dont ils s'exprimèrent me fit connoître qu'ils avoient conçu beaucoup d'estime et d'affection pour lui, touchés peut-être également, et de sa figure aimable, et de la tendresse qu'ils lui voyoient pour dona Diana. Le comte de Mancenez, qui avoit comme perdu l'usage de la voix jusqu'alors, et qui s'étoit contenté de donner tous ses soins à son ami en le suivant pas à pas, vint l'embrasser aussi avec tous les témoignages d'une vive et sincère amitié. Don Porterra fit la même chose. Les larmes me tomboient des yeux malgré moi à la vue de tant d'objets, ou tristes, ou tendres, mais tous infiniment touchants ; et je ne pouvois distinguer en particulier par quel sentiment j'étois le plus attendri. Nous tînmes conseil avec l'alcade sur la conduite que nous devions tenir, après tout ce qui s'étoit passé. Il fut résolu que monsieur le comte de Mancenez prendroit la peine d'aller sans délai à l'Escurial, où le roi devoit être encore quelques jours ; que l'alcade l'accompagneroit, et qu'ils feroient ensemble à sa majesté la relation fidèle de cette malheureuse

Digitized by Google

journée. Ils partirent sur-le-champ. Leur voyage ne fut pas long, l'Escurial n'étant éloigné que de quelques lieues.

Nous agissions, dans la maison d'Alavestras, avec la même liberté que si nous en eussions été les maîtres. Nous nous y fîmes préparer à manger, et tout ce qui étoit nécessaire pour le secours de nos malades. Je demandai en secret au chirurgien s'il croyoit la blessure de dona Diana dangereuse : il me repondit qu'elle pourroit vivre encore quelques jours, mais qu'il ne falloit pas espérer qu'elle pût se rétablir. Je le priai de flatter constamment le marquis, et d'agir de concert avec moi pour le préparer insensiblement à cette perte. Il se levoit dix fois dans une heure pour aller au lit de son amante. Ne pouvant l'en empêcher, j'étois obligé de le suivre. Quelquefois il la trouvoit assoupie, et il revenoit content de l'avoir vue. Lorsqu'elle pouvoit l'apercevoir, il lui disoit quelques mots de tendresse, et il la prioit de ne pas répondre, pour ménager ses forces. Il consultoit à tout moment le chirurgien, qui le flattoit par ses réponses ordinaires. Elle se trouva, dans le fond, beaucoup mieux l'après-midi. Nous nous assimes autour de son lit, pour nous y entretenir doucement. Don Diego et ses trois frères faisoient au marquis des caresses dont elle étoit charmée. Il sembloit que nous ne composions tous qu'une même famille, unie par la plus tendre et la plus cordiale amitié.

Monsieur le comte de Mancenez revint le soir avec l'alcade. Il nous apporta des nouvelles si heureuses et si fort au-dessus de nos espérances, qu'elles nous causèrent toute la joie que la tristesse où nous étions nous permettoit de recevoir. Le roi, déjà prévenu contre le perfide d'Alavestras, approuva la vengeance de don Diego de Velez. Il ne put entendre, sans être ému, la barbarie de dona de Pastrino. Ce n'est pas assez, dit-il au comte, d'une mort si simple pour punir de telles horreurs ; et puisque les coupables ont échappé à l'ignominie d'un supplice public, il est une autre manière de satisfaire la justice. Je donne à la fille de don Diego de Velez tous les biens de son ravisseur et de dona de Pastrino. Cette grace ne fut pas plutôt accordée, que le comte eut le crédit d'en faire expédier les lettres. Il les remit entre les mains de dona Diana, après avoir achevé ce récit. Un évènement si imprévu attira mille compliments au comte de Mancenez. Don Diego n'étoit pas le maître de sa joie. Le marquis n'en ressentoit pas moins : c'étoit un acheminement au succès de ses espérances. Dona Diana ne put s'empêcher elle-même d'y paroître sensible ; et l'on voyoit bien que toute sa satisfaction se rapportoit au marquis, dont il lui sembloit que cette nouvelle fortune la rapprochoit davantage ; car il ne s'agissoit de rien moins que de cinquante mille livres de rente. Don d'Alavestras passoit pour en avoir trente-cinq, et dona de Pastrino

quinze ou seize. Le lendemain don Diego envoya son fils aîné à Madrid pour l'exécution de la grace accordée à sa fille. Pour lui, il se crut obligé d'aller se jeter aux pieds du roi, pour le remercier d'une faveur si inespérée. Il en fut reçu avec une bonté dont il parut aussi satisfait à son retour qu'il l'avoit été du bienfait.

Cependant la blessure de dona Diana empiroit sensiblement. Il lui prenoit de temps en temps des foiblesses qui faisoient trembler le chirurgien même. Je la crus mourante le troisième jour ; mais étant revenue à force de soins, le chirurgien me dit qu'on pouvoit espérer quelque chose jusqu'au neuvième. Il promettoit bien plus au marquis, qui le conjuroit à chaque instant de ne pas lui déguiser ce qu'il y avoit à craindre. Elle peut mourir, lui disoit-il ; mais vous n'êtes pas vous-même hors de danger, si vous ne vous ménagez davantage. J'espère que mes soins vous rendront la vie à l'un et à l'autre. Ainsi il jugeoit par sa blessure de celle de son amante, et du péril où elle étoit par le sien ; et comme il se sentoit assez fort pour ne pas craindre beaucoup pour lui-même, il commençoit à devenir plus tranquille par rapport à elle. Ses fréquentes foiblesses ne laissèrent pas de l'alarmer. Mon Dieu ! me dit-il un jour, que deviendrois-je si j'allois la perdre ? Je ne vivrois pas un quart d'heure après elle. Je lui répondis qu'il falloit tout espérer de la bonté du ciel ; que le chirurgien comptoit ses évanouissements pour peu

de chose, et qu'il falloit faire beaucoup de fond sur sa jeunesse et sur la bonté de son tempérament. Mais après tout, continuai-je après l'avoir ainsi rassuré, le ciel n'est-il pas le maître de sa vie, de la vôtre et de la mienne ? Supposons qu'il vous la ravisse à vous-même; ne faudroit-il pas vous soumettre à ses ordres, et lui faire sans murmurer le sacrifice de votre jeunesse, de votre rang et de toutes vos espérances ? Il peut vous enlever de même votre chère Diana, et vous lui devriez la même soumission en la perdant. Aimez-la, mon cher marquis ; elle est si aimable que vous ne sauriez trop l'aimer ; mais songez que vous devez aimer Dieu plus qu'elle, et qu'un sentiment si juste est essentiel à un honnête homme. Quelque sujet que nous ayons d'espérer qu'elle se rétablira, envisagez quelquefois sa perte, pour acquérir la force de la supporter, si sa mort trompoit nos espérances. Mettez-vous de bonne heure à cette épreuve. C'est le moyen de vous rendre en quelque sorte supérieur à votre passion ; et sans aimer moins, votre amour sera tel alors que la sagesse et la religion le demandent. Il me répondit qu'il sentoit parfaitement la vérité de mes paroles, mais que regardant la perte de dona Diana comme le plus horrible de tous les malheurs, il lui étoit impossible de se familiariser avec cette affreuse idée ; qu'il s'offorçoit au contraire de l'écarter de son esprit, et qu'il espéroit seulement que si le ciel la lui enlevoit, et vouloit qu'il vécût après

Digitized by Google

l'avoir perdue, il lui donneroit des forces qu'il n'éprouvoit point encore, et qui ne pouvoient lui venir que de la puissante main de Dieu. Cette réponse, qui marquoit du moins un fond de religion et de confiance en Dieu, me satisfit beaucoup. Je l'assurai que le secours du ciel n'est jamais refusé quand on le demande, et qu'il est toujours proportionné à nos peines et à nos besoins.

Le château de la Sierra étant devenu une partie du bien de dona Diana, nous ne nous pressions point d'en sortir. J'attendois pour cela que le marquis pût retourner commodément à Madrid; sans compter qu'il auroit fallu lui faire trop de violence pour l'en tirer avant qu'elle fût hors de danger. L'état où ils étoient tous deux, la présence de don Diego et la mienne ôtoient tout prétexte à la médisance. J'étois dans l'inquiétude en attendant le neuvième jour, dont le chirurgien m'avoit parlé comme d'un jour critique pour dona Diana. Il arriva enfin, et à la réserve de ces évanouissements qui lui prenoient toujours lorsqu'on changeoit l'appareil, il ne parut point que le danger fût augmenté. Le chirurgien en témoigna une joie extrême; il me dit en particulier qu'il n'appréhendoit plus que le treizième jour, et qu'il répondoit de sa guérison, si ses forces alloient au-delà.

Le soir de ce jour heureux, c'est-à-dire du neuvième, j'étois descendu pour prendre l'air à la porte du château, et j'allois rentrer, après y avoir

demeuré un moment, lorsque j'entendis un bruit de chevaux qui accouroient à toute bride. M'étant tourné, je reconnus Le Brun qui nous apportoit des nouvelles de Paris. Il avoit passé par Madrid, et don Porterra avoit pris la poste avec lui pour nous l'amener. Je leur dis, à l'un et à l'autre, de ne pas paroître dans la chambre du marquis que je n'eusse lu mes lettres; et j'ouvris aussitôt le paquet. Il y en avoit une pour le marquis, de la main de monsieur le duc : elle étoit sous cachet volant. Je la lus avant les miennes; car dans l'état où étoient les choses, je ne regardois point l'arrivée de Le Brun et la réponse de monsieur le duc comme des évènements indifférents. Elle étoit telle que je m'y attendois, c'est-à-dire tendre et flatteuse, et qui promettoit tout sans rien accorder.

« Il faut que vous comptiez, disoit-on au mar-
« quis, que je ne vous refuserai jamais ce qui sera
« nécessaire à votre bonheur. Ainsi soyez assuré
« d'épouser dona Diana de Velez, si votre passion
« est si forte que vous ne la puissiez vaincre. Je
« suis fort content du témoignage que M. de Re-
« noncour m'a rendu d'elle, et mon sentiment a
« toujours été que le mérite et la naissance doi-
« vent être préférés aux emplois et aux richesses.
« Mais vous êtes jeune, et votre maîtresse l'est
« aussi : vous êtes parti de France dans le dessein
« de voyager quelques années : achevez du moins
« vos voyages, qu'il faudroit interrompre si vous

Digitized by Google

« l'épousiez dès aujourd'hui. Vous en reviendrez « plus digne d'elle, et je vous donne ma parole « de consentir alors à vos desseins. Je vous ac- « corde beaucoup, ne me refusez pas si peu de « chose, etc. »

Toute la lettre étoit ainsi tournée fort adroitement; et, malgré l'impatiente vivacité du marquis, je ne doutai point qu'il n'y trouvât quelque douceur, et qu'il ne la lût avec satisfaction. J'ouvris ensuite celle qui étoit pour moi. Monsieur le duc m'y laissoit voir le fond de son cœur, et s'exprimoit en véritable père. Il ne me cachoit point que le mariage de son fils avec une étrangère lui causeroit du chagrin, et qu'il dérangeroit toutes ses vues. « Mais sa lettre me fait trembler, me « disoit-il; et vif comme je le connois, je crains « ses résolutions. Si dona Diana est telle que vous « le dites, je ne regarderai point absolument « comme un malheur qu'elle devienne ma fille..... « Je vous laisse le maître de cette affaire, ajoutoit- « il, et je me repose entièrement sur votre pru- « dence. Tâchez de guérir mon fils, et de lui faire « quitter l'Espagne; mais je vous recommande « sur-tout de le conduire avec bonté. Si vous « croyez sa guérison impossible, j'approuverai « tout ce que vous aurez fait, etc. »

Cette lecture me fit admirer également la sagesse de monsieur le duc, et son affection pour le marquis. La confiance dont il m'honoroit me

toucha aussi sensiblement. Je fis quelques réflexions sur la conduite que je devois tenir, et sur l'usage que je ferois du plein pouvoir qui m'étoit accordé. Dans l'extrémité du péril où étoit dona Diana, ce n'étoit pas risquer beaucoup que de la consoler par l'assurance d'être unie à son amant. Si elle meurt, disois-je, elle en mourra plus contente, et ce sera une douleur de moins pour le marquis. Si elle se rétablit, nous la ferons consentir aisément à attendre la fin de nos voyages ; ou si l'impatience du marquis le rend sourd aux raisons de monsieur le duc, nous prendrons notre parti suivant les circonstances. Je ne vois plus rien qui doive me faire appréhender ce mariage. Don Diego est d'une ancienne maison. Il a servi son roi avec honneur, et dans un emploi distingué. Sa fille est à présent un parti très riche; outre son mérite et sa beauté, qui la rendent digne d'une couronne. Après avoir pris cette résolution, je cachetai la lettre adressée au marquis, et je remontai à sa chambre. Je viens vous apprendre, lui dis-je, que Le Brun est de retour : voilà la lettre que monsieur le duc vous écrit. Il l'ouvrit avec une ardeur surprenante. Mais lorsque je croyois qu'il alloit la lire, il s'arrêta avec une espèce de frayeur, pour me demander si je ne savois pas déjà ce qu'elle contenoit. Épargnez-moi un coup mortel, me dit-il, je ne la lirai pas si elle m'est contraire. Lisez, lisez, lui dis-je; on n'a pas dessein de

Digitized by Google

vous ôter la vie. Il la lut, et comme il avoit l'esprit très pénétrant, il sentit tout d'un coup sur quel espoir monsieur le duc exigeoit des délais. Cependant il parut touché de sa bonté, et je vis quelques larmes couler de ses yeux. Je lui demandai s'il n'étoit pas content, et de quoi il pouvoit se plaindre. Non, me répondit-il, je ne me plains pas de mon père ; il me promet son consentement après nos voyages, si je continue d'aimer. Je le connois trop bien pour craindre qu'il manque à sa promesse : mais pourquoi espère-t-il que mon amour pourra s'affoiblir ? car c'est le but de son cruel retardement ; et si je lui ai fait assez connoître que je suis incapable de changer, pourquoi me causer des tourments inutiles, en différant si long-temps mon bonheur ? Si vous vouliez faire attention, répliquai-je, que votre mariage fixeroit tout d'un coup votre jeunesse, et vous priveroit de mille avantages qui sont encore nécessaires à votre éducation, vous conviendriez que monsieur le duc raisonne avec beaucoup de sagesse. Mais laissons aujourd'hui le soin de l'avenir. Dona Diana n'est pas en état de penser à des noces. Bornons-nous au présent. Allez lui faire part de la lettre que vous venez de recevoir. Cette nouvelle, qui la comblera de joie, pourra contribuer à son rétablissement. Je consens même, si vous voulez, que nous lui cachions qu'elle a d'autres délais à craindre que ceux de sa guérison.

Nous nous rendîmes ensemble auprès de son lit. Nous la trouvâmes assez tranquille. Elle présenta la main au marquis en le voyant approcher; car il sembloit que l'accident qui lui étoit arrivé les eût rendus plus familiers. Elle lui dit, en le prévenant, d'une voix foible, mais les yeux attachés sur lui, et toujours pleins de cette douce vivacité que toute la force de son mal ne pouvoit éteindre : Cher marquis, j'étois occupée d'une pensée bien affligeante. Je pensois que vous ne m'aimeriez plus après ma maladie. Je perdrai peut-être ce peu de beauté qui vous avoit touché, et vous ne me verrez plus qu'avec indifférence. Il ne médita point sa réponse. Quand votre maladie pourroit vous changer, lui dit-il, m'empêchera-t-elle de vous voir toujours du même œil? N'est-ce pas moi qui ai commencé à vous aimer? Pourquoi voulez-vous que je puisse finir? Non, non, quoique j'aie pris ma passion par les yeux, c'est dans le fond de mon cœur qu'elle est à présent, et je sens bien qu'elle n'en sortira jamais. Je vous en apporte des preuves, ajouta-t-il; heureux si elles pouvoient vous causer quelque joie! Nos cœurs s'uniront quand vous le voudrez, pour ne se séparer jamais; mon père y donne les mains, et me permet de vous épouser. Mon valet de chambre arrive de Paris avec cette heureuse nouvelle. Y consentez-vous, chère Diana? continua-t-il, en se jetant à genoux, et s'appuyant sur

Digitized by Google

son lit : votre cœur n'oppose-t-il rien à ma félicité, et me rendra-t-il heureux sans répugnance? C'est entre vos mains qu'est maintenant mon sort ; je veux qu'il dépende de vous toute ma vie.

Que l'amour est une étrange passion ! Dona Diana, malgré l'affoiblissement où une mortelle blessure l'avoit réduite depuis neuf jours, me parut plus charmante que jamais après cette agréable assurance. Tout le sang qu'elle avoit répandu n'empêcha pas que son visage ne se couvrît d'une couleur vermeille, et qu'il ne sortît de ses yeux mille traits de flamme. Elle ne répondit que deux mots, mais qui suffisoient pour exprimer tous ses sentiments. Je ne souhaite la vie que pour être à vous, lui-dit-elle en serrant sa main ; et je prierois le ciel de me la ravir, si vous deviez cesser de m'aimer. Je l'interrompis, dans la crainte que trop d'agitation ne lui devînt nuisible. Je confirmai le discours du marquis, en l'assurant que monsieur le duc de..... m'avoit écrit dans les mêmes termes, et qu'elle seroit reçue à la cour de France avec admiration. Le chirurgien, qui vint un moment après, nous avertit qu'un entretien si animé arrêtoit ses remèdes ; il nous pria de nous retirer.

Don Diego étoit déjà instruit du retour de Le Brun, lorsque nous lui apprîmes le succès de son voyage. Je crus devoir lui découvrir en même

temps le vrai nom du marquis. Il fut pénétré d'une vive joie et lui rendit mille graces de l'honneur qu'il faisoit à sa famille. Le marquis l'embrassa tendrement, en lui donnant d'avance le nom de père. Il fit les mêmes caresses aux trois frères de son amante. Tout le monde prit part à cette agréable nouvelle, et la joie paroissoit commune. Mais hélas ! elle devoit être bien courte. C'étoit une espèce de délassement pour nous préparer à la plus vive de toutes les douleurs. De quoi servent toutes les précautions humaines contre l'immuable disposition des volontés de Dieu ! Les remèdes de l'art, les soins de l'amour, nos vœux, nos désirs et nos larmes, rien ne put conserver au marquis l'aimable dona Diana. Je voudrois pouvoir éviter ce triste endroit de mon histoire. Je sens qu'il me sera difficile de représenter au naturel une scène si douloureuse. On sera surpris avec raison que j'y trouve cette difficulté, moi que tant d'évènements tristes, dont j'ai été le sujet ou le témoin, devroient avoir accoutumé à parler le langage de la tristesse et de la douleur. N'est-ce pas peut-être aussi que mon cœur en ayant fait une expérience presque continuelle, en porte le sentiment à des excès auxquels je ne trouve plus d'expressions qui puissent atteindre ? Quoi qu'il en soit, voici la plus malheureuse aventure de nos voyages et la plus rude épreuve où la vertu du marquis ait été exposée.

Digitized by Google

Nous nous étions mis au lit assez tard, avec une opinion très favorable de la blessure de dona Diana. Le marquis s'étoit endormi assurément dans les plus douces idées du monde. Je dormois moi-même d'un profond sommeil, lorsqu'on vint m'éveiller tout d'un coup avec violence. C'étoit le chirurgien, qui me déclara nettement qu'il étoit trompé si dona Diana avoit plus de deux heures à vivre. Que m'apprenez-vous, lui dis-je? elle étoit hier si bien quand nous la quittâmes! Il me répondit qu'à parler juste elle n'avoit jamais été bien, mais qu'il en avoit néanmoins espéré quelque chose jusqu'à cette nuit. Vous savez, ajouta-t-il, que je couche sur un matelas dans sa chambre; je me suis approché d'elle vers une heure, et je l'ai trouvée sans pouls et sans connoissance. Mon élixir l'a fait revenir à elle, mais avec tant de signes d'une mort prochaine, que j'ai désespéré de sa vie. J'ai fait avertir son père et le curé, qui sont actuellement dans sa chambre. Lorsque ses affaires ont été finies avec Dieu, elle a demandé avec empressement à parler à monsieur le marquis. Je n'ose lui porter une si fâcheuse nouvelle, et j'ai mieux aimé commencer par vous-même.

M'étant levé à l'instant, je le suivis à a chambre de dona Diana. Elle me demanda, lorsque je fus près d'elle, si je ne lui donnerois pas la consolation de voir son cher marquis avant que

d'expirer. Je lui répondis la larme à l'œil que j'allois l'éveiller, c'est-à-dire lui porter le coup de la mort à lui-même, en lui apprenant qu'il étoit près de la perdre. Au fond, je me trouvai dans un extrême embarras au sortir de la chambre. Comment lui annoncer cette nouvelle? Comment l'exposer à voir expirer à ses yeux son amante? Encore si j'eusse pu m'assurer qu'il en seroit quitte pour des cris et des larmes! Mais qui pouvoit me répondre de sa vie, foible encore comme il étoit, frappé d'un coup si imprévu, transporté de douleur et d'amour? Quelque touché que je fusse de la situation de dona Diana, je balançai si je lui accorderois cette satisfaction; car enfin le marquis me tenoit lieu de tout, et je n'avois rien de si précieux à conserver. Le ciel me secourut dans cette peine, en m'inspirant tout d'un coup un dessein, qui servit non seulement à procurer à ces deux tendres amants l'unique témoignage d'amour qui leur restoit à espérer l'un de l'autre, mais encore à modérer les transports du marquis, avant et après la perte de son amante. J'allai droit à sa chambre, qui étoit depuis quelques jours proche de la mienne. Je le trouvai éveillé. Monsieur, lui dis-je d'un ton ferme, pour lui inspirer d'abord de la force, je viens de voir dona Diana, qui m'a paru plus mal qu'hier. Je souhaiterois que vous la vissiez aussi. Vous ne sauriez marquer trop d'affection pour une personne à qui vous êtes si

Digitized by Google

cher. Je vous dirai bien plus : monsieur le duc votre père me laisse la liberté, dans une lettre que je ne vous ai pas fait voir, de vous unir avec votre amante. Je veux vous accorder ce matin cette satisfaction : car enfin si le ciel disposoit d'elle, ce seroit pour vous un souvenir consolant que celui d'avoir été son mari. J'ai eu soin qu'on fît avertir le curé. Levez-vous, et venez si vous voulez avec moi. Mais, quoique je ne désapprouve point votre douleur, je vous recommande de vous rendre un peu plus maître de vous-même, et de ne pas marquer tant de foiblesse. Songez que vous avez pour témoins des Espagnols qui savent estimer la grandeur d'ame, et qui connoissent maintenant votre nom. Il ne vous seroit pas honorable de manquer de courage en leur présence. En un mot, vous avez la gloire de M. le duc et la vôtre à conserver : qu'un si grand motif vous soutienne, et lorsque je fais pour vous beaucoup plus peut-être que je ne dois, sauvez-moi la honte de vous voir faire une lâcheté sous ma conduite.

Il me parut un peu étourdi d'une harangue si sévère; mais c'étoit l'état où je voulois le mettre. Il prit ses habits avec empressement. Je lui répétai plusieurs fois en allant : sur-tout, monsieur, point de foiblesse; songez à vous, ne vous déshonorez pas. Nous entrâmes dans la chambre. Dona Diana étoit presque expirante; mais, comme elle

conservoit toute sa raison, elle nous aperçut. Le marquis jugeant bien, par le triste appareil dont elle étoit environnée, qu'elle n'étoit pas éloignée de sa fin, alloit se jeter à genoux près d'elle. Je l'arrêtai par la main; et le présentant à don Diego, qui étoit appuyé contre le lit : Voilà, monsieur, lui dis-je, le fils unique de M. le duc de..... .. Vous savez de quelle tendresse il est rempli pour dona Diana; souffrez, pour satisfaire sa douleur et son amour, qu'il s'unisse avec elle par des liens que la mort seule pourra rompre. Je vous demande cette grace pour lui, au nom de M. le duc son père. Don Diego répondit, en versant des larmes, qu'il consentoit à ma demande comme au plus grand honneur qu'il pût recevoir. Tous les assistants éclatoient en pleurs et en soupirs. Je priai le curé de s'approcher. Dona Diana eut encore la force de tendre la main à son cher amant. Elle lui donna sa foi après avoir reçu la sienne; et le prêtre leur accorda la bénédiction.

Je ne sais si l'on pourra lire ce récit sans émotion ; mais il est certain que le cœur le plus insensible auroit été touché d'un si tendre spectacle. Le marquis continuoit de tenir la main de son amante entre les deux siennes. Il la regardoit défaillir sans qu'il pût prononcer une parole. Chaque soupir qu'il lui voyoit pousser le réduisoit au désespoir. Pour elle, on

Digitized by Google

l'entendoit dire quelquefois d'une voix interrompue, et qui commençoit à s'éteindre : Adieu mon cher marquis, souvenez-vous de moi : je meurs votre épouse. De temps en temps elle faisoit un effort pour lui serrer la main. Elle tourna une fois les yeux sur moi, et elle me dit, en me montrant la main de son amant : C'est à vous que j'en ai l'obligation. J'affectois de les exhorter tous deux à prendre courage et à se soumettre aux ordres du ciel : mais ma fermeté n'étoit que sur mon visage ; et je me tournois souvent pour essuyer des larmes que je n'étois pas le maître de retenir.

Pourquoi m'occuper si long-temps d'un si triste objet? Enfin l'aimable et l'infortunée Diana poussa un soupir qui fut le dernier de sa vie. Elle est morte, monsieur, dis-je au marquis d'une voix ferme; il n'est plus question que de la recommander à Dieu et de se souvenir d'elle. Je l'arrêtai entre mes bras comme il se jetoit sur son corps. Il fit des efforts violents pour m'échapper; mais, les forces lui manquant tout d'un coup, il tomba sur moi sans connoissance. Scoti et Brissant m'aidèrent à le porter à sa chambre, après que j'eus baisé respectueusement la main de dona Diana, que je ne devois jamais revoir. Elle ne me parut pas changée par la mort. Des traits aussi réguliers que les siens ne pouvoient pas être aisément défigurés : si l'on excepte un

peu de pâleur, on l'eût prise pour une personne fatiguée qui dormoit d'un sommeil doux et paisible.

J'aurois fait transporter sur-le-champ le marquis à cent lieues de l'Espagne, si j'eusse cru le pouvoir sans danger. Mais quelle apparence de l'exposer sitôt aux agitations d'une longue route ! Quoique sa blessure n'eût plus rien d'absolument dangereux, les chairs étoient encore délicates et mal raffermies. L'ordre du chirurgien l'obligeoit de garder un régime exact, et de se ménager beaucoup. Je résolus donc de retourner à Madrid. En faisant ces réflexions, je travaillois à le retirer de son évanouissement. Il n'eut pas plutôt repris la connoissance, qu'il jeta ses regards autour de lui ; et voyant que nous environnions son lit, de manière à prévenir tous ses transports, il leva les yeux et les mains au ciel, avec un mouvement tout passionné. O Dieu ! s'écria-t-il, ne me sera-t-il pas permis de la suivre ! Faut-il vivre sans elle ! Ah, mon cher père ! ajouta-t-il en s'adressant à moi, pourquoi m'empêchez-vous de mourir ? Je m'assis près de son lit, et je pris ses deux mains dans les miennes. Hé quoi, lui dis-je, mon cher marquis, vous perdez tout d'un coup les sentiments de courage dont je vous avois cru si pénétré ! Vous regardez la mort comme le seul remède de vos maux, et vous ne pensez pas que votre raison et votre générosité peuvent suffire

pour vous consoler ! Mon cher enfant, écoutez-moi ! Je ne vous demande qu'un moment de réflexion. De qui vous plaignez-vous ? Est-ce de monsieur le duc votre père, qui vous a écrit d'une manière si tendre, et qui n'a rien refusé à vos désirs ? Est-ce de votre chère épouse, qui a paru si satisfaite d'emporter cette qualité en mourant, et qui s'afflige peut-être maintenant de vos pleurs, parcequ'elle ne désire que de vous voir tranquille et heureux ? Est-ce de moi, qui vous regarde comme un cher fils, qui m'est plus précieux que moi-même, et qui ai fait pour vous jusqu'à présent tout ce qu'une tendresse extrême a pu m'inspirer ? Il ne reste donc que Dieu que vous puissiez accuser de vos peines. Oui, c'est Dieu seul qui les cause ; vous ne pouvez les attribuer qu'à lui. Voyez donc maintenant si vous prétendez résister à ses ordres, l'irriter par vos murmures, le combattre par vos transports, et le mépriser même en lui refusant votre soumission par un désespoir obstiné, qui semble lui reprocher de l'injustice. Je ne veux point vous croire capable d'un si terrible excès d'impiété. Vous avez de la religion. On ne peut être honnête homme sans en avoir. Voici le temps d'en faire usage. Allons, mon aimable marquis, ajoutai-je en l'embrassant avec tendresse, prenons notre malheur en gens d'honneur et en chrétiens. Pleurons ensemble la charmante Diana, mais respectons le ciel en la

pleurant, et méritons, par une douleur si juste et si soumise, que Dieu lui-même nous console.

Je ne sais s'il faisoit quelque attention à mon discours. Il avoit la moitié du visage appuyée fortement contre son oreiller, les yeux fermés, quoique j'en visse couler incessamment un ruisseau de larmes; et ses mains, que je tenois, trembloient quelquefois avec beaucoup de violence, par un effet de la vive agitation de tous ses esprits. Vous ne me répondez rien, repris-je d'un ton plus triste; je vois bien que vous n'avez plus d'amitié pour moi, et que vous voulez me faire mourir moi-même de chagrin. Il ouvrit les yeux à ce reproche. Ah! me dit-il, je vous aime toujours; mais mon désespoir n'est-il pas bien juste? Que ferai-je de la vie si vous ne me permettez pas de mourir? Vous devriez me donner la mort par compassion. Si vous me la refusez, ma douleur me la donnera bien sans vous. Je lui proposai de quitter le lieu funeste où nous étions. Il me répondit que tout lieu lui étoit indifférent, et que par-tout où nous irions il sauroit bien trouver un tombeau. Je profitai de ce consentement, et ayant fait mettre Scoti à ma place, j'allai trouver don Diego, qui étoit plongé dans une profonde tristesse. Je lui dis en deux mots que j'étois dans le dessein de partir pour Madrid, et que je le priois de nous prêter un carrosse; que le triste état où étoit le marquis m'obligeoit à ce départ précipité,

Digitized by Google

et ne nous permettroit pas d'assister aux funérailles de dona Diana, mais qu'aussitôt qu'il commenceroit à devenir un peu plus tranquille, nous ne manquerions pas d'aller chez lui, pour lui marquer notre reconnoissance, et l'assurer d'une éternelle amitié. Il voulut m'accompagner à la chambre du marquis. Je le conjurai de ne pas même paroître devant lui, parceque sa présence ne feroit qu'irriter son désespoir. J'y avois laissé ses trois fils, et je lui dis que cela suffisoit. J'y retournai pendant qu'on préparoit le carrosse. Un moment de mon absence y avoit causé bien du désordre. A peine avois-je été dehors, que le marquis étoit retombé dans un transport plus vif que jamais. Il avoit fallu des efforts infinis pour le retenir, et pour l'empêcher d'attenter sur soi-même. Il vouloit aller à la chambre de son amante, la voir encore, et expirer auprès d'elle. Sa douleur s'exprimoit d'une manière si tendre et si vive, que je trouvai tous les assistants en larmes autour de lui. Ma présence parut le calmer un peu. Partons, lui dis-je. Allons chercher un séjour plus heureux. Je lui fis prendre malgré lui quelque nourriture pour le fortifier ; il ne prononça plus un seul mot jusqu'au moment du départ. Nous nous mimes dans le carrosse, et nous arrivâmes le soir chez don Porterra. On juge bien que je ne fus guère tranquille sur la route, et que j'eus besoin d'une continuelle attention pour le modérer.

Quelques jours se passèrent. Mes instances, celles du comte de Mancenez et de tous nos amis le firent enfin renoncer au dessein de mourir. Mais lorsque j'eus tiré de lui cette promesse, il me dit : Je vous promets trop, et peut-être plus que je ne puis vous tenir. Je lui répondis que sa parole étoit un gage qui me rassuroit entièrement ; que je comptois d'ailleurs extrêmement sur son courage ; qu'il falloit qu'il achevât promptement de se guérir pour quitter l'Espagne et fuir des lieux qui lui avoient été si funestes ; que je lui promettois de ne jamais combattre sa douleur, tant qu'elle seroit raisonnable ; et qu'il trouveroit toujours en moi un ami tendre et fidèle, dans le sein duquel il pourroit verser librement ses pleurs. Il m'embrassa en m'assurant que depuis qu'il avoit perdu sa chère Diana, j'étois ce qu'il avoit de plus cher au monde.

Cette manière de le consoler, en entrant dans ses peines et en flattant sa tristesse, me sembla le meilleur de tous les remèdes. Il me réussit mieux que n'auroit fait une morale étudiée, et des remontrances sévères qu'il n'étoit point en état de goûter. Le comte de Mancenez m'avoit proposé plusieurs fois d'aller voir la belle maison de l'Escurial, où il avoit un parent religieux parmi les Jéronymites. Je tâchai d'engager le marquis à faire ce petit voyage. J'espérois de le ramener de là, sinon consolé, du moins assez maître de son trouble

Digitized by Google

pour voir nos amis, prendre congé d'eux, et nous mettre ensuite en chemin pour Lisbonne. Le roi étoit revenu à Buen-Retiro; ce qui devoit nous donner plus de liberté à l'Escurial. Nous partîmes après que le comte eut envoyé un laquais à son parent pour l'avertir de notre arrivée. Il étoit procureur du monastère de Saint-Laurent; c'est-à-dire qu'il y étoit le maître, car ces sortes d'emplois donnent un plein pouvoir parmi les moines. Nous nous ressentîmes de son autorité, par la bonne chère qu'il nous fit faire pendant trois jours. Il avoit l'humeur gaie et vive, et le tour d'esprit agréable. Le comte l'avoit prévenu sur la tristesse du marquis, de sorte qu'il n'épargna rien pour le divertir et lui inspirer de la joie. Il nous fit voir les appartements du roi, l'église qui est magnifique, et la chapelle inférieure où sont les mausolées des rois d'Espagne. Il nous conduisit aussi dans les deux bibliothèques, où nous vîmes plusieurs religieux un livre à la main, qui paroissoient travailler avec application. L'étude est ici en honneur, nous dit-il, et vous trouverez peu de religieux en Espagne qui aient plus d'inclination que nous pour les lettres. Il est sorti de cette maison quantité de bons ouvrages, dont l'église et l'état ressentent l'utilité, et c'est à nos savants que nous devons l'estime dont le public nous honore. La Providence s'en mêle, ajouta-t-il; car il est surprenant qu'il se trouve quelqu'un parmi nous

by Google

qui ait le courage d'essuyer les peines de l'étude. Je ne parle point des peines propres du métier, elles sont douces quand l'inclination s'y trouve ; je parle des manières dures que notre supérieur général prend à l'égard de ceux qui étudient. Ni distinction, ni faveur. C'est un homme grossier, sans naissance et sans mérite, qui s'est élevé, je ne sais par quels moyens, au rang qu'il occupe, et qui ne fait point de cas des savants, parcequ'il ignore jusqu'aux premiers éléments des sciences. Cela est vrai, répondit le comte de Mancenez ; il est connu sur ce pied dans le public ; mais votre consolation doit être qu'il est trop vieux pour qu'il puisse vivre long-temps. Il faut que vous fassiez connoître à ces messieurs, continua-t-il, celui que tout le monde lui souhaite pour successeur, et dont vous m'avez parlé tant de fois avec éloge. Il est aussi aimable, répliqua le procureur, que l'autre est farouche. Vous verrez un homme qu'un long commerce du monde a poli, et qui a rapporté de la cour de Rome, où il a demeuré long-temps, une expérience consommée, et les manières les plus civiles, sans y avoir pris cet air double et mystérieux qu'on acquiert ordinairement en Italie ; de sorte qu'il est tout à la fois d'un caractère aimable et ouvert dans la société, et d'un esprit très délié pour les affaires. Je marquai quelque curiosité de connoître un religieux de ce mérite. Elle fut satisfaite le soir. Il étoit

supérieur particulier de Saint-Laurent. Il vint en cette qualité nous tenir compagnie à souper. Nous ne trouvâmes dans son entretien que de nouvelles raisons de l'estimer. J'ai cru devoir aux civilités que nous reçûmes de lui le court éloge que j'ai fait de son mérite. Il s'appeloit le père Codranos. Le procureur continua de nous parler des religieux de cette maison qui faisoient profession d'aimer l'étude. On ne sera pas fâché de voir ici leurs noms et leurs talents, tels qu'il nous les fit connoître.

Le premier et le plus ancien se nommoit le père Benito. Il étoit homme de condition ; toute sa vie avoit été employée à l'étude. L'Espagne est inondée de ses ouvrages. C'étoit un savant d'une érudition vaste, et qui embrassoit tout. Une mémoire heureuse, une ardeur infatigable pour le travail, ses voyages, ses recherches, et la multitude de ses volumes, l'ont mis dans un rang distingué parmi les auteurs espagnols. Mais dans le fond il ne faut pas chercher chez lui le choix du bon, le discernement du meilleur, le goût du style même dans sa langue naturelle, l'exactitude et la profondeur de la critique. C'étoit en un mot un homme qui savoit médiocrement plusieurs langues, qui travailloit beaucoup, et qui a composé un grand nombre d'ouvrages.

Un autre, que nous vîmes dans la bibliothèque, avoit entrepris le recueil de tous les historiens de

la monarchie espagnole. Son nom étoit le père Quibetos. L'entreprise passe ses forces, nous dit le procureur en branlant la tête. S'il n'étoit question que de donner le texte de chaque auteur, en le copiant exactement sur les manuscrits ou sur les livres déjà imprimés, je crois que l'on pourroit attendre de lui quelque chose d'exact : mais de bonnes dissertations, des éclaircissements, un jugement sûr du mérite et de l'utilité de chaque historien, des conciliations de temps ou de faits, c'est ce que personne ne croit qu'il puisse exécuter. Il faut pour cela de l'esprit et du discernement, avec une profonde connoissance de l'histoire. Cependant, ajouta-t-il, il a pris avec lui un associé qui est habile homme, et dont il pourra tirer de grandes lumières. On l'appelle le père Telos.

Nous en vîmes quantité d'autres dont le procureur nous fit successivement le portrait. Le père Ramnes, homme versé dans la lecture des pères et dans l'histoire ecclésiastique. On a de lui quelques ouvrages d'une exactitude qui lui fait honneur. Le père Vedro, ancien professeur de théologie, c'est-à-dire qu'il y avoit plusieurs années qu'il l'avoit enseignée, car il n'avoit point exercé ce métier long-temps ; et le procureur nous dit qu'il y paroissoit bien à ses ouvrages. C'étoit d'ailleurs un esprit fin et cultivé, qui étoit propre surtout à composer de petites pièces. Le père Sipludes, auteur d'une histoire célèbre dont le nom m'est

Digitized by Google

échappé : son livre a fait la fortune de l'imprimeur. C'étoit un jeune homme qui avoit beaucoup d'esprit et de lecture, mais un peu trop prévenu de son mérite. Nous eûmes un moment de conversation avec lui. Il me montra quelques pièces de vers français qu'il avoit mis, me dit-il, en musique ; il m'assura qu'ils étoient de sa façon. Je les savois par cœur depuis plus de dix ans. J'admirai cette rencontre comme une espèce de phénomène littéraire.

Le procureur nous fit remarquer deux religieux de bonne mine qui contestoient ensemble au coin d'une fenêtre, apparemment sur quelque point d'érudition. Voyez-vous, me dit-il, celui qui a le visage plein et vermeil ? il s'appelle le père Erasmos. C'est un homme qui a beaucoup d'esprit et de facilité pour le travail. Il s'est chargé d'un ouvrage considérable, il est capable de s'en tirer avec honneur. Il a l'humeur gaie, il tourne agréablement un bon mot ; il aime ses amis, et les sert avec zèle dans l'occasion ; enfin il a mille qualités estimables. D'un autre côté voulez-vous connoître un bourru fieffé, un misantrope, un atrabilaire, un homme qui hait le travail et qui a l'esprit pesant, un médisant qui ne ménage ni ceux qu'il hait ni ceux qu'il aime.... Ah, ah ! interrompis-je, vous parlez sans doute de celui qui est avec le père Erasmos : voilà deux hommes d'un caractère bien différent. Point du tout, me répondit-il, je vous parle du

même homme ; c'est le père Erasmos lui-même qui réunit toutes ces contrariétés. Il n'y a qu'à le voir dans des moments différents. Tantôt il est tel que je vous l'ai représenté d'abord ; un instant après on ne le reconnoît plus : on diroit que cet étrange homme a deux ames, qui prennent le dessus tour à tour, et qui sont opposées dans toutes leurs inclinations. Il est animal raisonnable comme vous et moi, mais on ne voit jamais que la moitié de ce qu'il est ; quelquefois il est raisonnable, et quelquefois ce n'est qu'un animal. L'autre père qui est avec lui se nomme le père Tirman. Il a de l'esprit et de l'érudition ; mais comme il n'a pas la tête des plus fortes, on craint qu'à force de la charger la voiture ne se brise. Le procureur nous fit ainsi passer en revue la plupart des religieux de son monastère. Le tour qu'il donnoit à ses louanges ou à sa critique nous divertit agréablement. J'eus soin, le soir, d'écrire tous ce que je pus me rappeler de cette conversation, et je la mets ici telle que je la trouve encore sur mes tablettes : elle servira du moins à faire connoître que les sciences ne sont pas négligées en Espagne, et que le monastère de Saint-Laurent de l'Escurial renferme quantité de personnes de mérite. Il m'en est échappé plusieurs, dont je n'ai pu me rappeler les noms.

Le marquis parut insensible à tout ce que le père procureur fit pour le réjouir. Il ne prêtoit pas

même l'oreille à la conversation. Son ame étoit au tombeau de dona Diana. Je l'excitois quelquefois, pour interrompre ses tristes rèveries : il me prioit d'être sans inquiétude, et il m'assuroit qu'il étoit tranquille; mais ses soupirs le trahissoient, et souvent même des pleurs échappés malgré lui.

Nous quittâmes l'Escurial, après y avoir demeuré trois jours. Étant retournés à Madrid, je ne songeai plus qu'à hâter nos adieux, pour sortir promptement d'Espagne. Je balançai long-temps si je partirois sans avoir vu mes parents, qui demeuroient en divers endroits du royaume, ou du moins sans me faire connoître de l'un d'eux, qui étoit ordinairement à la cour. Je l'avois vu souvent, mais comme s'il n'eût été pour moi qu'un étranger. Enfin je pris la résolution de n'en voir aucun. Peut-être faudra-t-il, me disois-je, non seulement leur apprendre mon nom, mais leur prouver ma naissance. Les Espagnols sont fiers; je ne suis pas d'ailleurs en état de les voir avec plaisir. Je donnai ordre à Scoti de se préparer au voyage de Lisbonne. Pour nos visites d'adieu, j'aurois souhaité de pouvoir nous dispenser de celle que nous devions à don Diego de Velez. Je ne prévoyois que trop la douleur qu'elle coûteroit au marquis. Mais la bienséance le demandoit si absolument, qu'il fallut s'y résoudre. Nous commençâmes néanmoins par monsieur le duc de

Montalto. Nous ne l'avions pas vu depuis qu'il étoit venu lui-même voir le marquis à Buen-Retiro. Le bruit public lui avoit appris nos malheurs. Il fit mille caresses au marquis, et il eut l'attention de ne lui rien dire qui pût renouveler le souvenir de sa perte. Il le pria de lui donner de ses nouvelles, à quelque éloignement qu'il pût se trouver de l'Espagne ; et lorsque nous lui eûmes appris que nous prenions le chemin de Lisbonne, il nous offrit des lettres de recommandation pour divers seigneurs de cette cour. Nous les acceptâmes, quoique nous en eussions apporté de Paris, et que nous n'eussions dessein d'en faire usage qu'à l'extrémité du besoin. Le dernier adieu fut très tendre. Cet aimable seigneur nous embrassa mille fois, et nous pria de le regarder toujours comme un de nos meilleurs amis. Nous allâmes de là chez la plupart des personnes de Madrid de qui nous avions reçu des marques d'amitié ou de civilité.

Je remis au lendemain nos deux plus chères visites ; je veux dire celle de monsieur le comte de Mancenez, et celle de don Diego. Allons voir nos chers amis, dis-je au marquis ; et commençons par l'aimable comte de Mancenez, qui vous a marqué tant de tendresse, et pour qui vous ne sauriez avoir trop de reconnoissance et d'amitié. Je l'avois fait avertir par un laquais. Il se mit à pleurer en nous voyant. Nous fîmes la même chose ; et nous demeurâmes ainsi quelque temps, sans avoir la

Digitized by Google

force d'ouvrir la bouche. Dona Elisa accourut lorsqu'elle eut appris notre arrivée ; et, nous trouvant dans cette triste situation, elle se mit à pleurer avec nous. Enfin je pris la parole pour leur marquer à quel point nous étions touchés de leurs manières généreuses, et de la constance de leur amitié. Notre entretien fut tel qu'on peut se l'imaginer. Il fallut leur promettre de dîner pour la dernière fois avec eux. On ne put s'empêcher de tomber plusieurs fois sur l'infortunée Diana, et les larmes recommençoient toujours. La sincère amitié cause des sentiments aussi tendres et presque aussi violents que l'amour. Nous quittâmes cette charmante sœur et cet aimable frère avec des regrets qui ne peuvent être exprimés, et nous leur jurâmes un attachement et un souvenir éternel. Le comte voulut encore nous accompagner chez don Diego. Il nous attendoit ; je l'avois fait avertir aussi. Le lecteur me pardonnera si j'évite la mémoire de cette douloureuse entrevue. Il m'en coûte trop lorsque je rappelle une tristesse que j'ai sentie. Mon cœur s'émeut encore, et les traces de mes plus anciennes douleurs se renouvellent.

Je ramenai le marquis dans un état à me faire balancer si nous partirions le lendemain, suivant les ordres que j'avois donnés à Scoti. Cependant la nuit le remit un peu. Toutes les mesures étoient prises ; nous partîmes de grand matin dans notre chaise, avec des chevaux de poste. Nos gens

couroient aussi. Ils étoient quatre ; l'illustre Brissant avoit obtenu du marquis la permission de nous suivre.

Digitized by Goog

LIVRE IX.

Un homme qu'on délivre tout d'un coup d'un pesant fardeau n'est pas plus soulagé que je le fus en sortant de Madrid. Ma respiration me sembloit plus douce et plus libre, comme si l'air où nous entrions eût été moins épais, ou comme si l'on m'eût ôté le poids qui me tenoit la poitrine oppressée. J'embrassai le marquis avec un mouvement de joie que je n'avois pas senti depuis long-temps. N'êtes-vous pas content de notre départ, lui dis-je? n'éprouvez-vous pas déjà que l'éloignement pourra servir à rendre un peu de tranquillité à votre cœur? Il me répondit, en soupirant, qu'il falloit de plus grands remèdes pour des maux tels que les siens; qu'en vain s'éloignoit-il de Madrid pour retrouver la paix, puisqu'il portoit une image au fond de son ame qui y entretiendroit toute sa vie le trouble et la douleur. N'espérez pas, continua-t-il, que je reprenne jamais l'humeur que vous m'avez connue. Je vivrai, puisque le ciel me l'ordonne; mais je veux vivre dans la tristesse; j'y trouve de la douceur, et tous les plaisirs du monde en auroient moins pour moi que les larmes que vous me voyez répandre. C'est un bien du moins que personne ne pourra m'arracher.

Il n'étoit pas encore temps de le combattre par des raisonnements, ni de prétendre le guérir tout-à fait. Je me contentai de lui dire que j'espérois beaucoup du temps et de son courage ; que je ne condamnerois jamais une douleur modérée, et qu'il étoit bien juste qu'il conservât toute sa vie le souvenir d'une personne dont il avoit été si tendrement aimé.

Nous n'eûmes point d'autre aventure en chemin que celle qui arriva au marquis dans un village au-delà de Plazentia, où nous nous étions arrêtés pour y passer la nuit. Il lui prit envie de sortir de la maison tandis qu'on nous préparoit à souper. Ses rèveries le conduisirent dans un bois fort grand qui étoit proche du lieu ; et, s'y étant enfoncé imprudemment, il s'égara de telle sorte qu'il ne pût retrouver son chemin. Surpris de ne le pas voir revenir, je le fis chercher de tous côtés jusqu'à la nuit. On ne m'en apprit point d'autres nouvelles, sinon qu'il étoit entré dans le bois sans que personne l'en eût vu sortir. Je tombai dans une inquiétude extrême. Je fis allumer de la paille en cent endroits, et je mis à sa suite plus de vingt personnes du village qui connoissoient tous les endroits écartés du bois. Enfin, vers minuit, c'est-à-dire après que j'eus passé trois ou quatre heures dans une mortelle alarme, je le vis revenir à cheval avec deux jeunes Espagnols de son âge. Il me fit des excuses de son retardement, dont il rejeta la cause sur les deux messieurs qui.

Digitized by Google

l'accompagnoient. Il me dit que, s'étant égaré dans le bois, et cherchant le moyen d'en sortir, il les avoit rencontrés qui venoient de la chasse; qu'il leur avoit appris son embarras en les priant de le remettre dans son chemin; mais qu'au lieu de lui accorder cette grace, ils lui en avoient fait une autre en le trompant par honnêteté; qu'ils l'avoient conduit à leur château qui étoit de l'autre côté du bois; qu'ils l'avoient forcé de souper avec eux; et qu'il se seroit laissé même engager à y prendre un lit, s'il n'avoit appréhendé que son absence ne me causât trop d'inquiétude. J'étois si content de le revoir que j'oubliai aisément la peine où il m'avoit jeté. Les deux Espagnols étoient des jeunes gens de condition qui avoient été charmés de cette rencontre; et voyant à notre figure et à notre équipage que nous n'étions point des personnes du commun, ils firent leurs efforts pour nous retenir quelques jours dans leur terre. J'étois trop résolu de quitter l'Espagne pour y consentir.

Cependant nous reçûmes civilement leurs honnêtetés. Ils passèrent le reste de la nuit avec nous, et nous racontèrent plusieurs singularités curieuses du royaume de Léon où Plazentia est située. Rien ne me parut plus extraordinaire que ce qu'ils nous apprirent des magiciens ou sorciers dont ce pays est rempli. En rapportant ces sortes d'histoires, je n'en garantis pas la vérité: il me suffit d'être fidèle dans la relation que j'en fais, et d'écrire les choses telles que je les ai entendues. J'étois

à la chasse il n'y a pas plus de deux mois, nous dit l'un des deux jeunes Espagnols, avec un valet qui menoit mes chiens. Après une journée assez heureuse je passai par le bois où monsieur s'est égaré ; le temps m'ayant paru commode pour l'affût, j'ordonnai à mon valet d'aller m'attendre à la sortie du bois, et je montai sur un arbre dans l'espérance de tuer un chevreuil ou un sanglier. A peine y avois-je été un demi-quart d'heure que je vis courir un grand loup qui s'arrêta à vingt pas de moi. Dans le moment que j'allois tirer, il se dépouilla de la peau dont il étoit couvert, et je n'aperçus plus qu'un homme assis au pied d'un arbre, et qui paroissoit fatigué. Ma surprise fut extrême ; mais elle redoubla un instant après, lorsque j'eus vu venir un autre loup du côté opposé, s'asseoir avec le premier, devenir homme après s'être aussi dépouillé de sa peau, et s'entretenir avec son voisin. La peur se joignit alors à l'étonnement ; je m'imaginai que si ce n'étoit pas deux diables, c'étoit du moins deux sorciers ; et comme ces malheureux sont capables des derniers crimes, j'étois tremblant sur mon arbre, et je me cachois de quelques branches sans faire le moindre bruit. Enfin, après un entretien d'une heure, ils se levèrent, reprirent leur peau, et avec elle toute la figure de deux véritables loups. Ils s'acheminèrent vers l'endroit où mon valet m'attendoit. Mes chiens les sentirent ou les aperçurent. J'en avois ce jour-là quatre des plus vigoureux ; ils échappèrent à mon valet qui

Digitized by Google

les tenoit en laisse, et se mirent après les deux loups. J'entendis les cris du valet et le bruit des chiens. Je mis deux balles mordues dans mon fusil, ne doutant point qu'ils ne reprissent leur chemin vers moi, et je me disposai à tirer. Ils passèrent effectivement à dix pas; j'en blessai un qui tomba et que je crus mort. Je descendis de l'arbre. Mes chiens l'environnoient en jappant d'une force extraordinaire, mais ils n'osoient l'approcher. Mon valet arriva dans l'instant: nous allions percer ce misérable de coups de poignards, sans savoir s'il étoit homme ou loup, et uniquement pour ma sûreté. Mais lorsqu'il vit sa mort inévitable, il me demanda la vie d'une voix triste et humiliée en m'appelant par mon nom. Je lui fis ôter sa peau par mon valet: elle étoit attachée sous son ventre avec des agrafes. Je le reconnus pour un paysan d'un village voisin. Malheureux, lui dis-je, tu mériterois le dernier supplice. Où allois-tu? Quel est ton dessein? Il me répondit que je l'avois blessé mortellement; qu'il me prioit de lui faire donner du secours. Tu m'apprendras auparavant, répliquai-je, ce que c'est que l'horrible état où je te trouve, et comment tu peux courir comme un loup puisque tu es un homme. Il me dit en tremblant que c'étoit un secret qu'il avoit appris de son père; qu'il en avoit quantité d'autres aussi surprenants, et qu'il me les apprendroit volontiers si je voulois lui sauver la vie. Je donnai ordre à mon valet de le charger sur ses épaules, parcequ'il étoit

Digitized by Google

trop blessé pour marcher, et je le fis porter ainsi au château. Il étoit si affoibli que je ne tirai que quelques paroles de lui en marchant. Comme nous entrions dans ma cour, et que j'appelois du monde pour le faire enfermer dans une chambre où mon dessein étoit qu'on en prît soin, mon valet fut précipité rudement par terre. Je crus d'abord qu'il succomboit sous son fardeau et que c'étoit lassitude; mais s'étant relevé aussitôt, nous ne vîmes plus le malheureux qu'il avoit apporté. Je ne puis vous dire ce qu'il devint, ni par quel art il put nous échapper si brusquement. Ce qui est certain, c'est que la nuit n'étoit pas sombre, et que j'aurois dû l'apercevoir s'il s'étoit enfui d'une manière naturelle.

Le gentilhomme espagnol nous attesta, par cent serments, la vérité de cette aventure. Son compagnon ne manqua pas de nous en raconter aussi quelques unes avec le même détail de circonstances et les mêmes précautions pour exciter notre foi. Ils nous protestèrent tous deux que rien n'étoit plus commun aux environs de Plazentia, que de voir des grêles et des tonnerres dans les jours les plus sereins, des mortalités d'animaux, des changements d'hommes et de femmes en différentes espèces de bêtes, des enlèvements d'enfants dès le berceau et sous les yeux de leurs mères sans qu'elles aperçussent les ravisseurs; des assemblées nocturnes où l'on prétendoit qu'il se passoit mille choses abominables.

Digitized by Goog

Qu'on enterre un mort, ajoutèrent-ils; si c'est une personne dont la constitution fût bonne avant sa maladie mortelle, on trouve sa fosse ouverte deux heures après l'enterrement, et le cadavre a disparu : souvent même il est enlevé avant que d'être enseveli. Le maître de l'auberge où nous étions, qui étoit debout à nous écouter, assura que le corps de sa femme avoit été emporté de cette manière, et que trois jours après il avoit été rapporté dans la chambre où elle étoit morte; de sorte qu'il avoit pensé mourir de frayeur en la retrouvant nue sur une table au moment qu'il s'y attendoit le moins. Elle avoit, nous dit-il, le ventre et l'estomac ouverts, et l'on en avoit tiré le cœur, le foie, et tout ce qu'on appelle les parties nobles.

J'ai naturellement un peu d'incrédulité pour tous les évènements surnaturels : ainsi, quelque bonne idée que j'eusse de nos deux Espagnols, je regardois leur récit comme un conte inventé pour nous divertir, et je ne pus m'empêcher de leur en témoigner quelque chose en badinant. Ils continuèrent de me protester qu'ils étoient sincères : mais ils ne m'auroient pas persuadé davantage, si je n'eusse été forcé, parceque je vis un moment après, à croire qu'il se passe effectivement des choses étranges dans cette partie de l'Espagne.

Il étoit environ une heure après minuit. On frappe à la porte de l'auberge avec violence. Le maître de la maison y court; et, comme il n'avoit

point d'autre chambre pour ses hôtes que celle où nous étions, et où il y avoit plusieurs lits, il revient, pour nous prier de recevoir avec nous un cavalier qui venoit d'arriver. Nous lui dimes que cela étoit juste. Le cavalier entre ; c'étoit un homme de trente ans, bien mis et d'une belle taille, mais pâle et foible, au point de ne pouvoir se soutenir. Son valet l'aidoit à marcher : il poussa un profond soupir après s'être assis, et il demanda à l'aubergiste s'il ne se trouveroit pas quelqu'un dans le village qui pût le saigner. Il y avoit une espèce de chirurgien qu'on alla chercher sur-le-champ. Pendant ce temps-là, nous fîmes un compliment honnête à l'étranger sur son incommodité. Ah ! messieurs, nous répondit-il, je suis hors de moi. Mon sang est encore glacé de frayeur. Ce que je viens de voir me sera présent toute ma vie. Nous le priâmes de nous faire part d'une aventure dont il paroissoit si frappé. Aurai-je assez de force pour la raconter ? reprit-il avec un soupir. Je viens de Talavera ; je vais voir l'évêque de Plazentia, qui est mon oncle. Cette nuit, sur les dix heures, je traversois le bois qui est proche d'ici, dans le dessein de gagner cette auberge pour y demeurer jusqu'au jour. Je connois les chemins ; j'ai fait la même route plusieurs fois. Étant au milieu du bois, j'ai entendu des cris étonnants qui ne me sembloient pas venir de bien loin ; et, croyant reconnoître que c'étoit la voix d'une femme, un mouvement de pitié m'a fait

Digitized by Google

pousser mon cheval vers le lieu où elle étoit pour lui donner du secours. Je l'ai trouvée seule, dans un endroit découvert et sans arbres. Elle s'est avancée vers moi avec des hurlements effroyables. Ses cheveux étoient épars, ses yeux égarés, et tous ses mouvements pleins de fureur ; l'écume lui sortoit par la bouche. La voyant seule, et rien autour d'elle qui pût la troubler, je l'ai prise d'abord pour une folle, et j'étois prêt à retourner au chemin ; mais elle s'est jetée à genoux, et les mains jointes, elle m'a conjuré de ne pas l'abandonner. Qu'avez-vous donc ? lui ai-je dit. On ne vous fait aucun mal ; de quoi vous plaignez-vous ? Ah ! monsieur, m'a-t-elle répondu, ne me quittez pas ; je suis perdue si vous me refusez votre secours. Je lui ai demandé de quelle sorte de secours elle avoit besoin. Hélas ! a-t-elle repris, je vous demande si peu de chose ! faites seulement un cercle autour de moi. J'ai balancé pendant quelque temps, et je me confirmois dans la pensée qu'elle étoit folle : cependant elle a redoublé si vivement ses instances, et avec tant de marques de désespoir, que, regardant ce qu'elle souhaitoit comme une bagatelle, j'ai tiré mon épée, et, sans descendre de cheval, j'ai tracé un cercle autour d'elle avec la pointe. Elle a paru plus tranquille au milieu du cercle. Mais, ô Dieu ! qu'ai-je vu tout d'un coup ? Cinq hommes, d'une taille démesurée et d'un visage affreux, sont sortis de l'épaisseur du bois. Plus vite que je ne le puis dire, ils ont

saisi la malheureuse femme, et l'ont mise en pièces à mes yeux. A peine a-t-elle eu le temps de jeter quelques cris lugubres qui m'ont pénétré d'horreur jusqu'au fond de l'ame. Ce n'est pas tout. Un de ces monstres infernaux m'a frappé avec violence d'un membre sanglant qu'il avoit entre les mains, en me disant d'une voix terrible : Tiens, voilà un reste de la proie que tu as voulu nous arracher. Ils ont disparu au même instant. Je suis tombé sans connoissance, et mon valet s'est évanoui de son côté. Heureusement nos chevaux ne se sont point éloignés. Étant revenu à moi, je me suis trouvé si affoibli, que j'ai été contraint de demeurer couché sur l'herbe pendant deux ou trois heures, sans pouvoir remonter à cheval. Enfin je me suis soutenu sur la selle le mieux que j'ai pu jusqu'ici ; et vous me voyez aussi consterné que si j'avois encore cet affreux spectacle devant les yeux.

Toute mon incrédulité ne put tenir contre un fait si récent et si bien circonstancié. D'ailleurs le triste état de l'Espagnol servoit de preuve à son récit. C'est l'unique fois de ma vie que j'ai cru trouver des apparences assez fortes pour me réconcilier un peu avec les idées de magie et de sorciers. Je ne vois point comment on pourroit expliquer naturellement une aventure si extraordinaire ; et je suis porté à croire avec toute l'Espagne, qui en a été informée, que ce fut un effet de la justice de Dieu, et peut-être de la malice du

Digitized by Google

démon, pour punir une misérable qui avoit mérité ce châtiment par ses crimes.

Nous arrivâmes trois jours après à Lisbonne. Cette ville est grande et belle. Nous employâmes les premiers jours à la parcourir et à visiter ses principaux ornements. Le peuple nous y parut plus appliqué et plus laborieux qu'en Espagne. C'est le plus beau spectacle du monde que cette multitude infinie de vaisseaux qu'on voit continuellement sur le Tage, et comme au milieu de la ville, qui est bâtie sur ses bords. Elle a au moins deux lieues de longueur. Ses rues sont belles. La plupart des maisons sont d'une structure régulière; et le palais du roi, quoiqu'antique, est vaste et digne d'un grand prince. Nous n'eûmes pas de peine à faire des connoissances : les seigneurs portugais sont affables et civils. Dès le quatrième jour après notre arrivée, le marquis se trouva en liaison avec le marquis de Tordas, parent du comte d'Ericeyra, qui est célèbre en France par la traduction portugaise qu'il a faite de l'Art poétique de Boileau. Nous étions à nous promener sur le bord du Tage, au bout de la ville. Une rêverie d'amour ou d'ambition y avoit conduit aussi M. de Tordas, sans autre suite qu'un laquais. Il jugea peut-être à notre air curieux que nous étions Français, et il nous aborda sans doute aussi par curiosité. L'amitié fut liée en moins d'une heure. Nous retournâmes ensemble à la ville : son carrosse l'attendoit à la porte; et

comme nous étions venus à pied, il nous força, par ses civilités, de monter avec lui. C'étoit l'heure de la comédie; nous y allâmes ensemble. Le prince don M..... étoit sur le théâtre, environné d'une foule de jeunes gens. Nous nous approchâmes de lui, avec le marquis de Tordas, qui étoit de sa cour. Il nous fit l'honneur de s'informer qui nous étions. Je l'entendis; et, m'étant avancé assez tôt pour lui répondre, je lui dis que le marquis étoit un gentilhomme français de la première distinction que j'avois l'honneur d'accompagner; que ne faisant que d'arriver à Lisbonne, le temps ne nous avoit point encore permis de lui aller rendre nos respects; mais que c'étoit un devoir auquel nous nous étions bien proposé de ne pas manquer. Le marquis s'approcha en même temps, et le salua de la meilleure grace du monde. Toute l'assemblée avoit les yeux sur nous. Le prince nous répondit avec bonté qu'il aimoit les Français, et qu'il nous verroit avec plaisir. Nous demeurâmes près de lui pendant le spectacle. Il regarda presque continuellement le marquis; et lorsqu'il se fut levé pour sortir, il dit au marquis de Tordas qu'il vouloit nous voir chez lui. Nous le suivîmes. Tous les jeunes seigneurs qui étoient avec lui s'empressoient de nous faire honneur, et nous eûmes lieu d'admirer la politesse des Portugais. Lorsque nous fûmes dans les appartements du prince, il fut le premier à nous apercevoir et à nous faire signe d'approcher.

Digitized by Google

Le marquis lui fit, en peu de mots, un compliment très délicat, auquel il répondit avec beaucoup d'esprit et de facilité d'expression. Ensuite, prenant un ton plus familier, il nous demanda ce que nous pensions du Portugal : si la France nous paroissoit plus belle; si les dames y étoient aussi galantes qu'on le publioit; et cent pareilles questions, auxquelles nous satisfîmes d'une manière qui lui plut. Il nous interrogea plus particulièrement sur la personne de monseigneur le duc d'Orléans, déclaré régent du royaume, et sur toute son illustre maison. Il nous fit voir, dans sa chambre, son portait et celui de madame la duchesse de Berri : elle y étoit belle, et le tableau n'étoit pas flatté.

Dans le temps que don M..... nous faisoit l'honneur de nous entretenir familièrement, un officier de sa chambre vint lui dire qu'une dame le supplioit de lui accorder un moment d'audience, et qu'elle demandoit cette grace avec beaucoup d'instances et de larmes, mais sans vouloir déclarer son nom. Je n'ai jamais refusé d'audience, répondit ce prince, qui étoit d'un caractère très humain; faites-la entrer dans mon cabinet. Il nous quitta, avec promesse de nous rejoindre, et ne se fit suivre que de don Tellès de Sylva, qu'il aimoit singulièrement. Un demi quart d'heure après le bruit se répandit dans la salle où nous étions que le prince, qui étoit d'une humeur si enjouée en nous quittant, avoit passé tout d'un coup dans

une affreuse tristesse ; qu'il s'étoit fait mettre au lit, et qu'il ne vouloit souffrir personne dans sa chambre ; qu'on l'entendoit pousser à tout moment des soupirs, et qu'on ne pouvoit s'imaginer d'autre raison de ce changement, que l'audience qu'il avoit accordée à une dame inconnue. Cette nouvelle ne se disoit d'abord qu'à l'oreille ; mais lorsqu'elle fut publique, et qu'on ne put plus en douter, nous primes tous le parti de nous retirer. Chacun raisonna diversement sur cette aventure, qui fut éclaircie pour nous quelques jours après, mais qui ne l'est peut-être point encore en Portugal.

En sortant de chez le prince, nous fûmes conduits par le marquis de Tordas et quelques autres seigneurs du même âge dans une assemblée de dames qui se tenoit chez la comtesse de Selsesas. Nous y fûmes reçus avec honneur. Il faut le dire à la gloire de la France : c'est un titre pour être vu de bon œil des personnes de considération dans les pays étrangers, que de porter l'habit et le nom français. Je me suis bien trouvé, en mille occasions, de cet honorable préjugé. Soit par cette raison générale, soit parceque le marquis parut aimable aux dames portugaises, il reçut d'elles des marques d'attention si galantes, que je remarquai avec plaisir qu'il y prenoit goût. Je le vis rire ce soir pour la première fois depuis son malheur ; et dès ce moment je commençai à croire que je verrois bientôt la fin de sa tristesse, et qu'elle étoit

Digitized by Google

prête à céder au temps et à la nouveauté des objets. Monsieur de Tordas nous offrit à souper. J'engageai le marquis à l'accepter, persuadé que cela serviroit encore à hâter sa guérison. Nous sommes tous faits de cette manière ; notre cœur n'étant point capable d'un sentiment infini, il est clair qu'une passion qui diminue tous les jours dans quelqu'une de ses parties tend à sa fin, et qu'elle s'éteint bientôt tout-à-fait. Je connoissois, d'ailleurs, si parfaitement le caractère particulier du marquis, que j'avois bien moins appréhendé la durée de sa douleur que sa violence : mon inquiétude avoit cessé avec ses premiers transports, et je m'étois assez reposé sur le fond de son humeur, et sur sa vivacité, du soin de calmer son cœur.

Je résolus de recommencer, le lendemain, à lui tenir l'esprit occupé, en reprenant l'étude et nos exercices de Madrid. Sa blessure et ses chagrins les avoient interrompus. Je lui fis cette proposition sans y mêler rien qui pût rappeler le passé ; il la reçut bien. Tout ce qu'il avoit appris de la géographie et de l'histoire fut répété exactement. Il continua de se remplir de nouvelles connoissances ; et le compte qu'il me rendoit tous les jours de son étude me faisoit admirer sa facilité. Nos lectures communes l'attachoient beaucoup : il me témoignoit quelquefois lui-même l'utilité qu'il en retiroit. L'étude que je fais seul, me disoit-il, m'apprend mille choses que j'ignorois, et

dont je suis ravi de m'instruire : mais cela n'appartient qu'à l'esprit. Rarement mon cœur s'échauffe en lisant des caractères froids et inanimés, qui me représentent quelquefois à la vérité les plus beaux traits du monde, mais des traits sans vie et sans mouvement. Au lieu, continuoit-il, qu'une lecture que nous faisons ensemble m'excite et me remue presque autant que la vue d'une action. Le son de la voix, ses inflexions différentes, les réflexions que vous ajoutez aux pensées de l'auteur, ou que vous faites sur chaque trait d'une histoire, les conséquences que vous en tirez contre le vice, ou pour la vertu ; enfin l'art avec lequel vous rapportez tout au plan général de mœurs et de conduite que vous m'avez formé, tous ces avantages joints ensemble me font trouver une satisfaction infinie à lire en commun, et j'espère que le fruit ira de pair avec le plaisir. Je ne lui marquois pas toute la joie que j'avois de l'entendre ainsi raisonner : mais étant si assuré de son goût pour le bon et pour le vrai, je ne perdois pas une occasion de lui inspirer quelque nouveau principe de morale ; et j'avois soin qu'elle fût moins abstraite que solide, moins profonde que d'une application facile et naturelle. L'aventure de Madrid ne lui avoit pas été inutile. Non seulement elle avoit servi à fortifier désormais son cœur contre les surprises de l'amour ; mais elle sembloit lui avoir donné, en peu de temps, une expérience qui ne s'acquiert ordinairement qu'avec le secours

Digitized by Google

des années. Toutes ses actions me paroissoient plus réfléchies, et son air même plus sérieux et plus mesuré. Je lui disois quelquefois : Votre malheur vous a rendu plus vieux de vingt ans. S'il m'a rendu plus sage, me répondoit-il, c'est un bien que j'en ai tiré ; mais convenez qu'il m'a coûté bien cher. Mon premier dessein, en écrivant cette histoire, étoit de rapporter dans l'occasion la plupart des discours que je lui tenois sur les mœurs et sur les sciences ; j'espérois rendre ainsi mon ouvrage utile à la jeunesse, qui auroit pu trouver des règles et des exemples de conduite dans un livre assez amusant pour se faire lire avec quelque plaisir. Mais plusieurs amis, que j'ai consultés, m'ont détourné de cette méthode. Le public, m'ont-ils dit, n'aime pas l'air sec et pédant qui accompagne les préceptes. Voyez le sort des voyages de C..... Je me contenterai donc, comme j'ai fait jusqu'à présent, de mêler à mon récit quelques sentiments, ou quelques réflexions, telles que les conjonctures peuvent les faire naître ; et je tâcherai d'éviter tout ce qui pourroit inspirer le dégoût. Ce n'est point un traité de morale que j'écris ; c'est une histoire. Reprenons-en le fil. J'y aurai dans la suite autant de part que le marquis.

La tristesse du prince don M..... ne diminua point les jours suivants. Elle fut le sujet de tous les entretiens de Lisbonne. On se demandoit d'où pouvoient venir les chagrins d'un prince si aimable et

si heureux. Nous nous présentâmes à son appartement avec le marquis de Tordas, et la plupart des jeunes seigneurs qui composoient ordinairement sa cour. L'ordre étoit donné de ne laisser entrer personne, à l'exception de don Tellès de Sylva, second fils de M. le comte de Tarouca, et favori du prince. Le marquis de Tordas nous dit, et à quelques uns de ses amis avec qui nous étions, qu'il vouloit nous donner à souper dans sa maison de campagne, qui étoit à deux petites lieues de Lisbonne, et à cinq cents pas de la mer. Chacun lui promit de s'y rendre. Pour nous qui en ignorions le chemin et qui n'avions pas d'équipage, il nous vint prendre l'après-midi dans le sien. Nous arrivâmes de bonne heure à Lereda, qui étoit le nom de sa maison. Nous nous promenâmes le reste du jour dans les jardins et dans le bois; et le soir, sur les dix heures, on vint nous avertir que le souper nous attendoit. Notre dessein étoit de retourner ensuite à Lisbonne; mais si la Providence n'eût veillé sur nous, nous courions risque d'en être éloignés pour long-temps, ou de nous trouver peut-être exposés à quelque chose de bien plus fâcheux.

La nuit étoit si claire qu'on eût pu se passer de la lumière des flambeaux. Nous étions à table depuis une heure ou deux, lorsque nous entendîmes fermer la grande porte de la cour avec beaucoup de violence, et le bruit de sept ou huit hommes qui se crioient, l'un à l'autre, en fermant la porte :

Digitized by Google

Pousse, aide-moi; vite, dépêche Nos laquais les virent au travers de la fenêtre; et craignant, avec raison, quelque mauvaise aventure dans un lieu si proche de la mer, ils se pressèrent de fermer aussi les portes qui communiquoient du corps de logis à la cour. Cette précaution étoit d'autant plus sage, que les huit inconnus paroissoient bien armés. Nous nous levâmes nous-mêmes de table pour les considérer, et nous délibérâmes un moment sur le parti que nous avions à prendre. Toutes les fenêtres des appartements bas étoient grillées; ce qui nous empêchoit de craindre d'être si facilement insultés. Nous étions sept, et nous avions avec nous pour le moins douze ou quinze laquais: mais nous étions sans armes; et le moyen de résister contre des pistolets et des fusils! Pour augmenter notre peine et notre frayeur, Brissant vint me dire que nous étions dans un péril extrême; que c'étoit assurément des corsaires; qu'il les reconnoissoit bien à leurs armes, et qu'il étoit même fort trompé s'il n'avoit aperçu Andredi. J'avoue que le nom de ce scélérat me fit frémir. Quoi! lui dis-je, cet Andredi dont vous nous avez rapporté mille choses affreuses? Lui-même, me répondit Brissant. La crainte que je conçus tout d'un coup pour le cher marquis me fit proposer à nos messieurs de nous retirer par le jardin. Il fut le premier à me répondre qu'il y auroit de la honte à fuir, et qu'il falloit défendre la maison de M. de Tordas. Comme il achevoit de parler, les corsaires, qui avoient eu le

temps de barricader la porte, s'approchèrent du corps de logis, et demandèrent brusquement qu'on leur ouvrit l'entrée. J'ouvris la fenêtre ; et paroissant seul, je leur dis fièrement qu'ils se gardassent de faire la moindre insulte à la maison, et que nous étions assez de personnes pour nous bien défendre. Andredi, car c'étoit lui-même, me répondit d'un ton fort humble, que, loin de vouloir nous insulter, il nous demandoit un asile, ou du moins la liberté du passage pour s'enfuir. Son embarras et la précipitation avec laquelle j'avois vu ses gens fermer la porte me firent croire qu'ils étoient poursuivis. Cette pensée me rassura. Sauvez-vous, lui dis-je, par où vous pourrez ; mais comptez que la maison ne vous sera point ouverte, et que nous en défendrons bien l'entrée. A peine eus-je prononcé ces deux mots, que nous entendîmes à la porte de la cour un grand bruit de chevaux ; et dans un instant elle fut enfoncée à coups de haches. Trente cavaliers entrèrent le pistolet au poing. Les corsaires se voyant sans espérance de fuir, et trop inégaux en nombre pour résister, jetèrent leurs armes à terre en demandant la vie : ils furent saisis et chargés de chaînes. Nous ouvrîmes alors la porte de la maison. L'officier qui commandoit les cavaliers nous fit des excuses fort honnêtes sur l'obligation où il avoit été de causer quelque désordre dans la cour. Il nous apprit, en peu de mots, qu'il étoit depuis deux jours sur la côte, à la tête de cent chevaux, pour observer un bâtiment

Digitized by Google

qui avoit déjà fait quelques descentes, et enlevé un butin considérable; que l'ayant vu s'approcher de terre au clair de la lune, il s'étoit caché avec ses cavaliers pour attendre le débarquement des corsaires; qu'ils étoient sortis du vaisseau au nombre de trente ou quarante, et qu'ils avoient pris le chemin de la maison où nous étions, dans l'espérance apparemment de la piller; mais qu'aussitôt qu'ils avoient été à quelque distance de la mer, il s'étoit hâté de les prendre par derrière, pour leur couper le retour; que se voyant surpris par un si grand nombre, et dans l'impuissance de regagner leur vaisseau, ils avoient pris le parti de se séparer pour fuir et s'échapper plus facilement; que de son côté il avoit divisé sa troupe pour les poursuivre; et qu'il ne doutoit pas que ses cavaliers n'eussent arrêté les autres, comme il avoit fait ceux qui étoient venus nous troubler. Il ajouta que son entreprise n'étoit encore exécutée qu'à demi; qu'il alloit tâcher de se saisir du vaisseau, et qu'il avoit dessein pour cela d'employer l'artifice. Il pria le marquis de Tordas de permettre que les prisonniers fussent gardés dans sa cour: il en prit seulement deux avec lui, et s'étant mis à pied, lui et vingt-cinq cavaliers de sa troupe, il retourna vers la mer, pour exécuter ce qu'il avoit médité.

Nous mourions d'envie, le marquis et moi, de voir Andredi de près, et de l'entendre parler. Nous le fîmes entrer dans la salle, et nous étant remis tranquillement à table, je le fis asseoir sur

une chaise lié comme il étoit. Hé bien ! brave Andredi, lui dis-je, voilà donc toutes vos courses et tous vos exploits terminés. Vous ne vous attendiez pas de vous trouver ce soir en si bonne compagnie. Il parut surpris de s'entendre appeler par son nom ; il baissa les yeux sans répondre. Où êtes-vous, Brissant ? m'écriai-je : venez renouveler connoissance avec votre patron, le seigneur Andredi. Brissant, qui n'avoit point encore osé lui parler, s'approcha de moi, et se plaça vis-à-vis de lui. Andredi le reconnut. Ah ! traître, lui dit-il avec des yeux étincelants; c'est toi sans doute qui es cause aujourd'hui de ma perte. Ne l'accusez pas, repris-je ; il ignoroit comme nous que vous fussiez si proche de Lisbonne ; mais quand il auroit contribué à vous faire arrêter, il n'auroit fait que réparer les crimes que vous l'avez forcé de commettre malgré lui. Le fier corsaire fut piqué de ce reproche : il s'emporta en injures contre Brissant, et l'accusa d'avoir eu plus de part que lui aux désordres qu'ils avoient commis ensemble. Quoi qu'il en soit, lui dis-je, il y a renoncé volontairement ; et vous êtes un misérable qui les avez bien multipliés depuis qu'il vous a quitté. Cependant, ajoutai-je, si vous voulez nous en faire un récit fidèle, je vous promets que ces messieurs voudront bien s'employer pour faire diminuer la rigueur des peines que vous méritez. Le marquis de Tordas et tous ses amis l'assurèrent qu'ils

Digitized by Google

tiendroient ma promesse ; mais ce fut inutilement : nous ne tirâmes plus de lui un seul mot. Le voyant obstiné à se taire, j'ordonnai à Brissant de raconter tout ce qui lui étoit arrivé avec lui. Sa relation fut longue : il y ajouta même des circonstances qui lui étoient échappées à Madrid. Pendant que nous nous entretenions sur son récit, nous entendîmes dans la cour un nouveau bruit de chevaux qui arrivoient : c'étoit le reste des cavaliers portugais qui amenoient vingt-deux autres corsaires, suivant l'ordre de leur officier qu'ils avoient rencontré. Il revint bientôt lui-même avec une nouvelle proie qui lui coûtoit moins de peine à conduire. Il nous fit demander la permission d'entrer dans la salle; et nous fûmes fort étonnés d'y voir entrer avec lui douze femmes assez mal en ordre, mais dont plusieurs ne paroissoient pas des femmes du commun. Il y en avoit une entre les autres, dont la taille et la beauté attirèrent tout d'un coup nos regards. Elle étoit pâle et abattue, mais on voyoit aisément que c'étoit l'effet de sa tristesse. L'officier nous raconta que, s'étant approché du vaisseau, il n'avoit point eu de peine à s'en rendre maître ; parceque le petit nombre de corsaires qui y étoient restés avoient pris sa troupe pour celle de leurs compagnons. Il avoit commencé par le visiter exactement, et il y avoit trouvé quantité de sacs et de tonneaux remplis d'or et d'argent. Il en avoit fait un compte exact, et les plus fidèles de

ses cavaliers étoient demeurés pour garder ce riche butin jusqu'au jour. Pour les douze femmes, il les avoit prises d'abord pour d'infâmes créatures qui s'entendoient avec les corsaires, et qui vivoient dans le désordre avec eux; mais elles l'avoient détrompé elles-mêmes en le priant de mettre fin à leur infortune. Ces malheureux les avoient enlevées sur diverses côtes, et les faisoient servir de jouet à leur brutalité. Celle dont la beauté nous avoit touchés se mit à pleurer amèrement lorsque l'officier nous parla d'elle. Nous fûmes encore plus émus de ses larmes. Le marquis de Tordas s'empressa de la faire asseoir avec ses compagnes, et leur offrit toute sorte de secours et de rafraîchissements. Il étoit trop tard pour conduire les prisonniers à la ville : ils furent gardés dans la cour jusqu'au lendemain. Nous engageâmes l'officier à prendre un couvert avec nous, et nous ne quittâmes point la table pendant le reste de la nuit. La belle affligée ne toucha presqu'à rien; mais lorsque nous eûmes lié conversation, nous la fîmes consentir à nous raconter son malheur. Voici ce qu'elle nous dit, en versant plus de larmes qu'elle ne prononça de paroles.

Permettez-moi de vous cacher mon nom : je dois cette considération à ma triste famille. Je suis Française et née à Ant.... d'un père très noble et très riche; mon bien, ma naissance et mon éducation sembloient me promettre la plus heureuse de

toutes les destinées. L'amour alloit rendre ma félicité parfaite par un mariage conforme à mon inclination ; enfin, je touchois au comble de mes vœux, lorsque ces monstres abominables, continua-t-elle en nous montrant de la main les corsaires qui étoient dans la cour, m'ont précipitée dans l'infâme état où vous me voyez. Mon amant, qui devoit être mon mari deux jours après, m'engagea un soir à sortir de la ville pour faire un tour de promenade : c'est une liberté établie chez nous, et dont notre sexe use avec sagesse. Nous nous éloignâmes insensiblement, l'esprit et le cœur occupés de notre tendresse. L'obscurité nous fit apercevoir qu'il étoit temps de retourner sur nos pas. Comme nous approchions de la ville, en suivant toujours le grand chemin, quatre hommes armés, qui étoient couchés le ventre à terre, se levèrent tout d'un coup à deux pas devant nous, et nous arrêtèrent en nous présentant le bout du pistolet. Mon jeune amant, qui étoit plein de courage et d'amour, ne fit point attention qu'il lui seroit pernicieux de me défendre. Il osa l'entreprendre ; un coup de pistolet lui cassa la tête à mes yeux. Trop heureuse si j'avois péri du même coup ! Hélas ! je crus mourir avec lui ; mais ce n'étoit qu'un évanouissement que je pris en vain pour la mort. Je fus portée ou traînée jusqu'au vaisseau. Quels furent mes cris lorsqu'étant revenue à moi une heure après, je me trouvai entre les bras de

l'exécrable Andredi ! Cet infâme n'avoit pas même attendu que j'eusse repris la connoissance pour satisfaire sa brutalité. Épargnez-moi un souvenir qui me comble de honte et de désespoir. Il eut encore la barbarie de m'insulter, en m'assurant d'un air railleur qu'il étoit mon mari. Ah ! monstre, lui dis-je, tu ne porteras pas ce nom long-temps ; et je m'efforçai de l'étrangler, ou de lui arracher les yeux. Mais de quoi étois-je capable dans la foiblesse où je me trouvois, et retenue par des mains accoutumées au crime et à la violence ? Il fallut céder à ma cruelle fortune, et me résoudre à servir aux plaisirs d'Andredi. Il y a trois mois que je suis réduite à cette infamie. J'ai été témoin, depuis ce temps-là, de tous les désordres que mes ravisseurs ont commis dans tous les endroits où leur fureur les a portés : il ne s'est pas passé de jour où je n'aie vu couler du sang et des larmes. Andredi me traite néanmoins avec respect : je suis regardée comme la reine des scélérats dont il est le chef. Plus heureuse que mes compagnes, je n'ai à répondre qu'à la passion d'un seul. Toutes les richesses du vaisseau ont été remises à mes soins, et j'avois la liberté d'en disposer absolument. Mais foible consolation dans un malheur tel que le mien ! La mort auroit eu bien plus de douceur pour moi, si le ciel permettoit de se la procurer volontairement. Je l'ai invoquée mille fois ; et aujourd'hui que la liberté va m'être rendue,

je ne veux plus faire usage de la vie que pour pleurer ma honte et me cacher éternellement aux yeux des hommes.

Cette histoire nous attendrit beaucoup. Nous consolâmes cette belle personne par nos civilités. Le marquis de Tordas et les autres seigneurs portugais lui promirent d'employer leur crédit pour lui procurer une place dans quelque communauté religieuse, où elle pourroit mener une vie douce et oublier son infortune. Ses compagnes nous rapportèrent aussi, l'une après l'autre, de quelle manière elles étoient tombées au pouvoir des corsaires. Leur enlèvement avoit toujours été accompagné de quelque meurtre ou de quelque incendie ; de sorte que ces scélérats pouvoient être regardés avec raison comme des monstres d'horreur et de barbarie. Leur punition ne fut pas différée long-temps : ils furent conduits le matin à Lisbonne, et deux jours après ils furent tous exécutés par divers supplices. Le roi de Portugal offrit aux douze femmes d'employer une partie du butin à construire une espèce de couvent pour leur servir de retraite. Elles tinrent conseil en commun sur cette proposition. Mais elles résolurent de quitter le Portugal et de se retirer, chacune de son côté, dans des pays où leur honte ne fût pas connue. Le roi y consentit, et leur fit donner libéralement de quoi se conduire.

Le bruit de cette aventure et le péril que nous avions couru servirent à nous faire connoître de

toute la ville en moins de huit jours. Le prince don M..., malgré sa tristesse, voulut être informé de l'évènement par nous-mêmes. Il nous fit avertir de nous rendre chez lui avec le marquis de Tordas. Nous le trouvâmes en robe de chambre avec le seul don Tellès de Sylva. La douleur étoit répandue sur son visage et dans ses yeux. Lorsque le récit de notre aventure fut achevé, le marquis de Tordas prit la liberté de lui témoigner combien il étoit touché de le voir si triste et si solitaire. Ah! mon cher Tordas, lui dit le prince, quelles que puissent être ma solitude et ma douleur, elles n'égaleront jamais ma perte. En fuyant la vue des hommes, que ne puis-je aussi me fuir moi-même? Que ne puis-je du moins détourner de mes yeux des images funestes, dont la présence ne me permettra jamais d'être heureux! Est-il possible, mon prince, repartit le marquis de Tordas, qu'à l'âge où vous êtes, et dans un des premiers rangs du monde, avec tant de vertus et de rares qualités, vous puissiez connoître la mauvaise fortune autrement que par son nom? Qui s'imaginera jamais que le prince de Portugal est malheureux, et qu'il craint de l'être toujours? C'est une partie de mon malheur, répliqua le prince, que d'être né ce que je suis. Si j'étois moins connu, je pourrois m'affliger avec liberté. De vaines lois de bienséance et d'honneur ne m'obligeroient pas de cacher jusqu'au sujet de mes peines. J'aurois du moins la douceur de verser librement des larmes.

Digitized by Google

Il en répandit quelques unes, en prononçant ces derniers mots; mais il les essuya promptement, et se tournant vers le marquis de Rosemont, il lui demanda ce qu'il pensoit de sa foiblesse, et ce qu'il en diroit, lorsqu'il seroit retourné en France! Le marquis lui fit une réponse flatteuse et polie. Il se retira peu après dans son cabinet, et don Tellès de Sylva fut le seul qui osa le suivre.

La tristesse du prince fit beaucoup d'impression sur le marquis. Je m'en aperçus le soir par le renouvellement de la sienne. Il parla peu en soupant. Ses soupirs et son silence ne me firent que trop connoître que son cœur étoit vivement agité. Je feignis néanmoins de le croire tranquille, et j'affectai de ne l'entretenir que de choses indifférentes. J'étois persuadé, comme je l'ai déja dit, qu'on ne guérit point des maux tels que les siens en les combattant. Je l'excitai seulement à prendre un peu plus que de coutume d'un vin délicieux dont le marquis de Tordas nous avoit envoyé quelques bouteilles. Il y consentit par complaisance; ce qui ne l'empêcha point de se retirer dans sa chambre plus tôt qu'à l'ordinaire. Je me retirai immédiatement après dans la mienne. Il n'y fit point d'attention; et croyant n'être entendu de personne, il se livra bientôt aux gémissements les plus vifs et les plus tendres. Je prêtai l'oreille pour entendre plus distinctement ses plaintes. Il les adressoit à sa chère Diana, comme s'il eût été avec elle. J'étois surpris de le voir

s by Google

encore si touché, après avoir cru sa guérison si avancée. La curiosité me porta à m'approcher de sa porte; je l'ouvris doucement pour observer sa posture et ses mouvements. Il étoit étendu sur un fauteuil près d'une table sur laquelle étoient deux flambeaux. Une petite caisse qu'il avoit apportée de Madrid et dont je ne lui avois jamais demandé quel étoit l'usage étoit ouverte auprès de lui : il en tiroit successivement plusieurs petits meubles, qu'il tenoit appuyés un quart d'heure sur sa bouche, et qu'il rangeoit ensuite sur sa table : c'etoit un bonnet de velours noir brodé d'or, des bas, des ornements de tête et de gorge, des gants, des bracelets et d'autres bagatelles de même nature. Mais ce qui me surprit davantage, ce fut de lui voir tirer du fond de la caisse un portrait assez grand que j'ignorois qu'il eût, et que je jugeai devoir être celui de dona Diana. Il le tint longtemps dans ses mains, en le regardant avec une attention qui arrêta quelque temps ses soupirs; mais ce fut pour en pousser bientôt de plus profonds et de plus violents. Je ne pouvois m'imaginer de quels moyens il s'étoit servi pour obtenir ces tristes restes de son amante, et j'en accusai d'abord M. le comte de Mancenez. Cependant, comme cela ne s'étoit pu faire sans que ses gens en sussent quelque chose, je retournai à ma chambre où je les fis appeler l'un après l'autre. Le Brun et Deschamps me protestèrent avec serment qu'ils n'étoient instruits de rien. Brissant, qui savoit

Digitized by Google

tout, voulut dissimuler; mais comme je le soupçonnois, je lui parlai avec tant de fermeté, qu'il me confessa enfin qu'il avoit reçu ordre de son maître, pendant le petit voyage que nous avions fait à l'Escurial, d'obtenir à quelque prix que ce fût les derniers habits que dona Diana avoit portés; qu'il avoit acheté de sa femme de chambre jusqu'à sa robe, ses jupes et son linge: que depuis ce temps-là le marquis ne portoit point d'autres chemises que celles qui avoient appartenu à sa maîtresse, les ayant fait accommoder à son usage; que les jupes avoient été changées en vestes dont il se servoit tous les jours; et la robe en robe de chambre: enfin, qu'il étoit sans cesse couvert de ce qui avoit revêtu l'infortunée Diana. Pour le portrait il me dit que son maître l'avoit eu de dona Elisa, qui ne s'en étoit défait qu'avec peine pour l'obliger. Les bras me tombèrent d'admiration à ce récit. Mais pourquoi, dis-je à Brissant, vous être chargé d'une telle commission sans m'en avertir? Ne deviez-vous pas juger que c'étoit le plus mauvais office que vous puissiez rendre à votre maître? Il me répondit qu'il n'avoit pu se refuser à ses instances, ni désobéir à ses ordres; que lorsqu'il lui avoit représenté que je désapprouverois peut-être cette démarche, il l'avoit assuré que je n'en saurois jamais rien; ou que si je venois à l'apprendre, je ne pourrois la condamner, puisque j'avois fait bien davantage après avoir perdu mon épouse.

De quelque façon que vous puissiez vous justifier, repris-je, c'est une faute que vous avez commise et que je ne vous pardonnerai qu'à condition que vous la réparerez promptement. Il faut employer toute votre adresse pour ôter au marquis cet inutile équipage, sans qu'il puisse en accuser personne. Si vous réussissez avant huit jours, ajoutai-je pour l'exciter, je vous promets dix louis d'or. Brissant accepta le marché et me promit tous ses soins; mais on verra que cette entreprise lui fut bien funeste. Je fis aussitôt du bruit près de la chambre du marquis, pour lui faire quitter sa triste occupation; et étant entré un moment après, je trouvai qu'il avoit serré les meubles et fermé sa caisse. Je demeurai avec lui jusqu'à ce que je le vis accablé de sommeil.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de novembre, à peine étions-nous levés, qu'un gentilhomme du prince don M.... vint nous dire de sa part qu'il souhaitoit de parler au marquis et à moi. Nous nous hatâmes d'aller chez lui. On nous fit entrer aussitôt dans sa chambre, comme des personnes attendues. Il étoit encore au lit. Il nous fit donner des chaises; et lorsque nous fûmes assis près de lui, et qu'il eut fait sortir tout son monde, il nous tint ce discours : Vous ne vous attendez pas, messieurs, à la proposition que je vais vous faire; mais quelque étrange qu'elle puisse vous paroître, je m'assure que vous me ferez la faveur d'y consentir. Il s'arrêta un moment;

Digitized by Google

et le marquis en profita pour lui répondre que nous étions aussi incapables de manquer à lui obéir, que lui de rien exiger de nous qui ne fût juste, et que nous ne fussions obligés d'exécuter. Ce n'est pas de l'obéissance, reprit-il avec un soupir, c'est de l'amitié et de la compassion que je vous demande. Vous me voyez pénétré de la plus vive douleur, et dans un état où je ne regarde plus la vie comme une faveur du ciel, tant elle m'est devenue funeste et insupportable. Je fais des efforts inutiles pour retrouver la tranquillité que j'ai perdue. La cause de mes maux m'est sans cesse présente, et ce n'est point en Portugal que je puis espérer de l'oublier. Mon dessein est de m'en éloigner pour quelque temps. Le comte de Tarouca est ambassadeur du roi en Hollande; je l'aime; et je compte sur le zèle et sur l'attachement qu'il a pour moi. Je veux commencer par-là mes voyages. Don Tellès de Sylva, son fils, consent à m'accompagner; c'est le seul Portugais que j'aie mis dans mon secret, et que j'aie chargé de prendre les mesures nécessaires pour mon départ: ma dernière résolution fut prise hier après vous avoir vus. Je me suis flatté, continua le prince, que vous ne me refuseriez pas d'être aussi du voyage, et de monter sur le même vaisseau avec moi. Vous m'avez dit qu'en quittant Lisbonne vous deviez aller en Angleterre et en Hollande; ce ne sera pas changer beaucoup votre dessein que de commencer par la Hollande, d'où vous

passerez ensuite facilement en Angleterre. Que dites-vous de ce projet, ajouta-t-il en nous regardant ? m'accorderez-vous ce que je vous demande? Je vous estime tous deux : vous en pouvez juger par la confiance que je vous marque.

Le marquis cherchoit dans mes yeux ce qu'il devoit répondre. Je lui fis un signe qu'il entendit. Il témoigna au prince combien nous nous sentions honorés de son estime, et avec quelle joie nous étions prêts à le suivre en quelque endroit qu'il voulût nous permettre de l'accompagner. Nous lui engageâmes notre parole de nous préparer à partir au premier ordre. Il nous donna quelques avis sur la manière dont nous devions nous conduire, pour tromper la curiosité de ceux qui pourroient nous observer ; et il nous ordonna de voir en particulier don Tellès de Sylva, et de lui faire part de la résolution que nous venions de prendre. En sortant du palais nous le rencontrâmes ; et lui-même, nous voyant sortir de chez le prince, fut le premier à nous saluer avec beaucoup d'honnêteté. Nous lui apprîmes en deux mots ce que nous avions conclu. Il en eut de la joie, et il nous pria de rentrer au palais avec lui. Le prince, surpris de nous revoir sitôt, lui demanda avec empressement, s'il apportoit d'heureuses nouvelles. Les plus heureuses du monde, répondit don Tellès ; nous serons en mer dans quatre jours, si vous le désirez. Ensuite il lui raconta que, s'étant informé exactement s'il y avoit quelque vaisseau

prêt à faire voile en Hollande, il ne s'en étoit point trouvé ; mais qu'un bâtiment anglais, qui revenoit de Constantinople, et qui se reposoit depuis quinze jours à Lisbonne, devoit partir au premier jour pour l'Angleterre ; qu'il avoit parlé au capitaine, et qu'en lui promettant une somme considérable, il l'avoit engagé à se charger de nous, pour nous transporter jusqu'à la Brille. Le prince embrassa don Tellès avec de grandes marques de satisfaction. Ne différons pas, lui dit-il. Partons au premier vent. Il nous pressa d'aller faire nos préparatifs sans perdre un moment, et il chargea don Tellès de mettre ordre à tout le reste.

Quoiqu'un départ si précipité ne nous laissât pas le temps de connoître assez la cour de Portugal, je ne pouvois me repentir de l'engagement que nous avions pris avec don M.... Outre l'honneur d'accompagner ce prince aimable qui a fait admirer depuis son mérite à la cour de France, je regardois comme un avantage pour le marquis de s'éloigner tout-à-fait de l'Espagne. Qu'auroit-ce été, si j'eusse prévu le bonheur qui m'attendoit en Hollande, et que j'aurois manqué sans doute si j'eusse fait un plus long séjour en Portugal ? Mon lecteur me verra bientôt dans un de ces heureux moments qui ont été si rares dans le cours de ma vie. Il est vrai que je l'ai payé ensuite bien cher ; car la fortune n'a jamais gardé de mesures dans le bien et le mal qu'elle m'a fait. Mais enfin le

Digitized by Google

dernier malheur qui m'est arrivé étoit un malheur nécessaire, que je n'aurois pu éviter, en quelque lieu du monde où je me fusse trouvé ; au lieu que le plaisir qui l'a précédé dépendoit de notre prompte arrivée en Hollande, et de ce vaisseau anglais que la Providence sembloit avoir destiné pour nous porter. La suite éclaircira cette réflexion.

Le soir du troisième de novembre nous fûmes avertis par don Tellès que nous nous mettrions en mer le lendemain. Pour cacher mieux notre départ, le prince fit courir le bruit qu'il iroit de grand matin à la chasse, et qu'il ne vouloit être accompagné que de don Telles et de deux domestiques. Il sortit en effet de la ville en équipage de chasseur ; et ayant pris le chemin de Belem, il y trouva une chaloupe qui l'attendoit, et sur laquelle il se rendit à bord du vaisseau anglais. Nous y étions dès la pointe du jour. Le vent se trouva favorable, et l'on tendit aussitôt les voiles pour nous éloigner promptement. J'ai promis de raconter le malheur de Brissant. Il n'avoit point oublié la promesse qu'il m'avoit faite d'enlever adroitement au marquis la caisse où étoient les bijoux de dona Diana, et ses habits même, s'il étoit possible. Notre embarquement lui parut une occasion commode : il s'entendit avec Le Brun et Deschamps, pour vendre et la caisse et les habits à profit commun ; et s'assurant que je ne manquerois pas de prendre parti pour

Digitized by Google

eux, ils concertèrent de répondre à leur maitre, lorsqu'il s'apercevroit du vol, qu'ils avoient enfermé les habits et la caisse dans une même malle, qui avoit été malheureusement oubliée à Lisbonne. Je ne sais comment il arriva que le marquis eut besoin de sa robe de chambre dès l'après-midi du jour de notre départ. Il la demanda à Brissant, qui se trouva proche de lui. Brissant affecta de chercher la malle où elle devoit être ; et, après bien des soins inutiles, il vint faire à son maitre la réponse qu'il avoit préparée. Le marquis savoit que j'avois chargé Brissant de faire transporter notre équipage au vaisseau, et que la perte de la malle venoit par conséquent de sa faute. Il entra dans une colère extrême, lorsqu'il eut appris que tout lui étoit enlevé, jusqu'à la caisse ; et sa vivacité l'emportant sur sa douceur ordinaire, il se saisit d'un instrument garni d'un fer pointu, qui étoit dans sa chambre, pour en maltraiter Brissant : il le poursuivit jusque sur le tillac, où ce pauvre garçon se hâta de monter. J'y étois assis sur une chaise, un livre à la main. Je me levai promptement pour arrêter le marquis ; mais voyant que je l'allois retenir, il lâcha sur Brissant l'espèce de pieu qu'il tenoit à la main. Le coup fut si violent, que non seulement le pieu perça l'épaule et demeura attaché à la partie blessée ; mais comme ce malheureux étoit alors sur le bord du vaisseau, sa frayeur, jointe à l'ébranlement qu'il reçut, le précipita dans la mer. Ce

Digitized by Google

fut là que j'eus lieu de reconnoître le cœur excellent du marquis. A peine eut-il vu la chute de Brissant, que toute sa colère se changea en pitié, et je puis dire même en tendresse et en douleur. Ah! qu'ai-je fait, me dit-il? le pauvre Brissant va périr. Je ne sais si, se fiant sur son adresse à nager, il ne se seroit pas jeté après lui pour le secourir. Je le priai de ne pas s'approcher tant du bord du vaisseau, et j'offris dix pistoles aux matelots qui voudroient sauver Brissant; ce qui fut exécuté en un instant. Il en fut quitte pour garder le lit pendant trois semaines. Je lui donnai après sa guérison les dix louis d'or que je lui avois promis, et qu'il avoit assez bien gagnés.

Le prince don M..... s'étant trouvé plus tranquille dès qu'il fut monté sur le vaisseau, s'étoit fait mettre aussitôt au lit. Soit que ce fût la joie de commencer si heureusement ses voyages, et de s'éloigner de Lisbonne, soit par l'épuisement que lui avoient causé sa douleur et plusieurs nuits qu'il avoit passées sans dormir, il demeura jusqu'au soir enseveli dans un profond sommeil. Don Tellès de Sylva étoit occupé à écrire je ne sais quoi dans sa chambre. Pour moi j'étois, comme j'ai dit, à lire sur le tillac, avant l'aventure de Brissant, et je retournai au même lieu, lorsque je lui eus fait donner les secours dont il avoit besoin. J'emmenai le marquis avec moi, et je lui fis une petite morale telle que la demandoient les circonstances. Il étoit environ quatre heures après

Digitized by Google

midi. Le temps étoit serein et l'air fort doux. Nous fûmes frappés tout d'un coup d'un spectacle auquel nous ne nous attendions pas. Nous vîmes sortir d'une petite chambre, à l'autre bout du vaisseau, un Turc chargé d'un tapis et de quelques coussins qu'il étendit dans un lieu fort commode. Un autre Turc, beaucoup mieux mis que le premier, sortit du même endroit un moment après; et, se tournant vers l'écoutille par laquelle il avoit passé, il présenta la main à deux jeunes Turcs vêtus richement, pour les soutenir en montant sur les ponts. Deux femmes turques parurent ensuite; et, s'étant avancés tous ensemble vers le tapis, les deux jeunes gens s'assirent sur les coussins les plus propres et les plus relevés, tandis que les quatre autres prirent place au-dessous d'eux. Nous demeurâmes quelque temps en silence à les considérer. Cet habit, que j'avois porté si long-temps, et que j'avois tant de raison d'aimer, me remit en mémoire une partie de mes aventures passées, et je tombai insensiblement dans une profonde rêverie. Le marquis m'ayant dit quelques mots sans que je l'eusse entendu, me poussa enfin par le bras. Je ne sais, me dit-il, si c'est la vue de ces Turcs qui vous occupe; mais vous paroissez extrêmement rêveur. Je lui répondis qu'ayant demeuré plusieurs années en Turquie, il étoit naturel que je visse des Turcs avec plaisir, et je lui proposai de passer de l'autre côté du vaisseau pour lier connoissance

avec eux. Nous traversâmes une infinité de cordages et d'instruments de mer. A mesure que nous approchions, nous découvrions mieux la bonne mine des deux jeunes Turcs. Le plus âgé paroissoit avoir vingt ans : il étoit grand et robuste pour cet âge. L'autre sembloit en avoir à peine treize ou quatorze : les graces les plus tendres de l'enfance étoient encore sur son visage, et tout paroissoit charmant dans sa figure. Nous jugeâmes que les deux hommes et les deux femmes étoient leurs domestiques.

Je les saluai en langage turc, que je n'avois pas oublié tout-à-fait. Ils se levèrent. Le plus âgé me répondit civilement : nous prîmes place près d'eux. Je leur demandai s'ils ne savoient point d'autre langue que celle de leur pays; ils me dirent que non. J'exhortai en riant le marquis à prendre patience pendant notre entretien, et à se contenter du plaisir de les voir. Pour moi, je continuai de leur faire diverses questions. Ils m'apprirent qu'ils venoient de Constantinople par l'ordre de leur père; qu'ils l'alloient trouver à la Haye, où il avoit été envoyé pour régler avec les Hollandais quelques affaires qui concernoient la mer et le commerce; qu'ils y passeroient avec lui tout le temps qu'il avoit encore à y demeurer; et que, selon le projet qu'il leur avoit écrit, ils reviendroient ensemble par la France, qu'ils avoient envie de voir, et s'embarqueroient ensuite à Marseille pour retourner en Asie. Je

Digitized by Google

leur dis que je connoissois fort Constantinople; que j'y avois passé quelque temps; et qu'ayant eu un assez long commerce avec les Turcs, j'avois appris à les estimer; mais, ajoutai-je, comment avez-vous osé entreprendre un si long voyage sans savoir d'autre langue que la votre? L'aîné me montra son gouverneur, qui étoit l'un des deux Turcs assis près de lui. Timanes, me dit-il, sait la plupart des langues de l'Europe. Je lui demandai ce que c'étoit que les deux femmes qu'ils avoient avec eux. C'est, me répondit-il, la gouvernante et la nourrice de mon frère; car il lui faut encore quelques années, ajouta-t-il en riant, pour sortir des mains des femmes. Notre entretien dura ainsi quelque temps sur les ennuis d'une longue route, et sur l'incommodité de la mer. Le plus jeune parloit peu; mais ses moindres paroles avoient de la grace, et sa voix étoit d'une douceur dont le marquis lui-même fut enchanté, quoiqu'il n'entendît pas la langue. Plus je regardois cet aimable enfant, plus j'étois touché de la beauté de ses traits; car je ne croyois pas pouvoir attribuer à une autre cause l'impression de tendresse que je ressentois. Je trouvois dans la figure de son frère aîné quelque chose qui m'intéressoit aussi : enfin leur conversation me parut avoir duré trop peu, lorsque Le Brun vint nous avertir que le prince don M..... étoit éveillé, et qu'il demandoit à nous voir. Je les priai, en les quittant, de consentir à lier avec nous quelque commerce

pendant notre navigation. Ils me le promirent avec quelque apparence de satisfaction; et leur ayant demandé leur nom, pour les distinguer en leur parlant dans leur langue, qui n'a point de mot qui réponde à notre *monsieur*, l'aîné me dit qu'il s'appeloit Muleid, et son frère Memiscès. Je les embrassai tous deux; le marquis fit la même chose, et nous nous hâtâmes d'aller rejoindre le prince.

Son visage nous sembla tranquille et reposé. Il nous remercia tendrement d'avoir avancé notre départ de Lisbonne pour l'accompagner; et il nous fit l'honneur de nous embrasser tous deux, en nous appelant ses chers amis. Vivons tous quatre, nous dit-il, comme des frères : nous mangerons ensemble, et je veux que nous agissions familièrement. Le capitaine lui avoit cédé la chambre de poupe, qui étoit grande et fort ornée : il y avoit deux lits, dont l'un étoit destiné pour don Tellès. Comme le prince n'avoit pris aucune nourriture depuis le matin, il ordonna qu'on le fît souper de bonne heure. En attendant qu'on le servît, nous lui apprîmes l'agréable rencontre que nous avions faite de deux jeunes Turcs, les plus aimables du monde. Le marquis s'épuisa sur les louanges de Memiscès. Il en parla avec tant d'affection, que le prince nous pria de le lui faire voir le lendemain : mais il ne put s'empêcher de rire, lorsque je lui dis que toute l'amitié du marquis s'étoit contractée par

les yeux, et qu'il n'avoit point eu un seul mot de conversation avec les deux Turcs, qui ne savoient que leur langue : nous lui en fîmes la guerre agréablement pendant tout le souper. Mais vous, me dit le prince, d'où savez-vous la langue turque? Cela me paroît singulier pour un Français. Je lui répondis d'une manière qui lui fit juger que je n'avois pas toujours été heureux, et que je devois cette connoissance à mes infortunes. Je vois bien, reprit-il, que ce n'est pas le hasard qui nous a réunis. Si vous avez été malheureux, vous en prendrez plus de part à mes peines ; c'est une consolation que le ciel me procure. Il faut que vous me racontiez vos aventures, et je vous promets de vous faire aussi le récit du malheureux évènement qui m'oblige à m'éloigner du Portugal. Le marquis et don Tellès, en nous écoutant, pourront s'affliger par compassion : car je m'imagine qu'ils n'ont jamais connu la douleur autrement. Je prévins le marquis, qui alloit répondre. Je ne sais, dis-je au prince, si don Tellès n'a jamais eu rien à démêler avec la fortune ; mais je suis témoin que monsieur le marquis n'en a été guère mieux traité que moi. Si ses malheurs n'ont pas duré si long-temps que les miens, il n'y a pas été moins sensible ; et vous pourrez tirer de lui autant de consolation que de moi, s'il est vrai qu'il s'en trouve quelqu'une à s'entretenir avec des malheureux. Je ne fus pas fâché d'avoir trouvé cette occasion de faire connoître la

Digitized by Google

naissance et le nom du marquis, moins par rapport au prince, qui le traitoit déjà avec assez de distinction, que par rapport à don Tellès, qui m'avoit paru vouloir affecter quelque supériorité sur lui. Je déclarai donc ouvertement que M. le duc de..... m'ayant prié de faire le voyage d'Espagne avec son fils, tous mes soins n'avoient pu empêcher qu'il n'eût essuyé à Madrid un des plus funestes accidents du monde; que je ne l'avois amené à Lisbonne que pour le consoler, et que le Portugal étant même encore trop proche de l'Espagne, j'avois regardé l'occasion de le quitter comme un grand avantage, outre l'honneur qu'elle nous procuroit d'accompagner un si grand prince. Mon discours fit tout l'effet que j'avois espéré. Le prince redoubla ses bontés pour mon cher marquis, et don Tellès eut l'honnêteté de lui céder le pas dans toutes les occasions. Lorsque nous eûmes achevé de souper, le prince nous remit sur nos malheurs. La nuit est longue, nous dit-il, et nous ne craignons point d'être troublés ici par des importuns. Je veux soulager mon cœur, en vous faisant le récit de mes peines; vous me ferez ensuite celui des vôtres.

Tout est si glorieux pour don M..... dans cette relation, que je ne fais pas difficulté de l'insérer ici comme un morceau d'histoire qui ne sauroit manquer d'être bien reçu du public.

Il y a deux ans, nous dit ce prince, qu'il arriva à Lisbonne un vaisseau du Brésil sur lequel don

Digitized by Google

Joseph de Bermudo y Acostalas, qui avoit été douze ou quinze ans gouverneur de cette grande province, revenoit chargé de richesses, avec toute sa famille. La joie de se revoir en Portugal, après une si longue absence, lui fit ordonner à ses matelots d'orner son vaisseau en entrant dans le port. Les rubans, les étoffes d'or et d'argent ne furent point épargnés, de sorte que cette entrée avoit l'air d'un petit triomphe. J'étois le même jour à la chasse du côté de Belem, d'où je suis parti ce matin. La vue de cette magnificence me surprit. Je ne balançai point à me mettre dans une mauvaise chaloupe qui se trouva sur le rivage, et je me fis conduire avec deux personnes de ma suite jusqu'au vaisseau de don Bermudo. Il nous reçut honnêtement, sans me reconnoître. Je fis signe à mes deux compagnons de ne lui pas découvrir qui j'étois, et nous ne laissames pas de monter dans son vaisseau avec beaucoup de liberté : nous y vîmes sa famille. Il avoit cinq enfants, quatre garçons et une fille ; la fille étoit née la quatrième, et elle me parut âgée de seize ou dix-sept ans. Je n'ai rien vu de si beau dans ma vie. Figurez-vous toutes les qualités qui peuvent rendre une personne de ce sexe charmante et accomplie ; dona Clara les possédoit toutes. Je m'entretins longtemps avec Bermudo, mais les yeux toujours attachés sur sa fille. Je trouvai même l'occasion de lui parler, en deux mots, de l'impression

qu'elle avoit faite sur mon cœur ; elle feignit de n'avoir rien entendu. Lorsque le vaisseau fut proche du lieu où l'on devoit débarquer, je me remis dans ma chaloupe, après avoir promis à Bermudo que je l'irois voir ; et je rejoignis mes gens de l'autre côté du rivage. Don Tellès étoit avec moi. Il peut se souvenir que je lui parlai avec ravissement du mérite de dona Clara. Je formai même sur-le-champ un projet que je lui communiquai : Don Bermudo, lui dis-je, ne m'a pas reconnu ; je veux profiter le plus long-temps que je pourrai de son erreur pour m'introduire chez lui, et tâcher d'obtenir quelque affection de sa fille sous le nom d'un étranger. La grandeur ne sert qu'à corrompre les plaisirs de l'amour ; je ne veux pas devoir à mon rang le cœur de dona Clara. Don Tellès approuva mon dessein ; et nous formâmes, sur cette idée, l'espérance de mille plaisirs. Je laissai à peine à don Bermudo le temps de se reposer des fatigues de la mer : je lui rendis visite avec un équipage simple, mais propre, et je me fis annoncer sous le nom de comte de Montefiore, gentilhomme espagnol. Bermudo me fit beaucoup de civilités. Je lui demandai la liberté de saluer sa femme et ses enfants, et de renouveler avec eux la connoissance du vaisseau : il me l'accorda. Je demeurai une partie de l'après-midi dans cette maison ; et comme Bermudo reçut d'autres visites que la mienne, je trouvai encore le moment de

Digitized by Google

parler de mon amour à sa charmante fille. Si je ne sortis pas d'auprès d'elle plus favorisé et plus heureux que la première fois, j'en sortis infiniment plus amoureux : je le dis à don Tellès, qui se trouva chez moi à mon retour. Il n'y a plus de bonheur pour moi sans dona Clara, lui répétai-je une infinité de fois; c'est fait de mon repos, et peut-être de ma vie, si je n'obtiens son amour. Don Tellès me consoloit, et m'obligeoit d'espérer. Je me flattois effectivement que mon respect et mes services pourroient la toucher à la fin. Un amant se flatte toujours. Cependant, quoiqu'elle eût reçu la déclaration de ma tendresse avec assez de douceur, je croyois avoir aperçu dans ses yeux certaines marques d'indifférence, ou plutôt je ne sais quel air de distraction qui me causoit plus d'inquiétude que n'auroit fait de la rigueur. Elle ne m'a pas maltraité, disois-je; elle ne paroît pas disposée à me haïr; mais qu'il y a loin de cet état jusqu'à l'amour! J'eus même, dès-lors, quelque pressentiment du trop invincible obstacle que je devois bientôt trouver à mes espérances; et ce soupçon confus me causa quelques mouvements de tristesse dont j'aurois eu peine à développer nettement la cause.

Don Bermudo, après s'être reposé pendant quelques jours, obtint une audience du roi, dans laquelle il eut l'honneur de lui présenter toute sa famille. Il m'en fit demander une aussi. Jugez

de mon embarras. Mon secret est sur le point d'expirer, dis-je à don Tellès; il est impossible que dona Clara et son père et ses frères ne me reconnoissent point, quelques mesures que je puisse prendre. Je fus fâché de ce contre-temps qui alloit détruire tous les plaisirs que j'espérois du mystère. Cependant, après y avoir un peu pensé, je crus pouvoir encore échapper quelque temps à la connoissance de don Bermudo et de sa fille. Je me mis au lit, feignant d'être incommodé. J'y demeurai pendant quelques heures; et feignant ensuite de me trouver mieux, quoique toujours assez mal pour être obligé de garder le lit, je fis avertir Bermudo que j'étois en état de recevoir sa visite. Il vint à ma chambre avec sa famille. L'audience fut courte : je sentois quelque honte d'être en cette situation devant ma maîtresse, moi qui aurois donné tout ce que je possédois pour obtenir d'être souffert à ses pieds. Dès que cette chère personne fut sortie de chez moi, je me fis habiller et je me rendis chez elle dans mon équipage ordinaire. Cette visite se passa comme les précédentes, c'est-à-dire sans que je fusse reconnu de personne. J'étois entré assez familièrement, et j'avois eu soin de ne pas mettre le pied dans la salle où Bermudo recevoit ses compagnies. Je n'avois pas trouvé néanmoins dona Clara seule. Outre deux de ses frères, elle avoit avec elle quelques Brasiliens ou Portugais arrivés nouvellement du

Digitized by Google

Brésil, quoique dans un vaisseau différent du sien. Ce n'étoit pas d'eux que j'appréhendois d'être reconnu. Mais hélas ! continua don M.... avec un soupir, je devois en appréhender quelque chose de bien plus funeste, dont néanmoins je ne me défiai nullement ce jour-là. J'en considérai seulement un avec attention, parceque je lui trouvai une de ces physionomies extraordinairement heureuses, qui se font regarder malgré qu'on en ait. Je m'informai même de son nom. Il s'appeloit Alonso Luis, et il étoit âgé d'environ vingt-cinq ans. Mais je ne poussai pas la curiosité plus loin, et je me retirai sans prévoir les peines qu'il devoit me causer.

Le lendemain étant retourné dans cette maison à la même heure, j'y trouvai encore Alonso Luis, et je l'y trouvai seul avec dona Clara et ses frères. Sa présence commença à m'inquiéter : que signifie cette assiduité, disois-je ? et pourquoi ce beau jeune homme se trouvoit-il aussi régulièrement que moi chez Bermudo, s'il n'y étoit pas conduit par la même raison ? Dans le temps que j'étois occupé de cette pensée, don Lopez de Carvagas, ancien ami de don Bermudo, entra librement dans la salle où nous étions ; et surpris de me voir dans une situation si familière, il me dit, avant que j'eusse pu l'apercevoir : Eh ! mon prince, qui s'attendoit à faire, dans cette petite salle, une si honorable rencontre ? Et où est donc mon ami Bermudo, qui ne se trouve point

Digitized by Google

ici pour répondre à la faveur que vous lui faites? Carvagas, lui répondis-je, vous êtes un indiscret, qui venez détruire le dessein que j'avois d'être ici inconnu. Je ne sais, ajoutai-je d'un air un peu piqué, si je vous pardonnerai ce mauvais tour. Le pauvre Carvagas se mit à me faire des excuses qui achevèrent d'éclaircir la scène. Dona Clara et ses frères, plus surpris que je ne puis dire, m'en firent aussi de ne m'avoir pas rendu jusqu'alors ce qu'ils croyoient me devoir. J'eus beau faire pour arrêter le bruit qui s'en répandit dans la maison. Don Bermudo et sa femme s'empressèrent d'accourir, et le reste de la visite se passa en cérémonies. Je ne donnai point d'autre raison de l'*incognito* que j'avois gardé, que l'envie d'apprendre en détail l'état du Brésil, et d'être informé des curiosités qui s'y découvrent de jour en jour. Je fis mille amitiés à don Bermudo et à toute sa famille; et je leur dis que j'étois si content de leur maison, que j'y continuerois mes visites. J'avois les yeux sur dona Clara, pour observer ses mouvements. Elle ne pouvoit plus douter que je ne l'aimasse avec passion. Je cherchois dans ses regards ce que je devois penser de son cœur après l'éclaircissement qui venoit d'arriver. J'y vis du trouble; mais hélas! si c'étoit moi qui l'avois causé, je ne pus me flatter long-temps d'en être l'objet. Alonso Luis, que je regardai en même temps, me parut aussi troublé qu'elle; et leurs yeux,

Digitized by Google

qui se rencontroient quelquefois, sembloient s'exprimer autant de douleur que d'amour. Je ne doutai plus qu'ils ne s'aimassent, et que dona Clara ne l'eût averti des témoignages que je lui avois donnés de ma passion. Peut-être les avoient-ils regardés comme une chose assez indifférente, tant qu'ils ne m'avoient connu que sous le nom de Montefiore ; mais ils commençoient à craindre et à s'affliger, en apprenant mon rang et mon nom. Voilà ce que je me figurai ; et cette réflexion, que je fis à l'heure même, me jeta dans un véritable désespoir.

Je ne vous répèterai pas mes plaintes. Je m'enfermai seul dans mon cabinet, où je me livrai à toute la violence de ma douleur. Je ne vis personne ce soir ; et je passai une partie de la nuit dans la même agitation. Cependant, en réfléchissant sur mon malheur, il me vint à l'esprit que je me causois peut-être des tourments inutiles ; que mes soupçons étoient précipités, et que je devois chercher du moins des éclaircissements plus sûrs pour m'affliger avec raison. Je gagnai ainsi sur moi de prendre un peu de sommeil. Le matin don Bermudo et ses fils me vinrent remercier de la considération que j'avois marquée pour eux. Je fis naître l'occasion de leur demander ce que c'étoit qu'un jeune homme nommé Alonso Luis, que j'avois vu chez eux plusieurs fois. Bermudo me répondit simplement que c'étoit un jeune Brasilien dont le père et la mère étoient

Portugais ; que sa naissance étoit ordinaire, mais qu'il avoit les sentiments d'un homme de distinction, et les qualités personnelles, telles que j'avois pu les reconnoître ; qu'un service de la dernière importance qu'il avoit rendu, avec beaucoup de courage et de bonheur, à sa fille dona Clara, l'avoit rendu cher à toute sa famille ; et qu'étant venu se promener en Portugal, il le voyoit volontiers dans sa maison. Ce discours me remit entièrement. Je me reprochai l'injustice que j'avois eue de soupçonner dona Clara d'un attachement indigne d'elle. Alonso, disois-je, a du mérite ; mais dona Clara sait trop ce qu'elle doit à son sang et à soi-même pour s'abaisser jusqu'à lui. Je repris mes espérances ; et je dis à Bermudo que j'irois à sa maison l'après-midi. Une partie de la cour qui m'étoit attachée s'y rendit avec moi ; de sorte que l'assemblée y fut nombreuse et brillante. Dona Clara y parut avec tous ses charmes. Alonso Luis n'avoit garde de se trouver là, et d'ailleurs il ne me donnoit plus d'inquiétude. On joua, on rit, on s'entretint de mille choses agréables. Je m'enflammai plus que jamais auprès de la charmante Clara ; et j'avertis, en sortant de l'assemblée, que je me rendrois tous les jours à la même heure chez dou Bermudo. Je ne sais si l'on s'aperçut de ma passion ; je ne pris pas la peine de m'en informer.

Cependant je n'étois pas satisfait d'être réduit à des témoignages si vagues de mon amour.

Digitized by Google

J'inventai des fêtes pour trouver l'occasion d'entretenir dona Clara en particulier : elle s'y trouva toujours, et elle en faisoit le principal ornement. Je lui renouvelois chaque fois les assurances d'un attachement éternel, et je tâchois de lui faire connoître que tout étoit entrepris pour lui plaire. Elle écoutoit mes protestations d'amour avec complaisance ; mais je ne m'apercevois que trop qu'elles ne faisoient nulle impression sur son cœur, et que mon bonheur n'en étoit pas plus avancé. Je lui reprochois quelquefois son insensibilité ; elle me répondoit d'une manière qui auroit satisfait tout autre qu'un amant ; mais c'étoit de la tendresse que je demandois d'elle, et j'étois désespéré de ne pouvoir en obtenir. Ayant peine à me persuader qu'une résistance si constante à mes soins fût naturelle, je fis gagner sa femme de chambre ; et j'employai tant de gens à l'observer, que je fus informé enfin de ce que je voudrois avoir ignoré toute ma vie. Malheureux éclaircissement, dont les funestes suites ont empoisonné tout mon repos ! J'appris donc que j'avois été jusqu'alors la dupe d'une fausse insensibilité ; que dona Clara brûloit de la plus vive passion ; et que ce même Alonso Luis, que je croyois avoir soupçonné injustement, en étoit l'objet. Il est impossible que je vous exprime mon dépit et ma fureur. Quoi ! l'ingrate me préfère un Alonso ! à moi, disois-je, qui l'aime si tendrement, et qui lui ai donné tant de preuves de mon amour ! Ah !

Digitized by Google

son indigne amant périra : je veux qu'il expire à ses yeux. Peut-être, en effet, l'aurois-je tué de ma main, s'il se fût présenté à ma colère dans ce premier moment : mais la nuit ayant un peu calmé mes transports, je me contentai le lendemain de faire dire à Alonso Luis de retourner au Brésil sur le premier vaisseau qui devoit partir deux jours après. Son amante et lui n'eurent pas de peine à juger qu'ils étoient trahis, et que ma jalousie étoit la cause de cet ordre. Alonso ne parut plus. Je le crus parti, et l'espoir reprit de nouvelles forces dans mon cœur.

Dona Clara eut assez de pouvoir sur elle-même pour déguiser sa douleur ; mais elle n'accorda rien de plus à mon amour. Au contraire, ses manières me parurent plus réservées et plus respectueuses. C'étoit me punir rigoureusement du chagrin que je lui avois causé. Je ne pus tenir long-temps contre tant de dureté. Un jour, que je lui donnois la main à la promenade, je laissai échapper des plaintes, et je l'accusai d'injustice dans la préférence qu'elle accordoit sur moi à Alonso. Mes termes étoient néanmoins si tendres et si respectueux, qu'elle ne pouvoit raisonnablement s'en offenser. Elle parut déconcertée, et je la vis chercher quelque temps sa réponse. Enfin, elle prit le parti de déguiser son amour sous le nom de reconnoissance ; elle m'assura qu'elle n'avoit pour Alonso que les sentiments qu'elle devoit aux services qu'elle avoit reçus de lui ; et elle me

Digitized by Google

dit, en affectant de me faire connoître qu'elle regardoit mes reproches comme un badinage, qu'elle avoit raison de se plaindre, à son tour, de l'opinion que j'avois d'elle. Eh ! belle Clara ! repris-je, quel fruit espérez-vous en trompant un prince qui vous adore, et qui sent trop, malgré le penchant qui le porte à vous croire, que vous lui déguisez vos sentiments ? Dites-moi bien plutôt que vous êtes prévenue d'une passion dont vous n'avez pu vous défendre : dites-moi qu'Alonso Luis a sur votre cœur des droits invincibles, que son mérite et votre inclination lui ont acquis : enfin, dites-moi nettement que votre tendresse n'est point un bien que je puisse me flatter de jamais obtenir. J'accuserai alors le ciel de mon malheur ; je gémirai en secret, et je tâcherai de dévorer mes peines ; j'aurai même la triste satisfaction de croire que les connoissant vous les plaignez, et qu'il ne dépend pas de vous de me rendre plus heureux.... Dona Clara m'interrompit, pour m'assurer qu'elle sentoit tout le prix de la tendresse que j'avois pour elle, et que ma qualité de prince n'étoit pas ce qu'elle trouvoit de plus estimable dans ma personne : mais étant naturellement sincère, continua-t-elle avec beaucoup de douceur, je ne vous cacherai pas que je suis incapable d'aimer, et que tous les soins dont vous m'honorez sont superflus ; non que je sois prévenue d'une autre passion, comme vous me le reprochez ; mais parceque telle est la disposition

de mon cœur. Elle prononça ces paroles d'un air si naturel et si propre à persuader, que je demeurai dans un embarras extrême sur la réponse que je lui devois faire. Heureusement nous cessâmes bientôt d'être seuls. Plusieurs personnes s'approchèrent de nous; et la conversation étant devenue générale, je ne tardai guère à me retirer. Seroit-il vrai qu'elle n'aime rien, disois-je en retournant chez moi ? n'a-t-elle pas dessein de me tromper par des termes ambigus ? Elle est incapable d'aimer : n'est-ce pas que son cœur est si rempli d'amour, qu'il n'est pas capable d'en recevoir davantage ? D'un autre côté, si elle étoit si passionnée pour Alonso, comment souffriroit-elle son absence avec tant de tranquillité ? M'assureroit-elle si naturellement qu'elle m'estime, moi qu'elle devroit haïr et détester pour l'avoir séparée de son amant ?

Je résolus de terminer absolument cette incertitude. Je fis appeler deux de mes plus fidèles officiers, qui m'avoient donné les premières nouvelles de son amour ; je leur reprochai de s'y être mal pris pour m'éclaircir, et de s'être trompés dans leur rapport. L'un deux, qui s'appelle don Vaccellos, prit la parole avec feu : Je vois bien, me dit-il, mon prince, qu'on veut vous tromper vous-même; mais si vous me connoissez de l'honneur, fiez-vous à l'assurance que je vous donne, non seulement qu'Alonso Luis est aimé de dona Clara de Bermudo, mais qu'il est encore à Lisbonne

malgré vos ordres ; qu'il s'y tient caché, et qu'il a tous les soirs avec elle un entretien secret dans le jardin de San-Marco. Un homme à qui l'on enfonce brusquement un coup de poignard n'est pas plus saisi ni plus troublé que je le fus à ce funeste avis. La fureur succéda aussitôt à l'étonnement. Ah ! m'écriai-je, les perfides osent me jouer ! Ils périront tous deux ; je veux les immoler, ce soir, de ma propre main. Sans délibérer davantage, j'ordonnai à Vaccellos et à son compagnon de se préparer à me suivre au jardin de San-Marco à l'heure que dona Clara devoit s'y trouver. J'attendis ce temps avec impatience. Tous mes mouvements étoient furieux. Enfin je partis à pied, et déguisé, avec mes deux officiers. Ils connoissoient l'endroit où les deux amants avoient coutume de se rendre, parcequ'ils les avoient observés plusieurs fois. Ils me le montrèrent de loin, et je leur dis de s'éloigner et de me laisser seul. Je m'avançai vers le cabinet où je devois trouver ma proie, et ma fureur s'animoit en avançant. Il me sembloit que rien ne pouvoit dérober Alonso à ma vengeance. Pour dona Clara, sa mort n'étoit pas encore tout-à-fait décidée dans mon cœur. J'avois remis à me déterminer au moment que je la verrois. Enfin j'entrai : je les vis tous deux dans une posture qui devoit renouveler mes transports ; l'amante assise, et Alonso à ses genoux qui lui tenoit une de ses mains. Comment put-il éviter la mort ? Ne devois-je pas le percer

de mille coups ? Il n'y avoit qu'un miracle qui pût le sauver ; mais l'amour est accoutumé d'en faire. Dona Clara m'aperçut. Un éclair ne frappe pas les yeux en moins de temps qu'elle en employa pour se jeter vis-à-vis de moi, et pour m'arrêter, en me serrant le corps de ses deux bras. Je fis quelques efforts pour me dégager ; elle me retint avec une vigueur que je n'aurois pas attendue de sa délicatesse ; et puis, de quelle résistance étois-je capable contre une personne que j'adorois, et serré de cette sorte entre ses bras ?

Je me laissai conduire sur un siège de gazon où elle me fit asseoir. Ah ! mademoiselle, lui dis-je, d'une voix entrecoupée par la douleur, que l'amour vous donne de force et qu'il m'inspire de foiblesse ! Vous triomphez aujourd'hui de moi plus souverainement que vous n'aviez fait encore. J'en avois été quitte jusqu'à présent pour mon repos ; mais vous en voulez maintenant à ma vie, et je vois bien qu'il vous sera fort indifférent que je la perde, dès que vous conservez celle de votre heureux amant. Et toi, continuai-je en m'adressant à Alonso, qui s'étoit mis, un genou en terre, vis-à-vis de moi ; heureux Alonso ! sens-tu maintenant ton bonheur ? apprens-tu à l'estimer par la jalousie qu'il me cause ? Va, ne regarde pas mon rang avec des yeux d'envie ; je le sacrifierois à la moindre partie de ta félicité. Mais, repris-je après m'être arrêté un moment, d'où t'est venue l'audace de demeurer en Portugal,

Digitized by Google

après l'ordre que je t'ai fait donner d'en sortir? Il t'en coûtera la vie; si ce n'est pour venger mon amour, ce sera du moins pour punir ta désobéissance. J'allois me lever pour le saisir et appeler ensuite Vaccellos. Dona Clara, transportée de frayeur, se jeta elle-même à mes genoux et me demanda grace pour lui, en versant un torrent de larmes. Dans le trouble où j'étois je ne pris point garde à sa situation; elle y demeura quelque temps, en continuant de me presser de la manière la plus tendre. Mais ayant ouvert les yeux tout d'un coup et la voyant dans cette posture humiliée, je pensai mourir de honte et de douleur. Quoi! mademoiselle, lui dis-je avec transport, vous vous réduisez à cet état pour sauver Alonso! et vous croyez devoir vous y réduire pour obtenir de moi quelque chose qui peut vous plaire! Ah! que ces deux pensées me font éprouver un cruel tourment! Qu'Alonso est heureux, et que je suis à plaindre! Ne crains rien, Alonso, ajoutai-je en me tournant vers lui; tu vivras. Celle qui s'intéresse pour ta vie est la maîtresse absolue de la mienne. Il dépend d'elle également de me faire mourir et de te faire vivre: mais porte ton bonheur loin de mes yeux, et sors pour jamais de ma présence. Cruelle! repris-je, en m'adressant à dona Clara, exigeriez-vous encore que je fusse témoin de la félicité d'un tel rival, et ne consentirez-vous pas du moins à l'ordre que je lui donne, de ne jamais paroître

devant moi? Elle lui fit signe de sortir, et il s'éloigna aussitôt. Je demeurai seul avec elle et sa femme de chambre, qu'elle amenoit toujours au jardin, et qui étoit dans mes intérêts. Elle ne me parla plus de son amant ; mais, après m'avoir confessé qu'elle se sentoit touchée de la constance de ma passion et de tous les témoignages qu'elle en avoit reçus, elle tâcha de rejeter l'impuissance où elle étoit d'y répondre sur la force de la destinée, qui règle nos penchants et qui préside à l'union des cœurs. Je la laissai dire tout ce qu'elle voulut, et je la conduisis vers son carrosse, sans lui parler presque autrement que par des soupirs.

La nuit commençoit à être obscure. Je rentrai dans le jardin pour rejoindre mes compagnons. En marchant doucement je m'occupois de la bizarrerie de mon sort et du tyrannique pouvoir de l'amour. Je repassois tout ce que ma passion m'avoit causé d'amertumes et ce qu'elle m'en préparoit encore, étant réduit à aimer sans la moindre espérance. J'essayai même, après mille réflexions, de secouer le joug et de rendre la paix à mon cœur, en rompant tout d'un coup ses chaînes. Pourquoi troubler, me disois-je, deux amants qui vivroient heureux sans moi et qui n'ont point de compte à me rendre des sentiments de leur cœur? Qu'Alonso soit digne ou non de dona Clara, qu'elle ait des raisons de l'aimer, qu'elle n'en ait point, que m'importe? Ils s'aiment enfin, et je n'ai pas le droit d'y mettre opposition. C'en

Digitized by Google

est fait ; qu'ils s'abondonnent à leur amour, je veux les laisser tranquilles : je veux le devenir moi-même. . . . . Mais, hélas! reprenois-je un moment après, le puis-je? Qui me donnera la force d'oublier dona Clara, d'effacer tous ses attraits du fond de mon ame? S'ils y sont gravés pour jamais, puis-je les y voir sans cesse et cesser de les aimer? Elle adore Alonso, elle en est aimée. Et quel tort leur cause mon amour? Ai-je puni, comme je le pouvois, un rival dont la concurrence me blesse? L'ai-je maltraité? Lui ai-je dit un mot dur ou offensant? Hélas! ma passion ne sert peut-être qu'à aiguiser leur tendresse et à leur faire trouver plus de douceur à s'aimer. Alonso sent mieux le prix d'un bien qu'il sait que je désire, et Clara lui fait valoir le sacrifice d'un amant tel que moi. Je suis le seul malheureux! Ils ont tous les plaisirs de l'amour; et je n'en ai que les tourments et les supplices. Mais enfin ces tourments mêmes me sont précieux; et je consentirois moins à les perdre qu'à les voir augmenter.

Pendant que j'étois le plus fortement occupé de ces réflexions, j'entendis à vingt pas de moi le cliquetis de quelques épées. Comme il étoit tard et que je n'avois vu personne dans le jardin, j'appréhendai que ce ne fût mes officiers qui eussent pris querelle. Est-ce vous, Vaccellos, m'écriai-je en avançant? Je reconnus sa voix, et je lui commandai d'arrêter. Le coup étoit porté. M'étant

Digitized by Google

approché, je vis un homme étendu qui versoit un ruisseau de sang : c'étoit Alonso Luis. Vaccellos me dit que venant de le rencontrer qui se promenoit seul, et se souvenant que mon dessein étoit de lui ôter la vie, il s'étoit imaginé qu'il avoit pu m'échapper ; que, pour assurer ma vengeance, il l'avoit attaqué à armes égales, et qu'il croyoit l'avoir tué. Qu'avez-vous fait, lui dis-je? je lui avois accordé la vie. Dona Clara mourra de douleur. Je voulus voir s'il étoit mort : il me répondit lui-même qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit dangereusement blessé, et il me remercia de l'intérêt que je paroissois prendre à son malheur. Je rêvai un moment sur cette aventure, et je formai sur-le-champ le dessein le plus extraordinaire et le plus capable de vous surprendre. Ce fut de faire transporter Alonso chez moi, et d'en prendre autant de soin que s'il m'eût été très cher. L'ingrate Clara, dis-je en moi-même, sera obligée du moins de reconnoître que la tendresse que j'ai pour elle est extrême, en voyant que je la respecte jusque dans un rival odieux qu'elle me préfère. Mes officiers furent surpris de l'ordre que je leur donnai d'arrêter le sang d'Alonso et de l'aider à me suivre jusque chez moi. Je le fis loger proprement, et je mis près de lui deux de mes domestiques pour le servir jusqu'à sa guérison. Il ne savoit lui-même ce qu'il devoit penser de cette attention. On me dit le lendemain qu'il avoit marqué de l'inquiétude pendant toute la nuit.

Digitized by Google

Je me dérobai le matin pour l'aller voir à sa chambre. Sa confusion fut extrême en me voyant entrer. Je fis retirer mes gens pour être seul avec lui. Eh bien, lui dis-je, heureux amant, quelle idée avez-vous de votre rival? Me regardez-vous encore comme votre ennemi? L'embarras où il étoit l'empecha de répondre distinctement. J'entendis quelques mots confus qui exprimoient sa surprise et sa reconnoissance. Je ne vous en demande point d'autre, repris-je, que de rendre témoignage à votre amante que je n'ai point de part à votre blessure, et que je n'épargne aucuns soins pour vous rendre à elle. Je le quittai en finissant ces mots.

Ce projet me parut digne de moi. Je m'applaudis d'une invention si singulière de ma générosité et de mon amour. Alonso ne manqua point de faire savoir à dona Clara le malheur qui lui étoit arrivé et le bon office que je lui avois rendu. Je m'en aperçus étant allé chez elle l'après midi. Je ménageai le moyen de me trouver seul avec elle; et comme j'ouvrois la bouche pour lui raconter ce qui s'étoit passé, je la vis répandre des larmes avant que de m'avoir entendu. Ah! prince trop généreux, me dit-elle en interrompant mes premières paroles, n'accablez point une malheureuse par un récit qui va me faire trop sentir combien je suis indigne des bontés que vous avez pour moi. Je sais ce que je vous dois, et j'accuse le ciel qui me réduit à la nécessité d'être ingrate. Non, non,

lui répondis-je, ne craignez rien, belle Clara ; je ne viens point me faire un mérite d'avoir sauvé la vie à Alonso, ni vous reprocher le service que je lui ai rendu. Je viens vous apprendre seulement que vous n'avez rien à redouter pour ses jours, et que sa vie est en sûreté tant que je serai au monde et qu'il sera aimé de vous. Je veux faire bien plus ; je le comblerai de biens et d'honneurs, pour le rendre digne de la qualité de votre amant et de celle de mon rival. Oui, Alonso va me devenir cher, parcequ'il est l'objet de votre amour ; et je vous rendrai ainsi, dans la personne que vous aimez, les preuves d'une passion que vous rejetez lorsqu'elle s'adresse à vous.

Dona Clara avoit le cœur des plus généreux et des plus tendres. Mon discours la toucha si vivement, que je la vis prête à se jeter à mes pieds, pour m'exprimer les mouvements dont elle étoit agitée. Elle ne put s'empêcher de m'appeler son cher prince, et de me dire que sa vie étoit un bien qui m'appartenoit et que j'avois trop bien acquis : c'étoit son cœur qui s'exprimoit ; je le voyois dans ses yeux et sur ses lèvres. Qu'elle me paroissoit aimable en cet état ! Que n'aurois-je pas sacrifié pour mériter une de ces larmes qu'elle répandoit avec profusion pour Alonso ! Car, enfin, je découvrois assez que les plus vives marques de sa reconnoissance avoient son amant pour objet, et qu'elle eût été bien moins touchée de ce que je faisois pour elle, si Alonso n'en eût recueilli le fruit.

Digitized by Google

Quoi ! je vois le meurtrier de mon fils, et qui veut l'être encore de mon frere !

Elle me confessa nettement, pour la première fois, que ce bienheureux mortel occupoit toutes ses affections ; et elle m'assura que, ne pouvant me donner son amour, elle seroit toujours prête à me donner tout son sang. Le partage est bien injuste, lui dis-je, et vous savez trop bien que ce que vous m'offrez ne sauroit être accepté. Mais, mademoiselle, continuai-je avec un soupir qui lui marquoit mon désespoir, ne saurai-je donc jamais ce qui vous attache si invinciblement à l'heureux Alonso ? Je sais qu'il est aimable ; et le cœur, d'ailleurs, ne rend guère compte des raisons qu'il a d'aimer ; mais enfin l'honneur de votre sang vous auroit empêchée sans doute de vous livrer à une passion si disproportionnée, si vous n'en aviez eu des raisons que vous n'avez pu vaincre. Refuserez-vous de me les apprendre ? Avez-vous quelque intérêt à me les cacher ? Quels sont ces services importants qu'il vous a rendus et dont vous m'avez parlé plus d'une fois ? Peut-être cette connoissance servira-t-elle à me rendre plus tranquille.

Elle me répondit que, loin de vouloir me les déguiser, elle s'étonnoit d'avoir tardé si long-temps à me faire un récit si court, et qui auroit pu me faire trouver sa foiblesse pour Alonso plus excusable. J'étois, me dit-elle, à San-Salvador, capitale du Brésil. Je n'y connoissois point l'amour. Un jour que la chaleur étoit excessive, je proposai sur le soir à quelques unes de mes compagnes de

nous mettre dans un bateau sur la rivière pour y prendre le frais. Nous étions six ou sept du même sexe. La fraîcheur de l'eau et la beauté des prairies voisines nous firent avancer plus loin que nous n'avions résolu ; et ayant aperçu un endroit de la rivière où le sable paroissoit pur et sans profondeur, nous primes toutes ensemble le dessein de nous baigner pour achever de nous rafraîchir. Nous fîmes gagner le bord aux bateliers ; ils s'éloignèrent par notre ordre aussitôt que nous fûmes descendues. Déjà nous commencions à nous dépouiller de nos habits, lorsque deux léopards, sortis d'une forêt voisine, prirent leur chemin vers nous en courant. Nous les vîmes ; et l'effroi qu'ils nous causèrent ne nous permit de songer qu'à la fuite. Ces animaux sont prompts : ils nous joignirent en un instant, et saisirent tous deux une de mes compagnes qui couroit à mon côté. Elle jeta un cri épouvantable en tombant ; la frayeur me fit tomber moi-même avec elle sans connoissance. Je ne vis point le reste de cette cruelle aventure, parceque je ne repris pas sitôt mes esprits ; mais en voici la suite telle que je l'ai sue depuis. Les deux léopards nous transportèrent, ma compagne et moi, à quelque distance de la riviere, et là, par un bonheur dont je ne puis trop remercier le ciel, ils commencèrent par déchirer ma misérable compagne. J'aurois eu infailliblement le même sort apres elle, si le ciel n'eût veillé sur mes jours : il permit que celles de notre

Digitized by Google

compagnie qui avoient fui plus heureusement que nous rencontrèrent en approchant de la ville Alonso Luis, qui chassoit dans la prairie. Elles lui apprirent notre malheur, et le pressèrent de nous venir secourir. Il me connoissoit; il m'aimoit même, sans que je l'eusse jamais vu. Il vola à mon secours. Ce ne fut pas sans peine qu'il découvrit les monstres dont j'allois être la pâture. Il fondit sur eux sans considérer le péril, et les tua tous deux à coups de poignard, sans en avoir rien reçu qu'une légère blessure à la jambe. Il me rappela la connoissance en m'agitant un peu. Jugez quels furent mes premiers sentiments à la vue du péril dont j'étois heureusement délivrée. Ma pauvre compagne, ou plutôt les restes de son corps sanglant et à demi dévoré, furent le premier spectacle qui s'offrit à mes yeux. J'étois couverte de son sang qui avoit coulé jusqu'à moi. Les monstres étoient étendus d'un autre côté à quatre pas. Alonso m'aida à me lever et à me soutenir. Je le considérois sans avoir la force de lui demander qui il étoit et par quel miracle il m'avoit secourue. La douceur de son visage et de ses yeux, la beauté de sa taille, tout cela s'insinuoit dans mon cœur avec la reconnoissance. Il me pressa enfin de prendre le chemin de la ville, et s'offrit même à me porter. Je lui dis que les bateliers qui nous avoient amenées ne pouvoient pas être loin; nous les aperçûmes effectivement à quelque distance. La hauteur du bord de la rivière leur avoit caché

notre infortune. Je rentrai dans le bateau. Alonso me continua ses soins ; mais avec un respect, un zèle, une attention qui ne me parurent pas pouvoir être causés par la simple pitié. Nous arrivâmes à la ville dans le temps qu'une foule de monde en sortoit pour aller à ma défense. Je forçai Alonso, qui eut la modestie de vouloir se retirer après m'avoir remise en des mains sûres, de m'accompagner jusqu'au palais de mon père, et je le lui présentai comme mon libérateur et l'auteur de mon salut. Un tel service lui fit trouver dans la suite près de moi un accès toujours libre. L'habitude de le voir et la connoissance qu'il trouva l'occasion de me donner de ses sentiments servirent enfin à lui faire découvrir les miens. Je n'ai pu ni les lui cacher, ni les surmonter ; et j'ai cru que ce qu'il avoit fait pour moi les justifioit. Voilà, ajouta-t-elle, ce que vous avez souhaité de savoir. Me trouvez-vous coupable?

Non, mademoiselle, non, lui dis-je; mais je me trouve infiniment malheureux. Je vois bien qu'un amour si juste ne sauroit manquer d'être constant. Je perds par conséquent l'espérance ; et malgré cela, rien n'est capable de me faire perdre mon amour. Concevez quels vont être mes tourments. Cependant, fussent-ils mille fois plus cruels, ils ne m'empêcheront pas d'exécuter ce que je vous ai promis pour Alonso.

En effet, un emploi étant venu à vaquer dans ma maison, même avant son rétablissement, je

l'en pourvus par préférence ; et peu après sa guérison, c'est-à-dire environ six semaines après sa blessure, je le fis mon premier écuyer. Il faut que je le confesse, Alonso avoit un véritable mérite ; il soutint son élévation comme si elle lui eût été naturelle. Ses belles qualités le firent estimer, non seulement de toute ma maison, mais de la cour entière. Je ne pus me défendre moi-même d'aimer sa vertu modeste et généreuse, et de lui marquer que j'étois content de sa conduite et de ses manières. Je le faisois appeler quelquefois en particulier pour lui parler de dona Clara. Comme il n'ignoroit pas la violence de ma passion, il se jetoit à mes genoux pour m'exprimer par ses larmes le désespoir qu'il avoit d'être un obstacle à ma félicité ; et je suis persuadé qu'il étoit sincère lorsqu'il m'offroit de sacrifier sa vie pour rendre la mienne plus heureuse. Non, lui disois-je, cette preuve de votre affection me seroit inutile ; vous seriez aimé jusque dans le tombeau. Je connois votre amante, et je sais que je ne gagnerois rien à vous perdre. Pour elle, je continuois toujours de la voir, malgré mille résolutions contraires. Elle paroissoit me recevoir avec plaisir ; et comme elle étoit douce et complaisante, elle s'efforçoit, par ses manières honnêtes et caressantes, de me faire oublier mes peines : mais sa bonté même et ses caresses étoient un nouveau poison qui augmentoit mon mal, et qui rendoit mes plaies incurables.

Il arriva pendant ce temps-là quelques changements dans sa famille qui firent prendre une nouvelle face à sa fortune. Une fièvre contagieuse lui enleva son père et ses trois frères aînés, de sorte qu'elle se trouva maîtresse d'elle-même, et seule, en quelque sorte, à la tête de sa maison, l'unique frère qui lui restoit ayant tout au plus huit ou dix ans. Elle fut atteinte aussi du même mal, et réduite à l'extrémité du danger. La crainte d'exposer ma propre vie ne m'empêcha point de la voir assidûment dans cette situation, et d'employer pour sa guérison des soins que l'amour seul peut inspirer. J'eus la satisfaction de reconnoître qu'elle y étoit sensible. Un jour qu'elle se croyoit plus mal, et qu'on n'espéroit plus qu'elle pût éviter la mort, elle prit ma main qu'elle serra tendrement, en m'assurant que l'ingratitude dont elle avoit été forcée de payer une passion aussi tendre et aussi généreuse que la mienne l'empêchoit de regretter la vie. Mais ce qui vous paroîtra plus surprenant, continua le prince, c'est que j'admettois alors avec moi, dans sa chambre, son cher Alonso Luis, et que j'avois quelquefois la force de supporter les assurances qu'ils se donnoient de leur tendresse et de leur fidélité éternelle.

Elle se rétablit enfin, contre toute espérance. La cour, qui n'ignoroit plus ses sentiments pour Alonso, ne douta point qu'étant libre désormais dans son choix, elle ne disposât de sa main en

Digitized by Google

faveur de cet heureux amant. Les honneurs et les richesses dont je l'avois comblé sembloient avoir raccourci l'intervalle que la naissance avoit mis entre elle et lui. Peut-être se flattoit-il lui-même de cette espérance, quoiqu'il n'eût point encore la hardiesse de le témoigner. Cette pensée me jeta dans une tristesse mortelle. Je résolus de faire un nouvel effort pour faciliter quelque succès à ma passion, sans démentir la conduite généreuse que j'avois tenue jusqu'alors. Voici celle dont je formai le plan. Je fis appeler Alonso Luis dans mon cabinet : Alonso, lui dis-je, je vous ai traité jusqu'ici avec des bontés qui doivent vous donner quelque attachement pour ma personne. Ce n'est pas pour vous en faire un reproche que je les rappelle ; c'est pour vous engager à continuer de vous en rendre digne. J'ai des affaires au Brésil qui demandent la présence d'un homme qui me soit affectionné ; allez-y ; je vous donnerai les instructions nécessaires ; et, pour vous y faire paroître avec honneur, j'obtiendrai pour vous du roi un titre qui vous y assurera le premier rang après le gouverneur. Vous n'y serez pas moins d'un an ; mais, pour vous consoler d'une si longue absence, je vous promets de vous faire épouser dona Clara à votre retour, si elle consent à vous accorder cet honneur.

Mon espérance étoit que l'éloignement d'Alonso diminueroit peut-être la constance de son amante Supposé que ce changement arrivât, il m'auroit

été facile de retenir Alonso au Brésil sur de nouveaux prétextes, afin qu'elle eût le temps de l'oublier tout-à-fait; mais si l'amour de dona Clara se trouvoit à l'épreuve d'un an d'absence, j'étois résolu de me faire absolument violence, et de presser moi-même leur mariage en rappelant Alonso du Brésil, et en sollicitant sa maîtresse de le rendre entièrement heureux. Tel étoit mon projet. La fortune, comme vous allez voir, s'est opposée à l'exécution. Un dessein que je croyois devoir amener nécessairement mon bonheur, ou celui de deux tendres amants, n'a servi qu'à procurer leur perte, et à me précipiter dans le déplorable état où vous me voyez réduit.

Alonso se laissa gagner aisément par mes promesses. Le désir de paroître dans le lieu de sa naissance avec un éclat où il n'avoit jamais espéré de se voir, lui fit trouver moins dure la nécessité de se séparer de son amante, sans compter que le prix que je lui faisois envisager au bout d'un an suffisoit pour lui faire entreprendre quelque chose de plus difficile. Je le chargeai de mettre ordre aux grands biens que j'ai dans ce pays-là, et de démêler exactement tout ce qui m'appartient. Il partit. Son voyage fut heureux; mais à peine eut-il passé quelques jours au Brésil, qu'une maladie précipitée le mit au tombeau. La nouvelle de sa mort fut apportée en Portugal par le même vaisseau sur lequel il étoit parti. Son amante l'apprit aussitôt que moi. Je ne puis vous donner qu'une

légère idée de ses transports et de son désespoir. Mon assiduité auprès d'elle, mes soins et les ordres que je donnai pour son secours, empêchèrent les suites funestes que ces premiers mouvements pouvoient produire. Enfin elle consentit à souffrir la vie; mais, la regardant comme un supplice, elle prit le parti, il y a trois mois, de se retirer à la campagne dans une de ses terres qui est à six lieues de Lisbonnne. Là elle vivoit comme oubliée des hommes, dans une tristesse continuelle, et sans cesse occupée à verser des larmes. Je ne laissois pas passer deux jours sans me dérober secrètement pour la voir. Don Tellès de Sylva étoit le seul qui m'accompagnoit. Elle sembloit trouver quelque douceur à me voir, et recevoir volontiers les consolations qui lui venoient de moi. Je croyois apercevoir de jour en jour l'effet de mon amour et de ma persévérance. J'espérois qu'à la fin son cœur s'accoutumeroit à me souffrir, et peut-être enfin à m'aimer, lorsqu'un coup fatal et imprévu a détruit une si douce attente et renversé pour jamais mon bonheur et mes espérances.

Don M..... ne fut pas le maître ici de retenir quelques larmes qui se mêlèrent avec ses soupirs. Vous voyez, nous dit-il tristement, à quel point je parois touché; je le parois mille fois moins que je ne le suis. La raison seule ne suffiroit pas pour arrêter mon désespoir après un malheur tel que le mien : il n'y a que l'honneur et la considération

de ce que je dois à mon rang qui puisse dissiper l'envie pressante que je sens naître à tous moments de me donner la mort.

Il reprit ainsi son récit. Je vais vous apprendre ce qui est encore ignoré de tout le monde à Lisbonne. Vous vous souvenez sans doute de l'audience qu'on vint me demander pour une femme inconnue, dans le temps que j'étois à vous entretenir pour la première fois. Cette femme, qui étoit inconnue en effet pour la plupart de mes gens, ne l'étoit pas pour don Tellès et pour moi. Je l'avois placée moi-même près de dona Clara, lorsqu'elle eut appris la mort d'Alonso, pour prendre soin d'elle et pour arrêter l'effet de son désespoir. C'est une personne sage, qui s'appelle Philippa, et qui m'avoit été procurée alors par un de mes officiers, qui est mort depuis. Sa visite imprévue et son air triste m'ayant frappé tout d'un coup, je jugeai qu'elle m'apportoit quelque nouvelle fâcheuse; et sans lui donner le temps de parler, je la conduisis dans mon cabinet. Ses pleurs et ses sanglots, qu'elle avoit retenus devant mes gens, prirent là un libre cours : elle fut quelque temps sans pouvoir former une parole. Parlez donc, Philippa, lui dis-je, et tirez-moi de peine: vous me faites trembler pour dona Clara. Ah! me répondit-elle, dona Clara n'est plus; il n'est plus temps de trembler pour elle. J'avois vu dona Clara la veille. Le peu de vraisemblance qu'il y avoit qu'elle fût morte depuis ma visite

m'empêcha d'entendre d'abord le sens de ces paroles. Mais Philippa ne m'ayant que trop fait comprendre par quelques mots entrecoupés la cause de sa mort et la manière tragique dont elle étoit morte, je ne pensai plus qu'à mourir moi-même. Je serois maintenant dans le tombeau comme elle, si don Tellès, qui étoit avec moi, n'eût eu la cruelle pitié d'arrêter mon épée que j'avois déjà tournée contre mon sein Il profita de la foiblesse que mon trouble et ma douleur me causèrent pour me mettre lui-même au lit, sans laisser même entrer mes domestiques. Ce fut là que tout mon malheur me fut raconté sans déguisement par Philippa; et vous allez être surpris que j'aie pu l'entendre sans expirer. Alonso Luis étant atteint de sa maladie mortelle, avoit fait apparemment des réflexions fort affligeantes sur un accident si imprévu. C'étoit peu que de mourir presque subitement à son âge, et malgré la bonté de son tempérament; mais mourir à la veille de se voir le plus heureux de tous les hommes du côté de l'amour et de la fortune; mourir loin de doña Clara, et sans pouvoir lui dire adieu pour la dernière fois; tout cela lui sembla sans doute bien terrible et bien insupportable. Soit par une suite de cette pensée, soit par d'autres raisons, il se persuada qu'une mort si désespérante ne pouvoit être naturelle; et se souvenant de la passion que j'avois toujours conservée pour son amante, il crut trouver dans ma jalousie, et la cause de son

éloignement de Portugal, et celle de sa mort. Folle et injurieuse opinion, après les témoignages qu'il avoit eus de ma générosité ! mais que je pardonnerois néanmoins à ce malheureux, si les suites en avoient été moins funestes. Cette idée se fortifia tellement dans son esprit, que, ne doutant plus que je ne lui eusse fait donner du poison, il demanda une plume avant que de mourir, et fit une lettre pour dona Clara, dans laquelle, en se plaignant de son sort, il lui donnoit ses injustes conjectures comme une vérité certaine. Il remit cette lettre entre les mains de son oncle, auquel il donna une somme considérable, après lui avoir fait promettre d'entreprendre exprès le voyage de Portugal pour porter sa lettre à dona Clara. L'oncle ne put partir aussitôt que le vaisseau qui apporta la première nouvelle de la mort d'Alonso ; mais il prit une autre occasion environ trois mois après. C'est l'arrivée de ce misérable qui a causé la triste mort de dona Clara ; c'est cette fatale lettre qui lui a fait prendre la cruelle résolution d'attenter sur elle-même : et ce qui me cause le plus horrible désespoir, c'est qu'elle s'est donné la mort en me haïssant comme la cause de son malheur, et moins pour suivre son amant, que pour le venger et me punir. Philippa m'a raconté qu'après avoir lu la lettre d'Alonso, elle perdit tout d'un coup la connoissance et la parole : ses beaux yeux s'obscurcirent ; elle demeura sans mouvement, comme si la douleur lui eût causé la

mort. Mais étant revenue ensuite à elle-même, elle prit le ciel à témoin de son état déplorable; elle invoqua l'ombre de son amant; elle employa le peu de forces qui lui restoient à me reprocher ma barbarie, et à proférer contre moi mille imprécations. Hélas! quelle injustice! Contre moi qui l'adorois! contre moi qui ne respirois que pour lui plaire, et qui étois disposé à me sacrifier non seulement à son bonheur, mais encore à celui de son amant, parceque le sien m'y paroissoit attaché! Enfin, lasse d'exprimer ses transports par des paroles, elle se leva avec un mouvement furieux; et malgré la diligence de Philippa, qui étoit seule auprès d'elle, et toute éperdue, elle se perça le cœur d'une longue aiguille d'or qui lui ôta la vie.

Voilà, messieurs, nous dit le triste don M....., le malheur qui cause mes larmes, et qui me fait fuir le Portugal. Voyez les restes de ce que j'ai aimé plus que moi-même, ajouta-t-il, en tirant de sa poche un mouchoir teint de sang. Je conserverai jusqu'au tombeau ce funeste monument de mon infortune et de mon amour : je le tiens de Philippa qui s'en est servi trop inutilement pour arrêter le sang et la vie de la malheureuse Clara. Vous pouvez juger, par le soin que j'ai d'entretenir ma douleur, que mon dessein n'est pas de l'oublier : cependant j'ai résolu de ne pas remettre le pied en Portugal que mon cœur ne soit

assez tranquille pour revoir sans émotion des lieux qui m'ont été si funestes.

Après avoir achevé ainsi sa narration, le prince, qui se sentoit trop agité pour écouter tranquillement les nôtres, parut souhaiter de demeurer seul : mais don Telles de Sylva, qui savoit que rien ne lui étoit plus pernicieux que la solitude, nous fit signe de ne pas l'abandonner, et de tâcher au contraire de lui tenir l'esprit occupé par nos récits. Nous passâmes donc la plus grande partie de la nuit à lui raconter les sujets que nous avions eus de nous plaindre aussi de la fortune, et la triste expérience que nous avions faite de ses caprices. Il étoit presque jour lorsque nous le quittâmes ; et la matinée fut employée presqu'entière à dormir. Le marquis ne fut pas plutôt levé, que don Telles entra dans notre chambre de la part du prince, pour l'assurer de son estime, et lui faire mille civilités. Il nous pria d'éviter autant qu'il nous seroit possible de faire retomber la conversation sur ses peines. Nous le promimes ; et moi sur-tout, d'autant plus volontiers, que c'étoit rendre en même temps service au marquis, que d'éloigner tout ce qui pouvoit renouveler sa tristesse. Nous fîmes même ensemble divers projets de divertissements et de plaisirs, tels que la mer pouvoit les permettre.

Le premier fut d'engager les jeunes Turcs que nous avions vus la veille à se rendre avec nous

chez le prince, pour le surprendre agréablement par ce spectacle imprévu. Je me chargeai volontiers de cette commission, et j'allai sur-le-champ à leur chambre. Aussitôt que Muleid eut entendu ce que je lui proposois, il se crut très honoré d'entrer en liaison avec le prince de Portugal, et il consentit à nous suivre. La gouvernante du jeune Memiscès fit quelque difficulté de le confier à mes soins ; mais je calmai sa peine, en la priant elle-même de nous accompagner. Ils se parèrent très richement. La vue de quantité d'habits, qu'on tira de plusieurs coffres pour Muleid, nous fit naître l'envie de nous révêtir aussi à la turque. Elle fut exécutée à l'instant ; de sorte qu'étant montés sur le tillac, on fut surpris de voir le nombre des Turcs augmenté dans le vaisseau. Don M...., qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une telle visite, le fut bien davantage. Je lui fis un compliment au nom de toute l'Asie, que nous prétendions représenter, et qui lui venoit rendre ses hommages. Il est certain qu'il eut d'abord quelque peine à nous reconnoître. Cette galanterie ne lui en parut que plus agréable. Les véritables Turcs s'approchèrent pour le saluer à la mode du Levant. Il les reçut avec un air de bonté qui les lui attacha tout d'un coup, et qui fit que, sans se faire presser, ils demeurèrent à dîner avec nous. L'aimable Memiscès fut le sujet presque continuel de notre conversation. On admiroit la délicatesse de ses traits, sa blancheur vive et piquante, contre

l'ordinaire des Orientaux, qui ont presque tous quelque chose de fade dans le teint, et le feu admirable qui brilloit dans ses yeux, que nous trouvions les plus beaux du monde. Le marquis ne manqua point de se placer près de lui. On lui en fit quelques reproches, qu'il soutint agréablement. Mais ce qui nous divertit le plus, ce fut qu'étant caressant et enjoué, il vouloit embrasser quelquefois ce bel enfant, qui se défendoit en rougissant, comme s'il eût eu quelque chose à ménager. C'est dommage, nous dit le prince, que nous ne puissions tirer d'eux que le plaisir de les voir, et que nous soyons privé de celui de les entendre. Sa réflexion en fit naître une à don Tellès que nous approuvâmes tous : Qui nous empêche, se mit-il à dire en riant, de leur apprendre un peu de français pendant que nous sommes absolument oisifs ? Le marquis s'écria qu'il se chargeoit de l'instruction de Memiscès ; et don Tellès entreprit d'instruire Muleid. Il y eut même entre eux une espèce de défi et d'émulation par rapport aux progrès, chacun se promettant de réussir le mieux et le plus promptement. Je déclarai aux deux jeunes Turcs le dessein qui venoit d'être formé. Ils y donnèrent les mains, et promirent de répondre au zèle de leurs maîtres. J'admirai dans la suite celui du marquis pour Memiscès. Tantôt les deux Turcs étoient chez nous, tantôt c'étoit nous qui nous trouvions chez eux. Memiscès s'apprivoisoit avec le marquis, et

marquoit autant d'empressement pour recevoir ses leçons, que lui pour les donner. Nous inventâmes une espèce de méthode dont le succès fut si prompt, qu'en trois semaines les deux frères entendoient presque entièrement nos discours, et faisoient entendre eux-mêmes assez nettement leurs pensées. Memiscès l'emportoit néanmoins ; et soit l'adresse du maître, soit la vivacité de l'écolier, il avançoit beaucoup plus que son frère.

L'application du marquis me satisfaisoit extrêmement. Je la regardois comme un nouveau remède qui alloit achever sa guérison. Mais quoiqu'il ne fût capable de former pour Memiscès qu'une affection pleine d'innocence, je ne laissai pas de trouver quelque chose à redire à l'attachement excessif qu'il témoignoit pour ce jeune Turc. Mon cher marquis, lui dis-je un jour, vous vous livrez trop à vos penchants. Tout ce qui vous flatte jusqu'à un certain point vous attache de même; et vous avez déjà oublié que se former des fortes chaînes, c'est se préparer de cuisantes douleurs, lorsqu'elles viennent à se rompre. Je ne vous blâme point d'être sensible à l'amitié, mais il ne faut pas en faire une passion ; et ses effets doivent être différents de ceux de l'amour. Cependant j'aperçois dans vous, non seulement le feu et l'ardeur, mais l'agitation même et l'inquiétude qui ne conviennent qu'à la passion. En un mot, vous aimez trop Memiscès, et je voudrois que vous prissiez un peu plus d'empire sur les mouvements

Digitized by Google

de votre cœur. Il me répondit naturellement qu'il sentoit bien lui-même qu'il en faisoit trop pour ce jeune inconnu, et que la tendresse qu'il avoit pour lui approchoit de la passion ; mais qu'il n'avoit point d'autre excuse à m'apporter qu'un penchant qu'il ne pouvoit vaincre, parcequ'il trouvoit une douceur infinie à le suivre ; qu'il m'avouoit que Memiscês lui étoit aussi cher que lui-même ; et que devant le quitter sans doute bien plus tôt qu'il ne voudroit, il ne pensoit déjà qu'en tremblant à la nécessité de cette séparation.

En effet, le vent étant des plus favorables, nous avancions promptement, et notre voyage n'eût pas duré même un mois, si nous n'eussions été retardés par un accident qui nous causa une juste frayeur. Nous étions déjà à la hauteur des côtes de France, et le plus beau temps du monde nous promettoit la plus heureuse navigation, lorsque nous entendîmes de tous côtés, dans le navire, le cri que font les matelots quand ils aperçoivent un corsaire. Nous nous rendîmes tous sur le tillac. Le capitaine anglais nous dit, sans déguisement, que nous étions poursuivis, et que le corsaire paroissant beaucoup meilleur voilier que nous, il nous falloit un secours particulier du ciel pour nous faire éviter le combat. Nous lui répondîmes que ce n'étoit point un si grand mal d'être obligé de se battre, pourvu que nous eussions de quoi nous défendre. Il n'y avoit malheureusement avec nous, sur le vaisseau, que l'équipage et quelques

passagers, quelques mauvaises pièces de canon, très peu de poudre, et presque nulles autres armes que nos épées. Le prince fit lui-même la revue de tout ce qui pouvoit servir à notre défense; et voyant les choses en si mauvais ordre, nous désespérâmes véritablement de notre salut. Quelle apparence effectivement de résister avec de simples épées à des corsaires munis d'armes de toute espèce, et sans doute en beaucoup plus grand nombre que nous? La fuite ne paroissoit pas une voie plus sûre, à cause de la pesanteur de notre vaisseau. D'un autre côté, se rendre sans combattre, c'est à quoi personne ne pouvoit se résoudre, et notre sort en auroit-il été plus heureux avec d'impitoyables corsaires? Je crus notre perte certaine; mais comme c'auroit été la précipiter que de s'abattre et perdre courage, j'affectai au dehors une confiance que je n'avois pas au fond du cœur. Je dis à don M.....: Ménagez votre personne, mon prince, et laissez-nous combattre. Il rejeta généreusement mon conseil. Pour le marquis, je lui fis promettre de ne pas s'éloigner de moi un moment: Obéissez-moi, lui dis-je, peut-être pour la dernière fois; vous disposerez de vous à votre gré quand vous m'aurez vu périr en vous défendant. Il me répondit, en m'embrassant tendrement, que si je me chargeois du soin de sa vie, il se chargeoit de la mienne, et qu'il me promettoit de ne pas quitter mon côté, pour avoir du moins

la consolation de mourir près de moi. Muleid se préparoit au combat avec la même résolution. Memiscès fut mis, avec ses femmes, dans l'endroit le moins périlleux du vaisseau. Ce fut le marquis qui eut cette attention, car son cher Memiscès ne lui sortoit pas de l'esprit. Enfin les corsaires étoient déjà à la portée du canon, et jugeoient bien, à la manœuvre de notre vaisseau, qu'ils pouvoient nous regarder comme une proie assurée, lorsque le ciel permit que deux vaisseaux français, qui alloient du Havre-de-Grace à Baïonne, et que le beau temps avoit engagés à s'éloigner des côtes, se firent voir tout d'un coup devant nous, à la même distance à peu près que les corsaires étoient par derrière. Nous ne les eûmes pas plutôt aperçus, que nous crûmes le péril passé. En effet, les corsaires, qui ne furent pas long-temps non plus à les découvrir, perdirent l'espérance de nous joindre, ou du moins d'être assez forts pour prétendre à nos dépouilles. Ils prirent aussitôt une autre route, et nous les perdîmes de vue en peu de temps. Nous saluâmes, en passant, les deux vaisseaux français d'une décharge de notre misérable artillerie, pour les remercier du service important qu'ils nous avoient rendu. Peu de jours après nous entrâmes dans le canal de la Manche, et de là nous gagnâmes bientôt la Hollande.

Le prince don M....., sans s'arrêter un moment,

Digitized by Google

prit le chemin de la Haye, après nous avoir dit qu'il comptoit de nous y revoir, et qu'il alloit descendre et se loger chez M. le comte de Tarouca. Pour les jeunes Turcs et nous, nous passâmes le reste du jour et de la nuit à nous reposer au lieu même de notre débarquement. Je fis prendre seulement les devants à Scoti, pour nous louer un appartement à la Haye, afin que rien ne nous causât d'inquiétude en arrivant. Le lendemain nous nous y rendîmes d'assez bonne heure ; et nous trouvâmes Scoti qui nous attendoit à l'entrée de la ville.

Comme il connoissoit les lieux, y étant venu avec moi long-temps auparavant, je lui donnai ordre de conduire Muleid et son frère vers le Pléen, où ils m'avoient dit que leur père leur avoit fait savoir qu'il seroit logé. Ils nous marquèrent une vive reconnoissance en nous quittant, et nous promirent leur première visite lorsqu'ils seroient en état de sortir. Le marquis voulut embrasser Memiscès, qui y consentit pour cette fois d'assez bonne grace. Il faudra néanmoins le quitter tout-à-fait ce cher Memiscès, lui dis-je étant seul avec lui ; et nous verrons comment vous supporterez cette séparation. Il répondit à cela qu'il alloit me communiquer une pensée qui lui étoit venue depuis quelques jours, et qu'il n'avoit point encore osé me découvrir. Je ne puis vous cacher, continua-t-il, que j'aime Memiscès au-delà de ce

qu'on peut s'imaginer; mon cœur a pour lui des mouvements que je n'ai jamais sentis que pour ma chère Diana. Je trouve le même plaisir à le voir, et son absence me cause la même douleur. Il est donc naturel que je souffre beaucoup lorsqu'il faudra nous séparer. Mais si vous aviez un peu de bonté pour moi, ajouta-t-il en me regardant d'un air tendre, vous pourriez m'épargner cette peine, ou du moins la reculer encore bien loin. Expliquez-vous plus clairement, lui dis-je; je ne pénètre pas votre système. Le voici, reprit-il. Au lieu d'aller en Angleterre, en quittant la Hollande, nous pourrions retourner en France avec les deux jeunes Turcs et leur père; il est raisonnable qu'étant si proche du mien, et devant m'en éloigner encore pour long-temps, je souhaite de le revoir et de l'embrasser : ce seroit là notre prétexte. Nous ferions voir la cour de France à Memiscès; et ce qui serviroit encore mieux à mon dessein, nous le ferions instruire adroitement de notre religion, pour tâcher de la lui faire embrasser, parcequ'il seroit aisé après cela de l'engager à demeurer en France toute sa vie. Alors, me dit le marquis, je suis sûr que j'obtiendrois aisément de mon père qu'il le reçût dans notre maison comme son fils, et j'aurois la satisfaction de vivre toujours avec lui comme avec un frère.

J'écoutois le marquis avec une surprise extrême,

et je ne pouvois me lasser d'admirer sa fécondité pour former et pour arranger des projets. Cependant, après l'avoir laissé s'expliquer à son aise, je lui répondis, d'un ton plus sérieux qu'il ne s'y attendoit, que je tremblois pour sa sagesse, et que la chaleur avec laquelle il me parloit de Memiscès ne me permettoit pas de bien interpréter ses sentiments. Hé! quoi donc, mousieur, lui dis-je, parleriez-vous autrement quand il seroit question d'une maîtresse? Que signifie cette douleur, cette joie et tous ces autres mouvements que vous prétendez être semblables à ceux que vous inspiroit dona Diana? Je ne reconnois point là l'amitié, qui doit être un sentiment modéré, sage et réglé par l'honneur et la raison. C'est une passion vicieuse dont vous m'avez fait le portrait. Il faut la réduire, s'il vous plaît, à de plus justes bornes. Ne trouvez donc pas mauvais que nous laissions partir Memiscès sans nous. Vous pouvez, si vous voulez, lui donner quelques lettres, ou pour monsieur le duc votre père ou pour vos amis. Votre recommandation lui fera trouver plus d'agrément à Paris. C'est l'unique manière dont vous puissiez à présent lui marquer votre amitié : car de vous figurer qu'un enfant de treize ou quatorze ans puisse être instruit de notre religion, sans que son père s'en aperçoive ou que son père le permette, s'il en a la moindre connoissance, c'est une pensée puérile et sans fondement.

Digitized by Google

Ma réponse parut dure au marquis, et je remarquai la violence qu'il se faisoit pour ne pas marquer trop de douleur. J'ajoutai, pour le consoler, que je ne désapprouvois point d'ailleurs les marques d'affection qu'il avoit données jusqu'alors à Memiscès; qu'un si aimable enfant méritoit celle de tout le monde, et que je m'étois trouvé moi-même disposé à l'aimer dès le premier moment que je l'avois vu. Mais j'eus beau prendre un ton plus doux, la fin de mon discours ne fit pas tant de plaisir au marquis, que le commencement lui avoit causé de chagrin.

La foi du public ne manque pas de se révolter contre les évènements extraordinaires. Cette réflexion, qui me naît ici tout d'un coup, est presque capable d'arrêter ma plume, et de m'ôter l'envie d'achever cette première partie de nos voyages. J'avoue que ce qui me reste à dire est capable de surprendre par sa singularité; mais c'est un fait dont mille personnes peuvent rendre encore témoignage, soit en Hollande où il est arrivé, soit en France où il a été connu de la plupart de ceux dont je suis connu moi-même.

Le lendemain de notre arrivée à la Haye, qui étoit, si ma mémoire est fidèle, le cinquième jour de décembre, après avoir commencé nos visites par celle du prince don M... qui nous retint à dîner, et qui nous fit des caresses et des amitiés dont il n'y a que ceux qui connoissent l'excessive bonté

de ce prince qui puissent bien juger, nous retournâmes à notre logement, parcequ'il étoit tard pour faire voir les beautés de la ville au marquis. A peine avions-nous mis le pied dans notre appartement, qu'un de nos laquais vint nous avertir que le père de nos deux aimables Turcs étoit à la porte avec eux dans son carrosse, et qu'il demandoit à nous voir. Ses enfants lui avoient parlé avec tant de reconnoissance de la tendresse que nous leur avions marquée et des obligations qu'ils nous avoient, qu'il avoit cru ne pouvoir nous en remercier assez tôt. Je donnai ordre de les aller recevoir et de les introduire à Scoti, qui étoit mis assez proprement pour servir au besoin d'une sorte de gentilhomme ou d'écuyer. Il nous les amena à l'instant. Grand Dieu! me croira-t-on dans cet endroit? Quelle fut ma surprise, ou plutôt quel fut mon transport en reconnoissant dans cet officier turc le frère de ma chère Sélima, le bon et généreux Amulem! Non, il n'y a point de sentiments au monde tels que ceux qu'inspire la nature ou la reconnoissance; mais leur excès est quelquefois funeste. Si la force de mon tempérament m'empêcha de succomber au premier emportement de ma joie, il en fut autrement d'Amulem. Il me reconnut à son tour au son de ma voix et à la vivacité de mes caresses, car mon visage ne dut pas lui paroître moins changé que mon habillement; mais s'il fut aussi frappé que

moi d'une rencontre si heureuse et si imprévue, il n'eut pas tant de vigueur pour soutenir l'impétuosité de ses mouvements : il tomba, avec plus de vitesse que je n'en eus pour le soutenir ; et dans le temps que nous nous efforçions de le relèver : C'est Salem, répétoit-il d'une voix foible et tremblante, mes enfants, c'est votre oncle. Ces pauvres enfants se jetèrent tous deux à mon cou, en me serrant de toute leur force ; et Dieu seul sait ce qui se passoit alors au fond de mon cœur. Je tenois le père entre mes bras, et les deux enfants me tenoient chacun entre les siens. Ainsi nos cœurs et nos larmes étoient réunis dans le même espace et comme confondus.

Cependant je fis réflexion, malgré mon trouble, qu'Amulem, que je soutenois toujours, avoit besoin d'un prompt secours. Il avoit perdu tout-à-fait l'usage de la voix. Ses soupirs étoient fréquents et convulsifs. Il avoit pourtant la force de se remuer sur la chaise où nous l'avions fait asseoir ; ce qui me fit croire que son mal n'étoit qu'une oppression de poitrine, causée par la prompte révolution de ses esprits et de son sang. On lui ouvrit la veine ; et sa voix s'étant ranimée pour un moment, il me dit en langue turque : Seroit-il possible, mon cher Salem, que votre vue, que j'ai désirée avec tant d'impatience, fût capable de me causer la mort? Si elle a cet effet, ce sera par un sentiment bien opposé à celui de la

Digitized by Google

douleur. Mais ma chère sœur Sélima, ajouta-t-il, le ciel ne permettra-t-il pas que je la revoie avant que de mourir? Je jugeai par ce discours qu'il ignoroit la perte de mon épouse; et comme il n'étoit point en état de supporter une pareille nouvelle, je me contentai de lui répondre que dans la joie que j'avois de le retrouver, je n'étois occupé que du désir de lui voir reprendre ses forces, pour jouir pleinement d'une si douce satisfaction. Ah! reprit-il, je me sens extrêmement affoibli et je crains tout d'un épuisement si subit. Je vous ai vu du moins; et vous assurerez Sélima que je n'emporte point d'autre regret que de mourir sans la voir aussi. C'étoit l'unique objet de mon voyage et de celui de mes enfants; c'étoit ce qui m'avoit fait rechercher avec empressement depuis quelques années la commission que je suis venu exécuter en Hollande. Je vous ai vu, répéta-t-il en serrant ma main; c'est assez pour m'empêcher d'accuser le ciel de rigueur. S'il m'ôte la vie, je vous recommande mon fils et ma fille. Menez-les à Sélima: je sais entre les mains de qui je les laisse. Je lui dis qu'il ne falloit penser qu'à vivre, et que j'espérois que son mal ne seroit qu'une incommodité passagère, dont nous trouverions moyen de le guérir aisément. Je lui demandai ensuite où étoit sa fille, dont il me parloit. La voilà, me repondit-il en me montrant Memiscès; j'avois ordonné à sa gouvernante de cacher

Digitized by Google

son sexe, et de lui faire prendre un habit d'homme, pour prévenir les accidents d'un long voyage ; et j'ai jugé à propos de la laisser ici dans ce déguisement par la même raison. Je n'ai que ces deux enfants, ajouta-t-il ; c'est ce que j'ai de plus cher. Si vous avez quelque amitié pour moi, traitez-les avec bonté.

Il faisoit beaucoup d'efforts pour parler. Le médecin, que j'avois envoyé chercher et qui arriva dans ce temps, le fit mettre au lit, après avoir examiné son mal. Il s'en expliqua d'une manière qui me donna de la frayeur. Sa poitrine, me dit-il, me fait tout craindre. La saignée fut redoublée : une heure après il perdit entièrement la connoissance et la parole. Je commençai à désespérer de son retour à la vie. Cependant le médecin, sans s'étonner de la situation où il le voyoit, lui fit encore ouvrir la veine du pied. Ce fut son salut. En moins d'une heure la liberté d'esprit, l'usage de la voix, la couleur même et la santé lui revinrent. Il ne lui resta de cet étrange accident qu'un peu de foiblesse causée par les trois saignées. Je répète encore ici que cette complication d'évènements extraordinaires, la rencontre d'Amulem, sa maladie, sa guérison et le déguisement de sa fille pourront sembler difficiles à croire; mais je ne dois point altérer la vérité, pour ménager la délicatesse d'un lecteur trop incrédule.

Lorsque le rétablissement d'Amulem nous eut

permis de penser à la joie, nous nous y livrâmes sans ménagement. Ce fut alors que je recommençai à l'embrasser mille fois et que je ne fis pas moins de caresses à ses chers enfants. Tant de contentement et de plaisir me paroissoit un songe. Je ne pouvois m'accoutumer à regarder un événement si agréable comme une vérité. Le marquis avoit fait pendant ce temps-là bien des personnages différents. Dans la première surprise que nos embrassements et nos transports lui avoient causée, il étoit demeuré comme immobile; s'apercevant ensuite que ce Turc, que j'embrassois si tendrement, étoit mon frère, il s'étoit approché pour mêler ses caresses avec les miennes, et Memiscès y avoit eu la meilleure part. Amulem ne put remarquer dans l'accès de son mal les attentions du marquis pour sa fille; mais s'étant levé au bout de quelques heures et le voyant badiner assez familièrement avec elle, il me demanda ce que c'étoit que ce jeune homme, et s'il connoissoit le sexe de Memiscès. Je lui appris alors qui étoit le marquis; et non seulement je l'assurai qu'il ne prenoit Memiscès que pour un jeune homme, mais je le priai de le laisser toujours dans cette erreur; et je lui dis les raisons que j'avois de le souhaiter. Je ne découvris pas même ce premier soir à mon aimable nièce que je fusse informé de ce qu'elle étoit, de peur que sa rougeur et son embarras n'en fissent conjecturer quelque chose au marquis.

Digitized by Google

J'étois d'ailleurs assez occupé d'un autre soin. Il falloit apprendre la mort de Sélima à Amulem, qui m'avoit déjà demandé plus d'une fois de ses nouvelles, et qui pouvoit être surpris avec raison de ma froideur à lui répondre. Après y avoir un peu pensé, je crus que quelque triste que fût pour lui cet évènement, dix-neuf ou vingt ans qui s'étoient écoulés depuis empêcheroient qu'il n'en fût aussi frappé que d'un malheur récent. Je ne l'amenai là néanmoins que par de longs détours. Ses larmes coulèrent quelque temps, et les miennes se renouvelèrent en lui en voyant répandre. Ce ne fut que plusieurs jours après que je lui fis le récit entier de tout ce qui m'étoit arrivé avec sa chère sœur depuis notre départ d'Amasie. Il auroit renoncé au voyage de France, en perdant l'espoir d'y trouver celle qu'il étoit venu chercher de si loin; mais lorsque je lui eus parlé de ma fille, et même d'Agade qu'il n'avoit pas oubliée, il résolut de les aller voir aussitôt que ses affaires seroient terminées en Hollande. Le marquis, à qui j'appris sa résolution, en eut une joie infinie, parcequ'il jugeoit bien que je ne pouvois me dispenser de l'accompagner. J'eus cependant la malice de lui dire qu'étant obligé d'aller passer quelques semaines en France avec mon frère et mes neveux, je le laisserois à la Haye pour y attendre mon retour. Il se plaignit amèrement de moi, et il en vint jusqu'à me dire qu'il ne voyoit que

Digitized by Google

trop qu'il s'étoit trompé, en croyant que j'avois quelque amitié pour lui ; que c'étoit apparemment pour lui ôter le plaisir d'être avec Memiscès que je voulois le laisser en Hollande ; mais que si je lui refusois de nous tenir compagnie en chemin, je ne pourrois pas l'empêcher de partir deux jours après nous et de nous aller rejoindre en France. Nous fimes la paix, lorsque je lui eus déclaré que j'avois voulu badiner. Dès le soir j'écrivis à M. le duc de.... notre arrivée en Hollande, et que la rencontre que j'y avois faite de mon frère m'obligeoit de rentrer pour quelque temps dans le royaume. Il me fit l'honneur de me répondre huit jours après ; et en approuvant mon dessein, il me prioit de ne pas amener le marquis à Paris, étant bien aise qu'il n'y parût qu'après avoir achevé ses voyages. Mais il me promettoit de nous venir voir lui-même, lorsque nous serions chez ma fille ou chez M. le comte de.... mon oncle paternel.

Nous passâmes environ deux mois en Hollande, avec une douceur et une tranquillité parfaite. Nos visites ordinaires étoient chez monsieur le marquis de Châteauneuf, ambassadeur de France, et chez monsieur le comte de Tarouca, ambassadeur de Portugal ; car je n'appelle pas visite le séjour presque continuel que nous faisions au logement d'Amulem, ou celui qu'il faisoit avec ses enfants dans le nôtre. Nous nous regardions

comme une même famille. Muleid et Memiscès se perfectionnèrent en peu de temps dans notre langue ; de sorte que nos entretiens devinrent aisés et familiers. Je craignois extrêmement que le marquis ne prît quelque soupçon du sexe de Memiscès. On juge assez de l'effet que cette connoissance auroit produit sur lui. Il sembloit même que son affection fût augmentée depuis qu'il savoit que cette jeune personne m'appartenoit ; il me le disoit lui-même en riant, et il me demandoit si je pouvois m'offenser qu'il aimât mon neveu. Il est certain que ma nièce sentoit quelque tendresse pour lui ; j'étois trop clairvoyant pour ne pas m'en apercevoir, à la manière dont elle s'accoutumoit à souffrir ses caresses badines. Je lui laissai ignorer à elle-même, pendant quelques jours, que j'étois instruit de son sexe ; mais dans la crainte qu'elle ne prît sérieusement de la passion pour le marquis, qui devenoit de jour en jour plus aimable, je lui découvris que je savois qu'elle étoit fille, étant bien sûr que cette connoissance serviroit à la faire veiller un peu plus sur elle-même. Bon jour, ma chère nièce, lui dis-je, en lui prenant ses deux mains. Elle rougit sans me répondre. J'attendis pourtant qu'elle parlât, et je la regardai en souriant. Enfin elle me dit que j'oubliois qu'elle étoit mon neveu Memiscès. Non, non, repris-je en l'embrassant, je sais ce que vous êtes ; et je vous réponds que si

Digitized by Google

je vous aimois comme Memiscès, je vous aime encore plus comme ma chère nièce. Je vois, repartit-elle, que mon père vous a déclaré mon sexe. J'étois surprise effectivement qu'il parût vous en faire un mystère ; mais c'est vous-même, mon cher oncle, qui m'en avez voulu faire un de ce que vous savez sans doute depuis notre arrivée. Nous continuâmes ainsi de nous entretenir dans la même posture, jusqu'à ce que le marquis entra dans la salle où nous étions ; et s'avançant doucement derrière ma nièce, il me pria, par un signe de main, de ne pas l'avertir de son approche. Je le laissai faire exprès. Je voulois voir de quelle manière ma nièce prendroit son badinage, après l'éclaircissement que nous venions d'avoir ensemble. Le marquis ne manqua pas de lui passer les mains autour du cou, et de l'embrasser à son aise. Je ne disois pas un mot. Memiscès (car je continuerai de lui donner le même nom) fit quelques efforts pour se tirer de ses mains ; et feignant adroitement qu'il l'avoit blessée, elle le pria, avec un petit air de colère, de la laisser tranquille. Le marquis, qui n'étoit pas accoutumé à l'entendre parler si sérieusement, lui fit mille tendres excuses. S'imaginant même qu'il avoit pu effectivement la blesser, il vouloit voir absolument s'il n'en paroissoit aucune marque à son cou ; et ce fut une nouvelle scène qui me donna beaucoup de plaisir. A la fin je pris le

d by Google

parti de Memiscès ; et je dis au marquis que ces sortes de caresses étoient contraires à la bienséance, et que cela convenoit tout au plus à des enfants. Mon Dieu ! que vous êtes sévère ! me répondit-il ; quand on s'aime, n'est-il pas juste de s'en donner quelques témoignages ? Memiscès lui dit ingénieusement, et peut-être en suivant le mouvement de son cœur : Vous croyez donc, monsieur le marquis, que je suis sans amitié pour vous, moi qui ne suis pas si badin ? Soyez mon ami autant que je suis le vôtre, et ne badinez pas plus que moi ; ce sera m'obliger doublement.

Amulem ne m'avoit encore rien appris de l'état de sa fortune et de la situation de ses affaires à Amasie. Je le mis un jour sur cette matière, en lui demandant des nouvelles d'Oscine, et de plusieurs personnes que j'avois connues. J'avois cru jusqu'alors que Muleid et Memiscès étoient nés de cette belle grecque ; mais j'appris avec étonnement d'Amulem que, malgré l'amour qu'il lui avoit porté, il n'avoit jamais eu avec elle un commerce d'époux, et qu'il l'avoit conservée peu de temps dans son sérail. Voici de quelle manière il me raconta leur séparation.

Vous vous souvenez, me dit-il, qu'Oscine avoit le cœur prévenu lorsque nous eûmes le bonheur de l'enlever avec tant de succès, et que ce fut bien moins pour me suivre, que pour fuir le sultan,

Digitized by Google

qu'elle m'abandonna le soin de sa destinée. La haine et la douleur étoient ses deux plus fortes passions. Je m'en aperçus bientôt; et je vis qu'elle n'avoit pour moi qu'une honnêteté indifférente, telle que la reconnoissance sans amour peut l'inspirer. Il me falloit quelque chose de plus. Ma passion étoit ardente; mais l'amour le plus tendre a-t-il quelque douceur, lorsqu'il n'est pas payé par un retour sincère? Je voyois tous les jours Oscine dans mon harem; je lui rendois des soins empressés et toute ma maison étoit persuadée, sur-tout après la mort de mon père, qu'elle auroit toujours le premier rang dans mon cœur. Elle le possédoit alors, et il dépendoit d'elle de le conserver; mais sa froideur fut si opiniâtre, qu'elle me fit perdre peu à peu le goût de ses charmes. Elle s'offroit néanmoins à mes caresses: Je suis votre bien, me disoit-elle; et je vous ai coûté trop cher pour vous disputer ma possession. Mais jamais un signe de tendresse; toujours des soupirs dont je ne voyois point l'objet, toujours un air pensif et des yeux distraits, dans les moments même où je lui donnois les plus vifs témoignages de mon amour. Ce qui acheva de me la faire oublier, fut une nouvelle acquisition que je fis d'une aimable Circassienne, nommée Agelonne, pour laquelle je me sentis plus vivement touché que je ne l'avois jamais été pour Oscine. Je l'achetai d'un marchand d'esclaves qui la menoit à Constantinople. Elle

avoit moins de beauté qu'Oscine ; mais elle possédoit ces charmes inexprimables qui excitent l'amour plus sûrement que la plus parfaite beauté, et elle acquit sur moi tout d'un coup un empire qu'elle a conservé jusqu'à sa mort. C'est d'elle que mes deux enfants sont nés. Si vous trouvez Memiscès aimable, sa mère vous auroit paru telle aussi ; car c'étoit le même air, le même port, les mêmes agréments, avec cette seule différence que Memiscès a les yeux plus fins et les traits plus délicats. Lorsque j'eus le cœur si doucement occupé, j'abandonnai Oscine à son indifférence ; et je ne la vis plus que par bienséance, comme toutes les autres femmes de mon harem. Elle me fit demander un jour un entretien particulier. Je ne balançai point à le lui accorder. Son premier mouvement fut de se jeter à mes genoux en versant quelques larmes. Je la relevai avec douceur ; et l'ayant fait asseoir, je lui demandai quel pouvoit être le sujet de son chagrin. Elle commença un discours fort touchant sur les malheurs de sa destinée et sur le triste état où elle avoit vécu depuis que Mezzo Morto l'avoit enlevée. Je me suis abandonnée entre vos mains, continua-t-elle, et je n'ai pas lieu de m'en repentir : ma condition en est devenue bien plus douce ; et si j'ai continué de m'affliger, c'est plutôt par une suite de mon mauvais sort, qui ne me permet pas d'être heureuse, que par un effet de vos manières,

Digitized by Google

dont je ne puis trop louer la bonté. Que n'a-t-il dépendu de moi d'être plus tendre ! J'aurois reconnu votre amour, et vous auriez été satisfait de mes sentiments ; mais je n'ai pu vaincre la tristesse qui me domine. Vous vous êtes rebuté de ma froideur, et vous m'avez quittée pour une autre ; je ne m'en plains pas : ce que mes larmes vous demandent aujourd'hui, au nom de l'amour même que vous m'avez porté, c'est de m'accorder la liberté de retourner à Smyrne, puisque je ne suis point utile ici à votre bonheur. Rendez-moi à ma patrie, à mon père, à ma mère, à toute ma famille, à qui j'étois chère autrefois, et qui pleurent sans doute mon absence depuis plusieurs années qu'ils m'ont perdue. Mon père est riche ; il sacrifiera tout son bien pour me racheter de vos mains. Ainsi vous tirerez, de ma liberté, deux avantages : celui d'accorder à une malheureuse le seul bonheur qui lui reste à espérer, et celui d'augmenter vos trésors, en tirant, si vous voulez, pour ma rançon, beaucoup plus que je ne vaux et que vous ne m'estimez.

Elle se laissa tomber une seconde fois à mes pieds, qu'elle tint quelque temps embrassés malgré moi. Je lui répondis, après l'avoir fait relever, qu'il n'avoit dépendu que de sa volonté d'être une des plus heureuses personnes de l'Asie ; qu'à la vérité mon cœur n'avoit pu tenir contre la dureté dont elle avoit payé ma tendresse, et

Digitized by Google

qu'elle avoit cherché à se rendre plus heureux ; mais qu'en cessant d'être attaché à elle par les liens de l'amour, je ne lui avois point ôté mon estime, et que j'avois quelque regret qu'elle eût attendu si long-temps à me demander une grace que j'aurois toujours été disposé à lui accorder ; qu'elle pouvoit donc regarder son esclavage comme prêt à finir ; qu'ayant dessein d'aller moi-même pour quelques affaires sur les côtes de la Méditerranée, je prendrois cette occasion pour la renvoyer à Smyrne ; et que pour ce qui regardoit sa rançon, je lui promettois de ne rien exiger de son père, afin qu'elle eût du moins quelque reconnoissance pour ma générosité, puisque je n'avois point été assez heureux pour lui inspirer le moindre retour pour ma tendresse. Oscine parut extrêmement sensible à mon discours et aux manières honnêtes dont je tâchai de l'accompagner. Je lui tins parole deux mois après ; et je la crois maintenant à Smyrne dans les bras de sa famille.

Pour moi, continua Amulem, mon dessein étoit, en m'approchant de quelque port de la Méditerranée, de rencontrer un vaisseau français qui pût me donner le moyen de vous faire savoir de mes nouvelles. Contre l'effet ordinaire de l'absence, plus il s'étoit passé de temps depuis notre séparation, plus elle sembloit me causer de tristesse et d'ennui. Je vous redemandois à

Digitized by Google

tous les lieux où je vous avois vu dans mon enfance et dans ma jeunesse ; tout me rappeloit vos soins et votre amitié. L'image de ma sœur me revenoit aussi : vous savez combien elle m'étoit chère. Ne le reverrai-je jamais ? disois-je presque tous les jours : n'aurai-je pas du moins la satisfaction de leur faire savoir que je pense incessamment à eux, et que je cesserai de vivre plutôt que de les aimer ? Je trouvai sur la côte quelques vaisseaux de Marseille et de Gènes : je chargeai de mes lettres tous les capitaines, espérant qu'il s'en trouveroit un du moins dont l'attention suppléeroit à la négligence des autres. Vous me dites que vous n'avez rien reçu de moi : il faut que tous m'aïent trompé. Enfin, plusieurs années s'étant passées, et mes enfants se trouvant assez âgés et assez forts pour me suivre, je pris la résolution de faire moi-même, avec eux, le voyage de France. J'avois appris que Mehemet Lebi, qui est mon parent, avoit été fait capitan pacha : j'espérai que, par les relations que lui donne son emploi, il pourroit me faciliter l'entrée des royaumes chrétiens. Je me rendis à Constantinople avec mes enfants. J'eus le malheur de ne l'y pas trouver : il étoit à visiter, par ordre du grand-seigneur, les îles de l'Archipel qui dépendent de notre empire. Ce contre-temps ne fut pas capable de me refroidir. Je laissai mes enfants chez Genad, que vous avez

connu autrefois à Constantinople, et qui se soutient encore dans une heureuse vieillesse ; et montant sur un vaisseau prêt à faire voile, je me rendis à Scio, où l'on m'assura que je trouverois Mehemet Lebi. Il y étoit effectivement. Il me reconnut ; et m'ayant offert ses services, je lui déclarai naturellement le dessein qui m'amenoit. Vous ne pouviez, me dit-il, arriver plus à propos : je cherchois une personne de confiance qui voulût entreprendre le voyage de Hollande pour ménager les intérêts de notre grand empereur avec cette république. Chargez-vous de cette commission. Vous reviendrez facilement de là par la France. La proposition de Mehemet Lebi me charma. Je ne lui demandai que le temps de retourner à Constantinople pour prendre avec moi mes deux chers enfants. Il me répondit que les affaires de notre souverain monarque ne pouvoient souffrir le moindre délai. J'aimai mieux, ajouta le bon Amulem, me priver de la satisfaction de les avoir avec moi, que de manquer une occasion qui ne se seroit pas trouvée de long-temps si favorable. Je leur écrivis de s'embarquer sur le premier vaisseau qui feroit voile en Europe. J'étois sans inquiétude, parceque je me reposois absolument sur le zèle et la sagesse des domestiques que j'ai mis auprès d'eux. Enfin je suis arrivé ici heureusement, et tout m'a succédé depuis au-delà de mes

Digitized by Google

espérances. Il n'y a que la mort de Sélima, à laquelle je ne m'attendois point, qui ait mêlé une vive amertume à la satisfaction que j'ai eue de vous retrouver d'une manière si surprenante, et de voir arriver avec vous mes enfants.

Les affaires d'Amulem le retinrent plus longtemps que nous n'eussions souhaité. Il en avoit aussi à démêler avec monsieur le marquis de Châteauneuf, qui augmentèrent le retardement. Nous nous occupâmes, durant ce temps-là, à visiter les principales villes de Hollande. Amulem me confia Muleid et Memiscès, qui nous accompagnèrent toujours. Enfin nous partîmes tous ensemble avec une satisfaction égale; et bientôt, entrant en France, nous prîmes le chemin de la terre de monsieur le comte de.... Je lui avois écrit de Hollande pour le prévenir. Il nous reçut avec une magnificence dont je lui fis des plaintes, étant fâché de la dépense excessive dans laquelle il s'engageoit pour l'amour de moi. Monsieur le duc de.... nous fit l'honneur de se souvenir de la promesse qu'il m'avoit faite de nous venir voir. Toute la noblesse voisine vint lui rendre ses respects, et lui composer une petite cour fort brillante. Le marquis de...., mon gendre et ma fille furent les premiers à s'y rendre. Je laisse au lecteur à se représenter les caresses qu'ils firent à Amulem et à ses enfants, et celles qu'ils reçurent d'eux. Agade pensa mourir de joie

Digitized by Google

en revoyant son cher patron, le frère de sa bonne maîtresse, à laquelle elle avoit été si constamment attachée.

La bonne grace de Memiscès et sa beauté furent admirées de tout le monde. Monsieur le duc de...., qui s'aperçut lui-même de la tendre amitié que le marquis lui portoit, loua son goût dans cet attachement. On en verra les suites dans la dernière partie de nos voyages, si les faits particuliers dont elle sera remplie me permettent de la donner au public. Je finirai celle-ci par le triste accident qui vint empoisonner notre satisfaction au moment que nous y pensions le moins, et qui me força encore une fois de reconnoître que ce n'est point dans ce misérable monde qu'il faut espérer des plaisirs purs et solides. Hélas! avois-je besoin de cette nouvelle preuve, après la fatale expérience que j'en avois faite dans tout le cours de ma vie!

Nous avions passé trois semaines dans la joie chez monsieur le comte de..... Nous en étions partis pour aller chez ma fille, malgré les efforts qu'il avoit faits pour nous retenir plus longtemps. Il nous avoit promis de nous y rejoindre quelques jours après notre départ; et quatre jours s'étant écoulés, nous commencions à sentir quelque impatience de ne le pas voir arriver. Mais il fallut bientôt passer à d'autres sentiments, qui furent ceux de la plus vive et de

Digitized by Google

la plus profonde douleur. Un de ses domestiques nous apporta, le cinquième jour, la triste nouvelle de sa mort. Le plus aimable et le plus généreux de tous les oncles avoit été frappé la veille d'une apoplexie qui l'avoit mis en peu d'heures au tombeau. Nous fûmes comme accablés de ce coup terrible et imprévu.

Cependant il devoit être moins surprenant pour moi, qui connoissois l'état de son cœur et le fond d'amertume qu'il y nourrissoit depuis longtemps. Il m'avoit fait, dans ma retraite, des confidences qui n'étoient pas sorties du mien. La mort de sa femme n'avoit pas servi à le rendre libre. Elle l'avoit replongé, au contraire, dans tous les chagrins d'une ancienne et malheureuse passion dont il s'étoit cru délivré, et qui ne s'étant réveillée que sur des espérances fort incertaines, lui causoit tous les tourments de l'amour, sans lui en promettre les douceurs. Le récit de cette aventure ne sera point assez long pour faire regretter qu'elle interrompe un moment les miennes.

Avant le changement de sa condition, lorsqu'il se croyoit attaché par des liens perpétuels à l'ordre de Malte, mon oncle n'avoit pu se défendre d'un goût fort vif pour une jeune personne qui n'en avoit pas pris moins pour lui. Ils étoient dignes l'un de l'autre, par tous les avantages naturels ; mais l'invincible obstacle qui

arrêtoit le chevalier les avoit contenus dans les bornes de l'honneur ; et quoiqu'ils se fussent quelquefois flattés de le surmonter, comme l'expérience a fait voir qu'on y peut parvenir, ce n'étoit pas dans un cas si commun qu'ils devoient espérer une exception très rare. Pendant qu'ils se consumoient en désirs et en projets, les parents de la jeune personne trouvèrent l'occasion de la marier avantageusement à un vieux gentilhomme de leurs voisins. Elle se vit traîner à l'autel sans oser se permettre de faire éclater ses regrets ; et la même bienséance força le chevalier d'étouffer les siens. Quelques mois après, ayant perdu son frère aîné, tous ses amis l'excitèrent à faire le voyage de Rome, pour obtenir la liberté de rentrer dans les droits de sa naissance. On a vu par quels moyens j'eus le bonheur de contribuer au succès. Mon oncle reparut dans la province avec les titres et l'héritage de son frère. Il se maria aussitôt ; et deux mois après il perdit sa femme. A peine eut-il quitté le deuil, qu'il reçut un billet d'un messager inconnu. Je m'en rappelle facilement les termes ; et combien de reproches ne lui ai-je pas faits de ne me l'avoir communiqué qu'après avoir eu l'imprudence d'y répondre ! J'en aurois prévu infailliblement les suites. Mes conseils, mes exhortations l'auroient soutenu. Mais le poison, contenu dans ce fatal billet, se glissa aussi dans

son cœur. On lui écrivoit : « Tout vous rit, « monsieur. Vos malheurs sont oubliés, et ceux « d'autrui ne vous touchent guère. Cependant, « que cette révolution m'étonne ! M'aimeriez-« vous encore? Me regrettez-vous? Souhaiteriez-« vous de pouvoir m'aimer avec innocence? Je « ne demande qu'un mot, qui décidera de mon « bonheur, si vous m'assurez qu'il est nécessaire « au vôtre. »

Le comte m'a dit vingt fois, qu'entraîné par d'anciens sentiments qui reprirent tout d'un coup une nouvelle force, il ne s'étoit pas donné le temps de réfléchir sur l'obscurité des termes. Il ne la reconnut que lorsqu'elle fut éclaircie. Sur-le-champ il fit cette réponse : « Hélas ! si je vous « aime ! si je vous regrette ! Que me demandez-« vous? Si je vis? c'est le seul doute qui devroit « vous rester après avoir si bien connu que je « ne voudrois vivre que pour vous. » Deux jours après il reçut une autre lettre, mais beaucoup plus longue, datée des Annonciades, célèbre couvent d'une ville voisine. On lui marquoit, avec beaucoup de réserve dans les expressions, que, sur la connoissance qu'on avoit de son caractère, on avoit pris les siennes dans une plus grande étendue; que s'il aimoit encore, on ne doutoit point qu'il n'aimât toujours; qu'on lui garantissoit les mêmes dispositions, et que pour les conserver sans reproche jusqu'à ce qu'elles

Digitized by Google

pussent éclater en liberté, on avoit pris le parti de s'enfermer dans un couvent ; que le mari qu'on avoit quitté s'affligeroit peu de cette séparation, parcequ'il s'étoit livré depuis quelques semaines à des excès de piété qui lui feroient prendre aussi la retraite de sa femme pour un mouvement du ciel, et qu'elle étoit résolue d'ailleurs de lui rendre, dans l'éloignement, tous les devoirs auxquels la tyrannie de ses parents l'avoit obligée ; mais qu'elle ne le reverroit de sa vie ; qu'à l'âge où il étoit, les apparences ne lui promettoient pas une longue carrière ; enfin, qu'elle trouveroit dans ses sentiments la force de surmonter toutes les difficultés, et qu'elle alloit se faire un bonheur de l'impatience même avec laquelle elle attendroit le seul bien pour lequel elle vouloit vivre.

Dans le premier transport de sa joie, le comte se rendit au couvent pour y sceller ce traité par les plus saintes promesses. Mais au lieu de recevoir sa visite avec la complaisance à laquelle il s'attendoit, on refusa de le voir ; et, sur ses instances, on lui déclara, par une lettre également tendre et modeste, qu'on avoit fait entrer dans la résolution de se conserver pour lui celle de s'interdire tout autre commerce que par écrit. Ce fut alors que sa passion devenant difficile à gouverner, il eut recours à mes conseils, en me faisant l'ouverture de ses peines. Il ne me

trouva point toute l'indulgence qu'il s'étoit promise. Je lui représentai, avec beaucoup de force, le tort que madame de C... faisoit à son mari, non seulement par l'amertume qu'elle répandoit sur sa vieillesse en lui ôtant une femme qu'il chérissoit, mais par l'atteinte qu'elle portoit même à sa réputation, puisqu'on ne supposeroit jamais qu'elle l'eût quitté si brusquement, sans quelqu'une de ces malheureuses raisons qui couvrent un mari de ridicule ou de honte. C'est sur vous, lui dis-je, que retombera ce qu'il y a de criminel et d'odieux dans cette démarche. C'est le tour de votre billet qui est la cause du désordre. Si vous aviez marqué du respect pour les nœuds du mariage, madame de C.... se seroit bien gardée de les rompre. Elle auroit été jalouse de votre estime. Le courage qu'elle trouve aujourd'hui pour la conserver, elle l'auroit eu pour ne pas s'exposer à la perdre.

Une morale si sévère étonna le comte; mais sa surprise augmenta beaucoup, lorsqu'après avoir bien établi la justice de mes principes, j'en conclus qu'ils l'obligeoient d'employer tout le pouvoir qu'il avoit sur l'esprit de madame de C...., pour la faire retourner chez son mari. Il ne me permit point d'achever. J'ai de l'honneur et de la religion, me dit-il; mais je ne leur connois point des droits si durs. Mon espérance, ajouta-t-il, étoit au contraire de vous voir admirer la vertu d'une femme

qui est capable de faire tant de sacrifices à l'amour. Vous en faites une criminelle. Vous jugez encore plus mal de moi. J'en suis si confondu, que vous ne m'en entendrez plus parler.

Il me fit cette réponse sans aucun emportement. Je l'embrassai avec beaucoup d'amitié; et pour le ménager dans une situation si violente, je fis prendre un autre tour à notre entretien.

Il parut tranquille en me quittant. L'éloignement de sa principale terre, qui étoit à plus d'une journée de ma retraite, nous ôtoit le plaisir de nous voir souvent; mais depuis notre retour d'Italie, il n'avoit pas eu d'affaire qu'il ne m'eût communiquée dans une visite ou par un exprès. Cette déférence, que je n'avois aucun droit d'exiger, ne m'avoit pas rendu plus gênant. Aussi ne pensai-je point à me plaindre de voir passer six semaines entières sans recevoir les marques ordinaires de son attention. Quoique je ne fusse pas sans inquiétude sur un silence dont je croyois pénétrer la cause, je me réduisois à des vœux pour son bonheur, qu'il étoit incapable de chercher par des voies indignes de lui. L'opinion que j'en avois ne fut pas trompée; mais les lois de la religion n'ayant pas toujours autant de force que celles de l'honneur, j'appris enfin qu'il avoit plus d'une raison de s'éloigner d'un solitaire qui faisoit profession de ne plus consulter que les premières.

Un jour que je m'occupois de lui, on m'annonça

la visite de M. de C..... Je ne le connoissois que de nom. Je ne doutai point qu'il ne m'apportât des plaintes, ou de fâcheuses confidences. Cependant il m'aborda d'un air fort paisible; et, sans employer de vaines préparations, il me dit qu'il portoit envie à mon sort; que mon exemple l'avoit touché; qu'il ne respiroit que la haine du monde et la solitude; que son âge le fortifioit dans ces sentiments et ne lui laissoit pas craindre d'inconstance; qu'il étoit venu non seulement pour m'en faire l'ouverture, mais pour en concerter les moyens avec le supérieur de l'abbaye et moi; qu'outre les motifs de religion j'y étois intéressé par des raisons que je ne pouvois m'imaginer, et que si je lui faisois la grace de l'écouter, il étoit prêt à m'en instruire. Je louai ses dispositions, et je lui promis toute l'attention qu'il me demandoit.

Vous ne sauriez ignorer, me dit-il, qu'après un long veuvage j'ai pris le parti de me remarier. Ma fortune étoit considérable, et rien ne sembloit manquer à la douceur de ma vie. Cependant un fond d'inquiétude et d'ennui, dont toutes les dissipations ne pouvoient me délivrer, m'avoit fait penser que je n'étois pas fait pour vivre seul, et qu'après un heureux essai du mariage avec ma première femme, je devois me fier à mon goût dans un second choix. J'ai recherché une jeune personne de mon voisinage, et je l'ai obtenue. Ses bonnes qualités, que je connoissois, n'ont pas

changé pendant le temps que j'ai passé avec elle. Mais je me suis bientôt aperçu que je ne l'avois obtenue que de sa famille, c'est-à-dire, que j'avois peu de part à son affection. Sa complaisance ne me suffisoit pas. Elle ne pouvoit pas faire mon bonheur, puisque je ne faisois pas le sien. Je suis retombé dans toutes mes inquiétudes. Le ciel, dont je ne mérite la pitié que par ma droiture, m'a conduit par degrés au vrai remède. Il m'a fait sentir que la paix du cœur est entre ses mains; qu'il la donne à ceux qui l'attendent de lui; que si toute la vie doit être employée à le servir, c'est une folie extrême de chercher d'autres biens à l'âge de soixante ans. J'ai profité fort heureusement de cette lumière pour me renfermer dans les exercices de la piété. Ma femme n'a pas condamné ma conduite, et je n'ai vu aucun changement dans la sienne. Ses attentions pour moi ne se sont pas relâchées un moment. Cependant, lorsque rien n'étoit plus éloigné de mon attente, elle m'a quitté pour se retirer dans un couvent.

Ce n'est pas tout d'un coup, continua M. de C..., qu'elle m'a informé de sa résolution. Il s'est passé quelques jours pendant lesquels je n'ai pu découvrir ce qu'elle étoit devenue. Enfin j'ai reçu d'elle une lettre fort civile, qui, sans m'expliquer ses motifs, m'apprenoit qu'elle s'étoit déterminée pour la retraite. Comme elle ne me cachoit point le lieu de son séjour, et qu'elle paroissoit compter

sur moi pour son entretien, loin de lui soupçonner des vues extraordinaires, je me suis imaginé qu'ennuyée d'une campagne assez triste, et de la vie qu'elle m'y voyoit mener, elle ne pensoit qu'à se procurer plus d'amusement dans une société nombreuse; et ma crainte, si j'en ai ressenti quelqu'une, n'a d'abord été que de lui avoir donné quelque sujet de dégoût qui pouvoit lui avoir fait emporter de la froideur ou de l'aversion pour moi. Cette idée, autant que le désir de pourvoir libéralement à tous ses besoins, m'a conduit à son couvent. J'ai demandé à la voir. On m'a répondu qu'elle ne voyoit personne et que ses ordres étoient là-dessus d'une extrême rigueur. Je me suis fait connoître pour son mari. On m'a répliqué que je n'étois pas excepté. Mon étonnement m'a fait demander la supérieure qui m'a tenu le même langage. Je n'ai pas laissé de régler tout ce qui concernoit la pension. J'ai remis une somme considérable entre les mains de la supérieure, et j'ai suivi, dans tous ces arrangements, l'inclination qui me portoit à faire un sort heureux à ma femme. Il me restoit à démêler si ma conduite n'avoit pas eu de part à sa détermination. J'avoue que, dans le changement de tous mes principes, embarrassé d'une jeune personne dont je ne pouvois supposer que l'esprit et le cœur fussent agréablement occupés avec moi, j'aurois regardé comme une faveur du ciel qu'elle eût pu trouver de la satisfaction dans le parti qu'elle avoit embrassé.

Mais je souhaitois de n'avoir rien à me reprocher. J'ai jugé qu'après m'avoir écrit on ne rejetteroit pas du moins mes lettres. On les a reçues ; on m'a fait réponse. Je n'ai remarqué que de l'honnêteté dans les sentiments, et de la civilité dans les termes. Mes scrupules étoient dissipés, lorsque le hasard m'a fait pénétrer un secret dont je n'avois jamais eu le moindre soupçon.

M. de C..... me fit ici quelques politesses embarrassées, pour me préparer à des explications que le monde, me dit-il, appelle délicates pour un mari, mais sur lesquelles il avoit le bonheur de penser avec la fermeté d'un chrétien. Il ajouta que s'il se croyoit obligé de me prévenir, c'étoit moins pour soulager sa confusion, que pour me disposer à seconder ses vues, parceque la suite de son récit alloit m'apprendre que j'y étois particulièrement intéressé.

J'avois écrit à ma femme, reprit-il, et j'attendois sa réponse. Celles que j'avois déjà reçues d'elle m'étoient venues par le même messager qui lui avoit porté mes lettres. Elle avoit remis cette fois à me répondre un autre jour. Il me vient un porteur, qu'elle employoit apparemment à ses commissions, et qui, tirant deux lettres de sa poche, me remet celle qui étoit pour moi. La seule curiosité me fait demander pour qui étoit l'autre. J'apprends qu'elle est pour M. le comte de... Je n'avois pas ignoré qu'avant mon mariage il

avoit eu des sentiments fort tendres pour madame de C.... ; et je ne vous dissimulerai pas qu'ignorant toujours par quels motifs elle avoit pris le parti de la retraite, je me suis flatté de pouvoir tirer quelque éclaircissement de l'occasion. Une libéralité m'a fait obtenir du messager ce qu'il n'auroit pu refuser d'ailleurs à l'autorité d'un maître et d'un mari. Je n'ai pas plus d'excuse à donner pour avoir ouvert une lettre de ma femme. Elle m'est restée, monsieur, et je vous en offre la lecture. Voyez quelle doit avoir été ma surprise. Le ciel a daigné me garantir de tout autre sentiment.

Il me présenta la lettre, qui attacha effectivement toute mon attention. Elle n'a pu se conserver dans ma mémoire : mais j'en fus assez frappé pour me souvenir qu'après l'aveu d'une vive passion et mille serments de constance, madame de C.... ne laissoit pas de se reprocher la foiblesse qu'elle avoit eue de souffrir trop longtemps mon oncle dans un lieu qu'elle ne nommoit pas, et où les circonstances faisoient juger qu'il n'avoit pu s'introduire sans avoir violé la clôture du couvent. Elle lui recommandoit, pour leur honneur mutuel, de ne plus l'exposer à des combats dangereux entre son amour et sa vertu ; et, ce qui n'étoit pas moins choquant pour un mari, elle lui parloit de M. de C.... comme d'un vieil imbécille dont le caractère n'avoit rien d'odieux, mais qui, baissant tous les jours du côté de l'esprit

et des forces, ne pouvoit vivre assez long-temps pour éloigner beaucoup leur bonheur. Elle finissoit néanmoins par une protestation formelle de ne pas quitter sa retraite ; ce qui laissoit entendre que mon oncle l'en avoit pressée ; et de ne jamais l'y recevoir volontairement, jusqu'à l'heureux jour où ses chaînes seroient rompues par la mort de son mari.

Je n'attendis point que M. de C.... relevât le mérite de sa patience, pour lui dire que je l'admirois ; et baissant les yeux de honte pour mon oncle, je cherchai des excuses vagues dans la chaleur de la jeunesse et des passions. Non, non, interrompit le pieux vieillard ; ne me consolez point d'un mal que je n'ai pas senti, et félicitez-moi plutôt de l'effet qu'il va produire. Après avoir réfléchi sur ma situation, j'ai compris qu'il n'étoit pas juste qu'une femme de l'âge et du mérite de la mienne, que j'ai rendue malheureuse par un caprice inexcusable, ait plus long-temps ses peines à me reprocher. Je veux lui laisser la liberté de suivre ses inclinations. C'est le principal motif qui m'amène. Non seulement je suis résolu de m'ensevelir comme vous dans cette abbaye, mais je pense à m'y engager par des vœux ; et rien n'obligera plus ma femme à désirer ma mort, pour obtenir le pouvoir de disposer d'elle-même. Il ne put achever sans laisser tomber quelques larmes.

M. de C.... étoit un homme sensé, mais peu versé dans les connoissances qui s'acquièrent par l'étude. Il s'étoit persuadé, sur quelques exemples mal conçus, que la profession religieuse anéantissoit toute autre sorte d'engagement, et qu'il suffisoit à un mari de se donner au ciel pour rendre sa femme au monde. J'eus beaucoup de peine à le faire revenir de cette opinion; et mon seul témoignage n'ayant pas la force de le convaincre, il en appela au prieur de l'abbaye, qui acheva de lever ses doutes. Mais j'admirai plus que jamais la droiture de son cœur, lorsque s'étant rendu à l'autorité d'un théologien, il me dit qu'il s'abandonnoit donc à mes conseils, et qu'il me laissoit la décision de son sort. J'accepte, lui répondis-je, le pouvoir que vous me donnez sur vos résolutions, et je ne les tiendrai pas long-temps suspendues. Si vous vous en rapportez à moi, vous retournerez au château de C..., pour continuer d'y mener une vie chrétienne; d'y prendre soin de votre bien, dont vous êtes comptable à vos successeurs naturels; d'édifier vos voisins par l'exemple de votre vertu; et vous nous ferez quelquefois l'honneur de nous visiter dans cette solitude. Vous prendrez soin de madame de C...., comme d'une chère moitié, qui ne peut cesser de l'être que par votre mort ou la sienne; vous entretiendrez par vos attentions et par vos lettres les sentiments d'estime auxquels

il ne paroît pas qu'elle ait renoncé pour vous; vous lui offrirez souvent la liberté de reprendre sa place et tous ses droits dans votre demeure commune ; vous les lui rendrez de bonne grace, lorsqu'elle paroîtra sensible à vos offres; et si vous ne lui avez pas encore fait connoître que vous êtes informé de son secret, vous ne lui en donnerez jamais le moindre soupçon. De mon côté, comme je n'ignore point de quoi les passions sont capables dans l'ame la plus noble et la plus éloignée du vice; comme je respecte votre honneur, celui de madame de C...., celui du comte, et que trois motifs de cette force doivent l'emporter sur les résolutions qui me lient aux exercices de ma solitude ; je me charge de voir le comte, et de le mettre dans une disposition qui ne vous laisse rien à craindre pour votre repos. Je le connois. Mes reproches auront quelque pouvoir sur lui. Un cœur honnête est quelquefois foible, mais il ne s'endort jamais dans l'oubli de ses principes ; ou du moins il se réveille facilement à la voix de l'honneur et du devoir. Je vous réponds de mon oncle, lorsqu'il l'entendra par la mienne.

Le parti que j'ouvrois à M. de C.... se trouva si conforme à ses propres inclinations, qu'après m'avoir embrassé, il me donna sa parole de le suivre avec une confiance aveugle. Pour la crainte qu'il n'eût fait éclater sa découverte, il m'assura

que, loin d'en avoir instruit sa femme, il n'avoit laissé voir aucune apparence de trouble au messager, et qu'ayant cru devoir garder la lettre, il avoit exhorté cet homme à feindre simplement de l'avoir perdue. En effet, j'appris bientôt du comte que ce rapport avoit causé de vives alarmes à madame de C... ; mais qu'elle s'étoit rassurée, en se rappelant que sa lettre étoit sans adresse et sans seing.

Mon premier soin fut d'écrire au comte. Je lui faisois quelques reproches tendres de son oubli, et je le priois avec la même amitié de venir passer quelques heures avec moi. Il vint peu de jours après. Je ne cherchai point de longs détours pour lui expliquer ce que j'appréhendois de sa passion ; et ne voulant pas même l'exposer à manquer de bonne foi, je lui parlai de la visite qu'il avoit rendue au couvent, avec des circonstances qui lui prouvèrent que j'étois bien instruit. Il se figura aussitôt que la lettre de madame de C.... étoit tombée entre mes mains ; et dans la joie qu'il eut de l'y croire sans danger, toutes ses idées se tournèrent à me demander par quel hasard elle étoit venue jusqu'à moi. Mais lorsque je lui eus répondu nettement qu'elle me venoit de M. de C...., il changea de visage et de ton, pour m'avouer que je le jetois dans une mortelle inquiétude.

Voulez-vous m'apprendre, lui dis-je en souriant, ce qui vous attire les reproches de madame

Digitized by Google

de C..... et par quelle voie vous vous êtes introduit dans sa retraite ? Je vous promets de vous informer, à mon tour, des sentiments de son mari et des miens. Son embarras paroissant augmenter, je l'aurois volontiers dispensé d'un récit de cette nature, s'il ne s'étoit haté de me dire qu'il ne s'étoit rien proposé que d'innocent, et qu'il vouloit m'en faire le juge. Il me raconta que, dans l'impatience de voir une femme qu'il adoroit, pour obtenir d'être souffert quelquefois à la grille, il avoit pris l'habit d'un des artisans qui travailloient aux réparations de quelques murs intérieurs, après s'être assuré du maître, dont il avoit reçu aussi d'exactes informations sur l'appartement de madame de C.... ; que cependant il ne s'étoit servi de cette connoissance que pour s'approcher de sa porte, et lui demander un moment d'entretien ; qu'en le reconnoissant, elle avoit condamné sa hardiesse ; mais que n'ayant pu refuser de l'entendre, elle étoit descendue au jardin, où le maître leur avoit ménagé quelques instants de liberté ; qu'à peine avoit-il eu le temps de proposer ses demandes ; qu'elles s'étoient réduites à tirer de madame de C.... le renouvellement de toutes ses promesses ; qu'à la vérité, n'ayant pu la faire consentir à le recevoir à la grille, il avoit oublié ses propres résolutions jusqu'à demander d'être reçu pendant la nuit dans le jardin, une fois seulement pour jouir du plaisir de la voir

ou de l'entendre ; dont il avoit été privé si long-temps ; qu'au lieu de se rendre à ses instances, elle lui avoit fait promettre de se borner pendant la vie de M. de C.... au plaisir de lui écrire, le seul qu'elle se permettoit aussi ; et que, sans vouloir écouter ses plaintes, elle s'étoit retirée en tremblant. Vous voyez, ajouta le comte, rassuré par ma complaisance à l'entendre, que j'ai pu vous faire ce récit sans honte. Votre piété ne vous laisse plus de goût pour les tendresses de l'amour : mais vous les avez ressenties. Souvenez-vous de cette chère Sélima. J'ai vu ce que j'aime ; j'en suis plus heureux, plus fort contre les tourments de l'absence. Vous m'allez parler de ceux d'un vieux mari. Ils ne me touchent guère. N'est-ce pas lui qui cause tous les miens ?

J'admirai ces transports de jeunesse, qui me firent gémir intérieurement, en me rappelant en effet toutes mes foiblesses au même âge. Cependant, assez satisfait de trouver dans madame de C.... les apparences d'une solide vertu, et ne doutant pas même que la connoissance qu'elle avoit de celle du comte ne contribuât beaucoup à la retenir dans les bornes qu'elle s'imposoit, je ne vis aucune difficulté à m'expliquer sur l'engagement que j'avois pris avec son mari. Je commençai par le récit de son projet, qui me parut plus propre que toutes mes représentations à faire entrer le comte dans des sentiments dignes

Digitized by Google

de lui. La constance du vieillard, en apprenant le secret de sa femme, ne parut à mon jeune oncle qu'un effet de la froideur de l'âge : il en badina comme d'une bonne caution pour son amour du côté de la jalousie : mais lorsque j'eus commencé à peindre les mouvements dont j'avois été témoin, c'est-à-dire le regret que M. de C.... m'avoit marqué de se voir un obstacle au bonheur de sa femme, et la résolution dans laquelle il étoit venu d'embrasser la vie religieuse pour lui rendre la liberté de disposer d'elle-même, je vis le comte attendri de pitié et de générosité jusqu'à ne pouvoir retenir ses larmes. Il m'embrassa, sans trouver la force de prononcer un seul mot. Enfin je lui appris à quel parti j'avois déterminé un des plus respectables hommes du monde, et je lui demandai si je ne pouvois pas compter qu'il ratifiât lui-même avec honneur la parole que j'avois donnée pour lui ?

Il ne me répondit pas tout d'un coup ; mais c'étoit la reconnoissance et la joie qui lui lioient encore la langue. Aussitôt qu'il en eut retrouvé l'usage, il s'engagea, par mille serments, à ne pas former une pensée qui pût offenser la vertu de madame de C....., et l'honneur de son mari. A cette condition, lui dis-je, je deviendrai volontiers votre confident. Mais, pour mettre votre gloire dans tout son lustre, il faudroit employer l'ascendant que vous avez sur une femme qui vous

Digitized by Google

aime à la faire retourner au château de C....., et n'en être pas moins fidele à la loi qu'elle vous impose de ne la pas voir. Vous sentez-vous capable de cet effort? Le voyant balancer, je continuai: Quand le bien auquel vous aspirez vous appartiendroit déjà, quelle pourroit être votre crainte avec la certitude que vous avez d'être aimé? Je ne parle point de M. de C...., contre lequel vous vous croyez vous-même assez défendu par sa vieillesse, et j'ose ajouter par sa piété. D'ailleurs, lui dis-je encore, vous ne sauriez vous dissimuler que la religion, l'équité naturelle, et tous les droits ensemble, se déclarent en faveur d'un mari qui, n'ayant jamais causé le moindre chagrin à sa femme, se voit privé d'elle par des raisons qu'elle ne peut justifier.

Mon oncle, qui avoit eu le temps de préparer sa réponse, ne me fit qu'une objection. Quelle apparence, me dit-il, qu'il pût proposer à madame de C..... une démarche si contraire à ses inclinations? Il mettoit à part la crainte qu'il avoit de l'offenser; mais étoit-ce de sa part que devoit venir le conseil de retourner avec son mari?

Hé bien, lui dis-je, je vous demande seulement la promesse de ne pas vous y opposer. Il me la fit sur-le-champ. Ce n'est pas, repris-je, que je pense moi-même à lui donner des conseils; mais, si vous êtes assez généreux pour l'informer de ce que son mari a voulu faire pour vous et pour elle,

je juge si bien de sa vertu que je compte déjà sur son consentement. Il ne me fit aucune réponse. Je lui laissai la liberté de partir, qu'il me demanda sous le prétexte de quelques affaires pressantes ; et le fond que je faisois sur son caractère ne me laissa aucun doute sur ses résolutions.

Quatre jours après il m'écrivit qu'il avoit rendu compte à madame de C..... de notre entretien, et des dispositions de son mari ; qu'elle en avoit été vivement touchée ; mais qu'avec toute la reconnoissance qu'elle devoit à de si généreux sentiments, elle y trouvoit une nouvelle raison de ne jamais reparoître devant lui ; qu'une femme, disoit-elle, qui avoit des obligations de cette nature à son mari, ne pouvoit lui prouver mieux son estime et son respect, que par une conduite soutenue, et qu'elle en feroit son étude. Je fis au comte l'injustice de douter s'il avoit agi de bonne foi ; mais il ne put me rester aucune défiance, lorsque la semaine d'après il vint me reprocher de lui avoir fait perdre le seul bien qu'on lui eût accordé dans sa situation. Madame de C..... avoit compris que son secret n'étoit connu que par la perte de sa lettre. Elle s'étoit imposé la loi de ne plus écrire.

Je ne perdis point mes espérances. Il étoit question de la ramener auprès de son mari, et de contenir le comte dans les bornes qu'il avoit acceptées. Je me réservai le second de ces deux soins, et je chargeai du premier le prieur de l'abbaye,

dont je connoissois l'esprit et la discrétion. Il vit madame de C..... qui n'étoit point en garde contre la visite d'un homme d'église. Il employa si heureusement les motifs de l'honneur et de la religion, qu'il la fit consentir à retourner au château de C....., sans autre condition que d'en être sollicitée par son mari, qui mit cette démarche au nombre de ses plus chères obligations. Une supériorité d'ame, qui ne peut venir que du ciel, lui fit même souhaiter que le comte devînt de ses amis. La distance de leurs terres n'étoit que d'environ quatre lieues. Il lui fit une visite sans la participation de sa femme, et j'ai su qu'il n'avoit rien épargné pour lui inspirer les mêmes dispositions. Mon oncle sentit l'excès de cette bonté, et se dispensa civilement de le revoir. Mais il fit valoir ce sacrifice à madame de C....., qui se crut obligée, pour y répondre, de recommencer à lui écrire.

Telle étoit leur situation lorsque je partis pour l'Angleterre. Elle s'étoit soutenue jusqu'à mon retour ; mais la mort du comte ayant fini cette malheureuse intrigue, j'ai su que M. de C..... étoit mort aussi trois semaines après, et que sa femme, à l'âge de vingt-quatre ans, s'étoit retirée dans le même couvent d'où le devoir l'avoit fait sortir.

FIN DU SECOND VOLUME.

702474

Digitized by Google

Digitized by Google

Piazza Montanara N. 4 - Firenze

B.N.C.F.
B.23.2.49.
CF000702474

Digitized by Google

Digitized by Google